

THÈSE pour le DOCTORAT ès LETTRES
présentée à la
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

RENÉ GIRAUD

L'INSCRIPTION DE BAÏN TSOKTO

Édition critique



LIBRAIRIE D'AMERIQUE ET D'ORIENT
ADRIEN-MAISONNEUVE

11, RUE SAINT-SULPICE
PARIS (VI°)

1961





Digitized by the Internet Archive
in 2026

THÈSE pour le DOCTORAT ès LETTRES
présentée à la
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

RENÉ GIRAUD

L'INSCRIPTION DE BAÏN TSOKTO

Édition critique



LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT
ADRIEN-MAISONNEUVE

11, RUE SAINT-SULPICE
PARIS (VI^e)

1961



A MA MÈRE

INTRODUCTION

(Les nombres en chiffres romains indiquent les paragraphes ; ceux en chiffres arabes et entre parenthèses renvoient aux lignes de l'inscription ; ceux en chiffres arabes au-dessus de la ligne, aux notes au bas de la page).

*
* *

I. - Sous le nom d' « *Inscription de Baïn-Tsokto* », nous nous proposons d'étudier celle plus connue comme « *Inscription de Tonyouqouq* », nom qu'elle doit au héros dont elle rapporte les exploits. Cette dénomination paraît plus normale si l'on remarque que la plupart des inscriptions turques de Mongolie ou du Yéniséï sont connues et répertoriées d'après le nom de leur site. Il est vrai que l'on donne parfois aux deux stèles funéraires de Khocho-Tsaïdam les noms de leurs héros éponymes respectifs, Kül Tegin et Bilge Qaghan. Mais il semble qu'il y ait avantage à adopter un même mode de dénomination pour tous les monuments de l'époque, dont les plus importants sont les suivants :

- a) celui de Baïn-Tsokto,
- b) ceux de *Khocho-Tsaïdam*,
- c) celui de l'*Ongin*.

Ces inscriptions si différentes dans le détail (abstraction faite des parties communes aux deux grands monuments de Khocho-Tsaïdam) se rapportent toutes aux événements du début du VIII^e siècle : alors Elterich qaghan, et surtout Qapghan qaghan, amenèrent à son apogée la confédération de peuples qu'avaient rassemblée sous leur bannière les Turcs que les monuments de Khocho-Tsaïdam appellent Kök, c'est-à-dire « Bleus » ou « Céles-

tes », et que l'inscription de Baïn-Tsokto désigne sous le nom de Tüyük-Sir (cette dénomination se rapportant, selon le commentaire ingénieux de W. Haussig, à l'ensemble des Turcs Orientaux et Occidentaux¹).

Ces monuments, dont l'écriture a été déchiffrée par Wilhelm Thomsen, ont été depuis lors étudiés par la plupart des turcologues en renom. Malgré bien des obscurités, le texte établi par Thomsen pour les monuments de Khocho-Tsaïdam et les traductions qu'il en a données (en français² et en allemand³) ont fait jusqu'ici autorité. Le regretté chercheur turc, H. N. Orkun en a donné une traduction en turc moderne d'Anatolie⁴, y apportant des retouches dont certaines méritent d'être prises en considération. M. Bazin, dans un travail extrêmement documenté, encore inédit, mais dont il a bien voulu nous communiquer l'essentiel, a apporté aux résultats de ses prédécesseurs de telles modifications et de tels éclaircissements que nous serons bientôt en possession d'un texte sûr et parfaitement cohérent.

Il n'en va pas de même, semble-t-il, pour l'inscription de Baïn-Tsokto. Les traductions qui en ont été proposées par Radloff, Thomsen, H. N. Orkun, Malov et fragmentairement par Hirth et Ramstedt⁵, laissent aux lecteurs un certain malaise, leur donnent une impression de décousu ; certains passages paraissent même complètement incompréhensibles.

On peut s'étonner de cette insuffisance si l'on considère que, sans être absolument contemporains, ces divers documents sont écrits dans la même langue, à quelques variations dialectales près, et avec les mêmes caractères. Le déchiffrement, la lecture et l'interprétation de l'un ne devraient pas, *a priori*, présenter plus de difficultés que ceux des autres. Et nous pensons bien qu'il en est ainsi. D'où provient donc cette différence de traitement ?

Il semble qu'un mauvais sort se soit attaché à l'inscription qui nous occupe.

D'abord elle a été découverte postérieurement aux monuments de Khocho-Tsaïdam, à une époque où l'intérêt pour la magnifique découverte de Thomsen s'était déjà émoussé.

Ses dimensions moyennes, d'autre part (62 lignes au total), contrastaient avec la majesté des grands monuments, dont elle

(1) H. W. HAUSSIG, Theophylakts Exkurs über die Skythischen Völker. *Byzantion*, XXIII (1953), pp. 275 sqq.

(2) V. THOMSEN, Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées. Helsingfors, Impimerie de la Société de Littérature Finnoise, 1896.

(3) Z.D.M.G., 1924, pp. 132 sqq.

(4) Hüseyin Namuk Orkun. Eski T. Yazıtları. Istanbul. Devlet Besimevi, 1936.

(5) Voir notre Bibliographie, *in fine*.

semblait n'être que le prosaïque compendium. Enthousiasmé par ce qu'il appelle lui-même le « style épique » des grandes stèles, Thomsen, décidément plus attiré par l'Iliade que par Hérodote, ne pouvait apporter qu'une attention moins soutenue à ce qui n'était à ses yeux qu'une banale évocation des chevauchées militaires, dépouillée de l'ornement poétique qui faisait à son sens le charme incomparable des grands monuments. Dans sa note sur la Chronologie de l'Inscription⁶, Thomsen a voulu démontrer, à tort selon nous, que les faits exposés dans l'inscription de Bain-Tsokto et ceux que relatent les monuments de Khocho-Tsaïdam étaient rigoureusement identiques. Si la personnalité de celui qu'il qualifie de « kingmaker » n'a pas manqué de l'intéresser, les événements qui sont relatés dans son testament politique (plutôt que sur sa stèle funéraire) étaient, dans ces conditions, sans grande valeur, puisqu'il en possédait déjà un récit qui satisfaisait mieux ses goûts littéraires.

Enfin, on pourrait prétendre que le « climat » n'était pas bon. Radloff et Thomsen avaient lutté de vitesse pour donner leurs traductions respectives. Divisés même sur le décompte des lignes, divergeant tantôt sur la lecture, tantôt sur l'interprétation, souvent même sur les deux à la fois, ils ont vite donné à leur discussion un ton de polémique souvent ardente, se jetant à la tête des accusations d'incompétence, de mauvaise foi, voire de plagiat. « Turcica » est plein de ces traits acérés, parfois venimeux, dont on s'étonne eu égard à la personnalité de ces deux grands savants. Le moins qu'on puisse dire c'est que les travaux des deux hommes s'effectuaient parallèlement dans une atmosphère assez particulière, avec un manque absolu de sérénité. On peut se demander quels fruits aurait donnés une coopération amicale de ces deux esprits si différents, mais animés de la même passion de la recherche. Regrets superflus, mais le piquant de l'affaire est que Thomsen a pâti plus que Radloff de ce conflit. De toute apparence plus doué, mieux armé que son rival, il a souvent triomphé à bon compte. Il y a gagné une assurance, utile par moments, mais qui l'a entraîné trop loin. Et c'est peut-être à ce renom d'infailibilité — qu'il avait plus que tout autre contribué à créer — que Thomsen doit d'être lui-même tombé dans le contresens ou d'avoir avoué des lacunes que son immense savoir devait, avec un travail moins fiévreux, lui permettre de combler.

Toutes ces raisons expliquent peut-être que Thomsen n'ait apporté aucune modification sensible entre l'interprétation qu'il

(6) V. THOMSEN, *Turcica*. Helsingfors, 1916, pp. 92 sqq.

avait donnée dans *Turcica* et celle qu'il donne dans la traduction définitive en allemand ⁷.

*
* *

II. - Pour nous qui, par une rencontre toute fortuite, avons commencé nos études de turc ancien justement par l'inscription de Baïn-Tsokto et qui avons abordé cette inscription non seulement sans parti-pris, mais avec l'enthousiasme de la découverte, nous sommes arrivé assez tôt à la conviction que celle-ci méritait une étude plus approfondie et qu'il valait la peine de tenter de résoudre les contradictions et de combler les lacunes qu'elle semblait comporter.

Il va sans dire que nous avons utilisé à plein les travaux de nos prédécesseurs, mais nous avons, en outre, profité des documents divers qu'ils ne possédaient pas ou qu'ils n'ont pas eu la possibilité d'utiliser. Mahmoud de Kachgar ⁸ nous a particulièrement aidé à résoudre plusieurs difficultés de vocabulaire. Sont également venus à notre secours, outre la grammaire de M^{lle} A. M. von Gabain ⁹, les recueils si précieux de lexicographie dialectale que sont « Anadilden Derlemeler » ¹⁰ et « Söz Derleme Dergisi » ¹¹. Sur un point au moins, « Tanıklarîyle Tarama Sözlüğü » ¹² nous a donné les éclaircissements nécessaires, de même que l'édition du « Codex Cumanicus » de K. Gronbech ¹³.

A mesure que se déroulait notre lent cheminement à travers les embûches de l'inscription, nous avons acquis la certitude que celle-ci, loin d'être contemporaine des grands monuments de l'Orkhon, leur était antérieure d'environ quinze années. En sorte qu'elle en constitue, pour ainsi dire, l'archétype commun.

Bien plus, il apparaît certain que les faits ne sont absolument pas identiques et que les campagnes décrites n'appartiennent pas à la même époque. Enfin et surtout, s'agirait-il parfois des mêmes événements, ils sont vus, de part et d'autre, avec une optique tellement différente, que tout rapprochement aboutit en fait à établir un contraste. Contraste que justifie la différence même de nature entre les trois monuments. La pierre gravée par ordre de Tonyouqouq contient les mémoires du général vieilli,

(7) Cf. note 3.

(8) D. Divanü Lûgat-it-türk. Edition B. Atalay, Ankara, 1943.

(9) Alttürkische Grammatik. Otto Harrassowitz, Leipzig, 1950.

(10) Anadilden Derlemeler, Hakimiyeti Milliye Matbaası, 1932.

(11) Söz Derleme Dergisi, 4 vol., Istanbul, 1941.

(12) Tanıklarîyle Tarama Sözlüğü, 4 vol., Istanbul, 1943-1945, Ankara, 1953-1954.

(13) Kaare Gronbech, Komanisches Wörterbuch, Copenhagen, 1942.

mais glorieux. La péroration, si humaine par la nostalgie du combattant et de l'homme d'Etat « limogé », est en même temps son testament politique. L'œuvre a parfois la sécheresse d'un rapport et, s'il fallait, après Thomsen, lui chercher un équivalent dans les littératures classiques, c'est au César de la Guerre des Gaules qu'elle ferait plutôt songer.

Plus policés, plus apprêtés et plus fleuris, plus chargés d'éthique aussi, les monuments de l'Orkhon seraient plutôt conçus à la manière des Chansons de Geste, où les combats singuliers ont plus de place que la tactique et la politique, où les actions humaines sont davantage soumises à des impératifs moraux, où l'ordre du destin ou de la Divinité veut être obéi, sous peine de sanction, où enfin la gloire de l'Etat se confond avec la gloire de Tengri, le Ciel-Dieu.

Certes, cette conception n'est pas étrangère à Tonyouquouq, mais elle n'est chez lui qu'accessoire. Elle s'exprime au début de l'inscription, puis disparaît à peu près complètement pour laisser la place à des considérations moins élevées.

Ceci suffirait à faire prévoir que les styles seront différents, la démarche de la phrase diverse, le vocabulaire plus technique ici que là. Mais il y a plus : Tonyouquouq a déjà atteint l'âge mûr quand naissent Bilge et Kültegin. Il est même le beau-père de Bilge. Certes, lorsqu'il s'agit d'une langue aussi conservatrice que le turc, on ne saurait s'attendre à constater dans l'espace d'une ou deux générations une évolution sensible. Il n'en est que plus remarquable que la comparaison des textes amène à relever deux divergences essentielles, l'une touchant la phonétique ; l'autre, la morphologie. Tout d'abord, le pronom de la première personne du singulier, qui est toujours *bân* chez Tonyouquouq, est passé à la forme évoluée *mân* dans les grands monuments. En second lieu, le gérondif de valeur causale en *-zu* qui apparaît dans Tonyouquouq (53) se trouve bien dans *I, E, 29*, mais dans *II, E, 23* il est glosé par la forme en *-duq üçün*, preuve qu'il constituait déjà un archaïsme assez peu compréhensible pour qu'on ait jugé bon d'en donner une interprétation plus accessible à tous.

On peut dès lors se demander si la graphie elle-même est identique dans les deux groupes de monuments, si elle obéit aux mêmes règles, en d'autres termes s'il convient d'appliquer systématiquement à la lecture de l'inscription de Baïn-Tsokto les principes posés par Thomsen, pour la lecture des monuments de Khocho-Tsaïdam. Quelle que soit la réponse faite à cette question, nous avons cru bon d'établir, comme l'avait fait Thomsen pour les autres inscriptions, des règles précises, en nous abste-

nant, par principe, de nous demander si elles correspondent, ou non, aux premières, nous réservant, le cas échéant, de procéder à certaines confrontations.

*
* *

III. - Nous nous sommes dès l'abord trouvé en présence d'un fait qui semble avoir échappé à nos prédécesseurs. L'inscription de Baïn-Tsokto a été gravée en trois temps, ou, en tout cas, par trois graveurs différents, le changement de graphie coïncidant d'ailleurs avec un changement de sujet et de style. C'est ainsi que, pour le contenu, l'inscription comporte trois parties bien distinctes :

A. - Un préambule dans lequel Tonyouqouq retrace brièvement le sort du peuple turc avant l'avènement d'Elterich ; cet avènement et la prospérité consécutive du peuple turc. Le préambule occupe le côté ouest de la première pierre et la première ligne du côté sud. Or, non seulement cette première partie comporte des négligences concernant la graphie de *i* (que nous étudions au § XIII), mais elle renferme trois fois le caractère *Y=ş*, qui doit être considéré comme une graphie archaïque, et qui disparaîtra dans la suite de l'inscription, pour être remplacé par *s* ou *S* suivant des règles que nous précisons au § XXIX.

B. - Une deuxième partie, qui englobe la presque totalité du côté Sud, le côté Est et le côté Nord de la première pierre, ainsi que les côtés Est et Sud de la deuxième pierre, c'est-à-dire de la ligne 9 à la ligne 50, comporte une remarquable unité de graphie. La pierre est malheureusement mutilée en plusieurs endroits, notamment aux lignes 23, 24 et 45. C'est essentiellement sur ce long passage que nous nous sommes appuyé pour formuler les règles de graphie de l'inscription.

C. - La péroraison, qui constitue l'apologie et le testament politique de Tonyouqouq, comprend les côtés Est et Nord de la seconde pierre, c'est-à-dire les lignes 51 à 62. Elle possède cette particularité remarquable de donner au nom des Turcs l'orthographe *türük*, d'une manière constante, soit neuf fois, à comparer avec la graphie *türk* dans les deux premières parties. Mais, cette remarque faite, les règles établies pour la seconde partie sont observées dans la troisième.

En conséquence, nous avons procédé de la façon suivante :

Nos règles de graphie ont été établies sur l'ensemble du texte, en tenant pour négligeables les graphies aberrantes qui se trouvent dans la première partie. Une fois ces règles posées, nous les avons tenues pour absolues et nous nous sommes fait une

obligation de lire le texte tel que nous le livre la pierre, nous refusant d'admettre toute graphie arbitraire ou erronée. Au bout de notre travail, nous avons eu une double satisfaction :

1° En dehors de *i*, pour lequel nous avons noté quelques hésitations dont nous avons essayé de rendre compte (§ XXIII), nous avons pu appliquer nos règles de lecture dans toute l'inscription.

2° Cette méthode rigide nous a donné des résultats inattendus et souvent intéressants. Sur plusieurs points, elle nous a amené à proposer une lecture et un sens bien différents de ceux que suggéraient nos devanciers. La critique reste juge, mais nous sommes convaincu que, sinon toujours, du moins assez souvent, nous avons serré la vérité de plus près.

En revanche, nous avons éprouvé des difficultés que les autres commentateurs ne pouvaient ressentir, convaincus qu'ils étaient du relatif laisser-aller et de la fantaisie du graveur. Les retouches qu'ils ne se sont guère fait scrupule d'apporter au texte écrit leur ont quelquefois donné une solution facile, mais qui nous paraît erronée. En nous interdisant toute correction de ce genre, dont on ne saurait nier le caractère arbitraire, nous avons rendu notre tâche plus ardue, mais notre souci de méthode en a été satisfait.

Hâtons-nous de dire que nous ne prétendons pas avoir fait une œuvre parfaite. Notre travail comporte encore bien des lacunes. Certaines de celles-ci tiennent à l'imperfection de la pierre, rongée en partie par l'érosion. D'autres résultent de l'insuffisance de nos connaissances. La grande rareté des textes de cette période est un obstacle sérieux en ce qui concerne le vocabulaire. D'autre part, pour remarquable que soit le premier alphabet turc connu, le caractère semi-défectif de la graphie des voyelles pose un problème délicat, notamment en ce qui concerne les voyelles arrondies, dont il est impossible de déterminer si elles sont hautes (*u/ü*) ou basses (*o/ö*), et ce d'autant plus qu'il y a hésitation constante entre ces deux timbres d'un dialecte turc à l'autre et souvent à l'intérieur d'un même dialecte. Il faut ici conjecturer, et les chances d'erreur ne sont pas minces. De même, nous ne pouvons rien savoir de la portée exacte de l'harmonie vocalique à l'époque. La seule certitude est la répartition des mots dans les deux classes, palatale et vélaire, avec toutes ses conséquences. Mais on ne saurait guère aller plus loin en toute sûreté. Y a-t-il application aux suffixes de dérivation et aux désinences de la double mutation vocalique (palatale et labiale), ou celle-ci est-elle simple (seulement palatale) ? Si l'on croit pouvoir répondre en faveur de cette dernière hypothèse pour des suffixes comme celui, par exemple, du factitif, qui se présente

toujours sous la forme arrondie, que dire du suffixe du gérondif en *-p*, notamment ? Malov lui attribue toujours une voyelle de liaison arrondie, adoptant en cela un usage qui n'est qu'osmanli. Thomsen et H.N. Orkun penchent, à bon droit selon nous, pour le timbre neutre.

En fait, il semble qu'il y ait tendance à noter les voyelles arrondies dans les suffixes de dérivation aussi bien que dans les voyelles thématiques de certains aoristes ; mais on ne saurait rejeter *a priori* l'hypothèse qu'une double mutation ait pu se produire dans des suffixes comme *-miş*, où la voyelle n'est jamais écrite.

Ceci pose d'ailleurs la question de l'autonomie des suffixes, dont il paraît évident que les Turcs du *viii^e* siècle avaient une notion très claire. S'il est vrai de dire que le turc est une langue synthétique, il faut bien voir quelle minutieuse analyse des différents éléments prélude à la synthèse qui aboutit au mot complexe, c'est-à-dire comportant un ou plusieurs suffixes de dérivation et une ou plusieurs désinences. Cette synthèse ne s'est d'ailleurs accomplie uniformément, ni dans le temps, ni dans l'espace. A un stade primitif, les éléments ont été simplement juxtaposés, gardant strictement leur autonomie, c'est-à-dire leur aspect phonétique, ainsi qu'on le voit dans : « *sen türk sen* », « toi tu es turc », aboutissant au turc de Turquie « *sen türksün* », pour ne prendre qu'un exemple très simple. Notre texte présente lui-même la trace d'un état intermédiaire, où il y a encore hésitation, pour la désinence de première personne du pluriel, entre l'originel *-biz*, qui n'est autre que le pronom personnel, et *-miz*, forme évoluée de ce pronom, en fonction de désinence personnelle (sous l'analogie de *män*), ancêtre de formes comme *-viz* (*wiz*), aboutissant finalement à *-iz*, *üz*, etc..., qui ont perdu toute autonomie phonétique. A considérer l'état actuel du turc, on serait même tenté de supposer que le *-biz* de *qaltaşı-biz* (13), où il est évidemment enclitique, a pu, dès cette époque, être attiré phonétiquement par la voyelle finale du mot suffixé et, par conséquent, se prononcer *ĩ*, c'est-à-dire *i* postérieur. Mais les Turcs de l'époque n'ayant qu'un seul signe pour noter *i* et *ĩ*, nous sommes ici encore en pleine conjecture.

Allons plus loin : le fait que le suffixe *-çi*, qui sert à former les noms d'agent, s'écrivent toujours *çi* (à lire *çi* ou *çĩ*) est-il une preuve suffisante que ce suffixe ait échappé à la mutation double à laquelle il est soumis en turc osmanli ? Sans même évoquer les graphies traditionnelles de celui-ci, on pourrait penser que ledit suffixe, comme tous les autres d'ailleurs, est conçu par le sujet écrivant ou gravant comme un élément indépendant, ayant

une valeur intrinsèque, ici celle de former des noms d'agent à partir de bases nominales, mais qu'il en allait tout autrement pour le sujet lisant ou parlant, lequel pouvait très bien faire jouer à plein les lois de l'harmonie vocalique, quelles qu'aient été celles-ci à l'époque. La véritable question est, en effet, de savoir quel était le système d'harmonie vocalique que connaissaient les Turcs Bleus. La comparaison des dialectes actuels ne donne aucun critère, l'usage variant de l'un à l'autre.

Dans ces conditions, nous avons adopté, comme hypothèse de travail, la règle que, sauf indication explicite du timbre de la voyelle, l'harmonie vocalique ne jouait que dans le sens du déplacement de la langue dans le plan horizontal, autrement dit qu'il n'y avait lieu que de distinguer les voyelles palatales et les voyelles vélaires. C'est ainsi que, dans les cas précédents, nous nous sommes bornés à choisir entre *-miş* et *-müş* et entre *-çi* et *-çü*.

*
**

IV. - Quant à la présentation de notre travail, nous avons suivi l'ordre que voici :

A) *Translittération en caractères latins* (Chapitre I) :

Nous avons adopté le système suivant, tout conventionnel :

- a) les consonnes postérieures ou vélaires ont été notées par des majuscules : Q, N...
- b) les consonnes antérieures ou palatales ont été notées par des minuscules : b, l...
- c) les consonnes pour lesquelles le turc ancien ne possédait qu'un seul caractère valant indifféremment pour le son antérieur et le son postérieur, ont été notées par des minuscules italiques : *m*, *z*...
- d) la consonne complexe *n + g* a été notée *ŋ* ; la nasale mouillée, par l'espagnol *ñ*.
- e) les caractères notant une combinaison de consonnes ont été transcrits par les deux consonnes italiques rapprochées : *lt*, *nt*, *nç* et peut-être *ŋt* (voir § XXXIV).
- f) les caractères qui représentent la combinaison d'une voyelle et d'une consonne ou d'une consonne et d'une voyelle ont été notés par la consonne correspondante surmontée de la voyelle adéquate, schématisée de la façon suivante :

k' = *ik* ou *ki*

k° = *ök, k $\ddot{o}$, k $\ddot{u}$* ou *ük*

Q° = *oq, qo, uq* ou *qu*

ζ' = *iç*

et peut-être

ζ^a = *ça* (voir § XXXII).

- g) pour les voyelles qui sont représentées dans l'alphabet turc ancien d'une façon hybride ; le critère étant tantôt la hauteur *ö/ü, o/u*, tantôt l'articulation antérieure ou postérieure *i/ı, ä/a*, nous avons convenu, pour harmoniser autant que possible notre système que :

a indiquerait indifféremment *ä* ou *a*, le timbre exact étant donné par la consonne voisine ;

même système pour *i* représentant indifféremment *i* et *ı* ;

ü indique les sons antérieurs *ö* et *ü* ;

ö et *ü* ;

U indique *u* et *o*.

Nous avons déjà indiqué combien ce système, très clair pour les quatre premières voyelles, était insuffisant pour les voyelles arrondies, le départ étant impossible à faire entre *ö* et *ü* d'une part, et *o* et *u* d'autre part. Mais le mal est sans remède.

Soulignons que dans ce travail de transcription nous n'avons guère été amené à nous écarter des précédents travaux en ce qui concerne la première pierre. Il n'en va pas de même pour la deuxième pierre, beaucoup moins claire et plus difficile à lire. Là, les divergences sont assez profondes pour que nous ayons éprouvé le besoin de nous justifier. On trouvera ces commentaires dans les notes qui suivent la translittération.

Enfin nous avons tenu compte avec la plus grande minutie de la ponctuation ; autrement dit, de ce système qui consiste à séparer, par deux points placés verticalement, les mots, ou plus souvent les groupes de mots. Nous pensons, en effet, que, là non plus, il n'y a pas distribution arbitraire de ces signes et qu'il existe, au contraire, une profonde harmonie entre la ponctuation et le rythme de la phrase. Quiconque est familiarisé avec la langue turque reconnaîtra dans ces signes comme autant de « silences », de soupirs, de durée variable d'ailleurs. L'observation de ce fait nous a d'ailleurs souvent aidé dans l'interprétation.

B) *Etude du système graphique* (Chapitre II).

Avant de proposer une lecture nouvelle, il nous a paru utile de fixer, dans la mesure du possible, les règles de graphie qui ont présidé à la gravure de l'inscription. Cette étude fait l'objet de nos paragraphes XIII à XXXII. On y verra que, dans la plupart des cas, nous sommes arrivé à formuler des règles valables pour toute l'inscription, avec la réserve déjà faite concernant le côté Ouest de la première pierre, où le graveur s'est montré manifestement incompétent, ce qui justifie sans doute son remplacement. Nous nous sommes trouvé sur un assez grand nombre de points en désaccord avec Thomsen. Peut-être d'ailleurs le désaccord est-il plus apparent que réel. Il n'est pas certain, nous l'avons dit, que le système soit absolument identique dans les deux groupes de monuments. Si l'on considère que des divergences notables existent entre les monuments I et II de Khocho-Tsaïdam, on peut bien admettre qu'il s'en trouve *a fortiori* entre ceux-ci et les pierres de Baïn-Tsokto. Or, il apparaît nettement que Thomsen a appliqué telles quelles à celles-ci les règles qu'il avait établies pour les premiers. A notre avis, bien que les règles soient en gros les mêmes pour l'ensemble des monuments, l'inscription de Baïn-Tsokto a ses lois propres et c'est la raison pour laquelle nous avons tenté de les restituer le plus strictement possible, comme appartenant à un tout parfaitement cohérent et, en quelque sorte, autonome. Ceci implique, naturellement, que nous ne pouvons à aucun degré prétendre que les règles posées par nous soient valables pour les autres monuments. Il se peut, par exemple, que Thomsen ait raison de lire *nd* et *ld* les caractères que nous lisons *nt* et *lt*. En ce qui concerne notre inscription, il n'est pas douteux comme nous le montrerons aux §§ XXVII et XXVIII, que notre lecture est, ici, la seule possible. Nous n'en concluons pas qu'elle soit valable pour les monuments de Khocho-Tsaïdam. On pourrait bien avoir dans ce cas une variante dialectale, comme nous en avons une dans *män/bän*.

C) *Lecture* (Chapitre III).

Nous donnons une lecture en caractères latins, en respectant l'usage actuel de Turquie, qui présente l'avantage de la commodité. Les seules dérogations concernant la gutturale post-palatale sourde écrite *q* (et non *k*) et la gutturale post-palatale sonore écrite *γ*, alors que *g* simple représente la gutturale pré-palatale correspondante.

De plus, nous introduisons deux caractères qui n'existent pas dans le turc actuel de Turquie : *ñ* pour *n* mouillé et *η* pour la consonne complexe *n + g*.

En ce qui concerne la vocalisation, s'il y a hésitation, nous choisissons la lecture qui nous paraît la plus vraisemblable, les variantes possibles étant reportées dans le glossaire.

D) *Traduction* (Chapitre IV).

Nous nous sommes astreint à une traduction littérale, en conservant, quand cela était possible, l'ordre même des mots. Mener complètement à bien cette tâche était impossible, à moins de tomber dans le galimatias, tant est grande la différence de structure entre les deux langues. Il importait néanmoins d'essayer de garder au style toute sa fraîcheur, sa simplicité, parfois sa rudesse. Il était cependant quasi impossible de rendre la musique particulière de certains passages, où l'auteur use de toutes les ressources de sa langue (allitération, rythme impair de groupes de mots, hendiadyoin, etc...) pour donner à sa phrase l'aspect d'une prose rythmée. Nous traitons cette question pp. 115 et sqq. Mais nous avons tenté l'impossible et nous serons satisfait si nous avons réussi à donner parfois une certaine « illusion ».

E) *Commentaires* (Chapitre V).

Ils constituent de loin la partie la plus importante de notre travail. Nous avons repris, en effet, en cas de divergence, toutes les interprétations données par nos prédécesseurs, nous en avons fait une critique minutieuse et en avons enfin proposé une nouvelle, quand elle nous paraissait fondée. Nous avons préféré suivre le texte pas à pas plutôt que de classer nos observations sous les rubriques habituelles : phonétique, morphologie, syntaxe, stylistique. Notre méthode n'a qu'un avantage, celui de la commodité pour le lecteur. Il nous a paru déterminant, mais nous a obligé à multiplier les renvois, ce dont nous nous excusons.

F) *Essai d'interprétation rythmique* (Chapitre VI).

Le texte lu et traduit, il nous a paru indispensable d'attirer l'attention sur un point qui a échappé complètement à nos devanciers : le rythme étrange de cette geste et de cette complainte. Que la première et la troisième partie de l'inscription soient écrites en prose rythmée ou même en vers, voilà qui semble ne faire aucun doute. Nous proposons donc, avec les précautions qui s'imposent, une interprétation rythmique, au moins des deux parties en question. Quelle que soit la nouveauté de cette idée et son apparente étrangeté, nous la soumettons avec confiance. Nous devons ajouter d'ailleurs qu'elle nous a inspiré dans l'interprétation de certains passages où la démarche de la phrase éclaire le sens.

G) *Glossaire.*

Tous les mots du texte ont été recensés, selon l'ordre alphabétique turc actuel. Mais nous avons cru bon de différencier les racines nominales des racines verbales, les premières étant données au cas absolu ; les secondes, sous la forme de l'impératif, suivi d'un tiret. Autant que possible, nous avons donné la racine à l'état pur, même si elle ne figure pas sous cet aspect dans le texte. Toute base élémentaire ou modifiée, pour employer la terminologie très commode de M. Deny, de même que toute racine nominale qui n'est pas suivie d'un numéro de ligne, ne figure dans le texte que sous la forme conjuguée ou déclinée donnée subséquemment.

Nous avons été amené ainsi à proposer à l'occasion certaines interprétations étymologiques. Dans ce cas, nous avons renoncé à encombrer notre glossaire d'explications que l'on trouvera à leur place dans les commentaires, tous les mots étant répertoriés avec indication de la ligne dans laquelle ils figurent.

*
* *

Au terme de cette introduction, il nous est agréable d'exprimer notre respect et notre reconnaissance à tous ceux qui nous ont précédé dans l'étude de cette inscription, et en tout premier lieu au grand savant Thomsen. Ce n'est pas sans de longues hésitations, et parfois un véritable serrement de cœur, que nous nous sommes résigné à apporter à son interprétation de profondes retouches.

Nos très vifs remerciements vont à M. Louis Bazin, professeur à l'Ecole des Langues Orientales, Directeur d'Etudes à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, qui nous a apporté une aide amicale et précieuse, et à M. Jean Deny, administrateur honoraire de l'Ecole des Langues Orientales, qui nous a prodigué ses encouragements et qui, sur un point délicat, a bien voulu appuyer de sa grande autorité (et d'arguments que nous n'avions personnellement pas découverts), notre interprétation de la ligne 19. (Cf. p. 131).

CHAPITRE I

TRANSLITTÉRATION

V. — *Première pierre, côté OUEST*

- 1) *b i l g a : T U ñ Q° Q° : b n ü z m : T B G ç i l η a :
Q° i l n t m : t ü r k B U D N : T B G ç Q a : k° ü r r r t i*
- 2) *(t ü r) k B U D N : Q N i n B U L m y n : T B G ç Q a :
D R l t i : Q N L n t i : Q N i n Q° U D p : T B G ç Q a :
Y N a i ç k d i : t η r i : n ç a t m s r n ç : Q N b r t m*
- 3) *(Q N η) Q° U D p : i ç k d η : i ç k d k° ü ç n : t n r i : ü l t m s
r n ç : t ü r k B U D N : ü l t i L Q n t i : Y Q° B U l t i :
t ü r k : s i r B U D N : y r i n t a*
- 4) *B U D Q L m D i : i D a T s D a : Q L m s i : Q° U
B R N p : y t i y ü z B U l t i : k i ü l g i : T L G
r t i : b i r ü l g i : Y D G r t i : y t i y ü z : k
i s i g*
- 5) *U D z G m a : U L G i : s D r t i : Y G L t i d i :
Y G m s i b n r t m : b l g a T U ñ Q° Q° : Q G N
m U Q' i S Y i n t d m : S Q n t m : T U R Q° B U
Q° L i : s m z B U Q° L i : a R Q a D a*
- 6) *b i l s r : s m z B U Q° a : T U R Q° B Q° a t y n :
b i l m z r m s t y n : n ç a s Q n t m : n t a k i s r a :
t η r i : b i l g b r t k° ü ç n : ü z m k° :
Q G N Q i S D m : b i l g a T U ñ Q Q : B U Y L a B G a
T R Q N*
- 7) *b i r l a : i l t r s Q G N : B U L Y N : b r y a :
T B G ç G : ü η r a Q i T ñ G : Y i R Y a U G z G : ü k s :
ü l r t i : b l g s i : ç B s i : b n k° r t m :
ç U G Y Q U z i n : Q R a Q U m G : U L R U R : r t m z*

- A la ligne 3, 5° groupe, le l entre ü et t, bien qu'il ait été surajouté, est nettement visible. (Voir notre interprétation du passage).
- Les caractères entre parenthèses sont des restitutions de Thomsen que nous adoptons telles quelles.

*
**

VI. — Première pierre, côté SUD

- 8) k y k y i y ü : T B S G N y y ü : U L R U R r t m z :
B U D N : B U G z i : T Q° r t i : Y G m z : t g r a :
U ç Q° t g r t i : b i z : □ g : r t m z : n ç a U L R R
r k l i : U G z D n t N : k ü r g k l t i
- 9) k ü r g S B i n t G : T U Q z U G z : B U D N ü z a : Q G N
U L R T i t i r : T B G ç G R U : Q° U N i s η ü n g :
i D m s : Q i T ñ G R U : T U η R a s m g : i D m s :
S B n ç a i D m s : z Q ñ a : t ü r k (B U D N)
- 10) Y U R i Y U R r m s : Q G N i : L P r m s : Y G U ç i s i :
b i l g a r m s : U L k i k i s i : B R r s r :
s i n i T B G ç G : ü l ü r t ç i : t i r m n :
ü η r a Q' i T ñ G : ü l r t ç i : t i r m n :
b i n i U G z G
- 11) ü l r t ç i k : t i r m n : T B G ç : b r d n y n t g :
Q i T ñ : ü η d n y n t g : b n y i R D n t Y n : t g y i n :
t ü r k s i r B U D N : y r i n t a : i d i Y U R m z U N :
U S R i d i Y Q° Q' S L m
- 12) t i r m n : U L s B G : s d p : t ü n U D s i Q m : k l m d i :
k ü n t ü z : U L R S Q m k l m d i : n t a ü t r ü ;
Q G N m a ü t n t m : n ç a ü t n t m : T B G ç : U G z :
Q' i T ñ : B U ç g ü : Q B S R
- 13) Q l t ç i b z : ü z ç i : T S N : T U T m s t g b i z :
Y U Y Q a r k l i : t U p L G L i U ç z r m s : y n ç g a
r k l g : ü z g l i : U ç z : Y U Y Q a : Q L N B U L s R :
T U p L G U L Q° : L p r m s : y n ç g a
- 14) y U G N B U L S R : ü z g l k° L p r m s : ü η r a :
Q' i T ñ D a : b r y a : T B G ç D a : Q U R Y a :
Q U R D n t a : Y i R Y a : U G z D a : k i ü ç b i η :
s ü m z : k l t ç m z : B R m U n a : n ç a ü t n t m

- 15) Q G N (m : b n) ü z m : b i l g a T U ñ Q° Q° :
 ü t n t k° ü t n ç m n : s d ü b r t i : k ü η l η ç a :
 U D z t d i : k ü k ü η g : Y U G R U : ü t k n y i S G R U :
 U D z t m : i n g k k° l k a : T U G L D a : U G z k l t i
- 16) (s ü s i l t i B i η) r m s : b i z k k i B i η : r t m z :
 s ü η s d m z : t η r i Y R L Q D i : Y ñ D m z : ü g z k a :
 t ü s d i : Y ñ D Q° Y U l t a : y m a : ü l t i k° k° :
 n t a ü t r ü : U G z Q° i n : k l t i
- 17) (k) l ü r t m (ü z) m : t ü r k B U D N G : ü t k n y r k a :
 b n ü z m : b i l g a T U ñ Q° Q° : ü t k n y r g :
 Q° U N m s t y n : s d p : b r y k i : B U D N : Q° U R Y Q i :
 y i R Y Q i : ü η r k i : B U D N k l t i

— Les conjectures (k) et (ü z) au début de la ligne 17 nous sont propres. Elles correspondent exactement à la place libre sur la pierre dégradée.

*
**

VII. — Première pierre, côté EST

- 18) k i B i η r t m z : (B) U l t i : t ü r k B U D N :
 U L R G L i : t ü r k Q G N : U L R G L i : S n t U η -
 B L Q' a : T L U Y ü g z k a : t g m s y U Q r m s :
 Q G N m a : ü t n p : s ü l t d m
- 19) S n t U η B (L Q' a :) T L U Y ü (g z k) a : t g ü r t m :
 ü ç U T z B L Q' : s i d i : U s i n B U n t T U :
 y U R T D A : Y T U Q L U R r t i : T B G ç Q G N :
 Y G m z r t i : U N Q° Q G N i : Y G m z r t i
- 20) R T (Q° Q' i R Q' z) k ü ç (l g Q G N : Y G m z), B U l t i :
 U L ü ç Q G N : ü g l s p : L T U N Y i S ü z a :
 Q B s L m t m s : n ç a ü g l s m s : ü η r a t ü r k -
 Q G N G R U : s ü l l m t m s : η R U s ü l m s r :
 Q ç N η r s r : U L b z n i
- 21) (Q G N i L p r m s : Y G) U ç i s i b i l g a r m s :
 Q ç N η r s r : ü l r t ç i k° k° : ü ç g ü n : Q B S p :
 s ü l l m : N i y Q° Q' i S L m t m s : t ü r g s Q G N :
 n ç a t m s : b n η B U D N m : n t a r ü r : t m s
- 22) (t ü r k B U D N y m a) B U L G Q (U L t m s)
 U G z ü y m a : T R Q n ç U L t m s : U L s B i N : s d p :
 t ü n y m a : U D s Q' m k l m z r t i : U L U R s Q m y m a :
 k l m z r t i : n t a S Q n t m a

- 23) (nt a ü tr ü Q G N m) a : s ü (Y U R i T Y i n)
 t d m : k° g m n : Y U L i : b i r r m s : T U T m s t y n -
 s d p : B U Y U L N : Y U R i S R : Y R m ç i t d m :
 y r ç i t l d m : ç ü l g i z r i : B U L T m
- 24) (ü) z m : z y i r N i b r m s :
 b i r T U R U Q° i : r m s : N i N B R m s : η R Y T p .
 b i r T L G B R m s t y n : U L Y U L N : Y U R i S R :
 U n ç t d m : S Q n t m : Q G N m a

*
**

VIII. — Première pierre, côté NORD

- 25) ü t n t m : s ü Y U R i T D m : T L T . . . m :
 Q t r m l k ç a : U G z Q L T D m : T ü z a :
 b n t r a Q R G : s k° d m : Y Q° R U : T y t a Y D G N :
 i G ç T U T N U : G T U R T m : ü η r a k i r
- 26) Y U G R ç a : . . . : i B R ç a : S D m z : Y U B L U :
 i n t m z : U N t ü n k a : Y n t Q i : T U G b i r ü :
 B R D m z : y r ç i : y r Y η L p : B U G z L n t i a
 B U η D p : Q G N : y l ü k° r t m s
- 27) N i : S U (B G) B (S) L m : U L S U B Q° D i :
 B R D m z : S N G L i : t ü s ü r t m z : T G : i Q a :
 B Y U R T r t m z : k ü n y m a : t ü n y m a : y l ü :
 B R D m z : Q' i R Q z G : U Q a B S D m z
- 28) U s ü η g n : ç (D?) m z : Q N i : s ü s i : t r l m s :
 s ü η s d m z : S n ç D m z : Q N i n : ü l r t m z :
 Q G N Q a : Q' i R Q z : B U D N i : Ç' k d i : y k° n t i :
 Y n t m z : k ü g m n : Y i S G : b r ü : k l t m z
- 29) Q' i R Q z D a : Y n t m z : t ü r g s Q G n t a :
 k ü r g k l t i : S B i n t g : ü η d n Q G N G R U :
 s ü Y U R i L m t m s : Y U R m s R : b i z n i :
 Q G N i L p r m s : Y G U ç i s i : b i l g a r m s :
 Q ç n η r s r
- 30) b i z n i : ü l r t ç i k k° : t m s : t ü r g i s Q G N i :
 T S Q' m s t i d i : U N Q° B U D N i : Q L i s z T S Q' m s :
 t i r : T B G ç s ü s i : B R r m s : U L S B G : s d p
 Q G N m : b n b g r ü : t ü s y i n t i d i
- 31) Q T U N : Y Q° B U L m s r t i : N i Y U G L T Y i n t d i :
 s ü B R η : t d i : L T U N Y i S D a : U L R η t d i :
 s ü B S i : i n l Q G N : T R D U s S D : B R z U n :
 t d i : b i l g a T U ñ Q° Q° a : B η a : Y D i

- 32) B U s ü g l t : t i d i : Q' i Y n G : k ü η l η ç a Y :
 b n s η a n a Y Y i n : t i d i : k l i r r s r :
 k ü r ü k l ü r : k l m z r s r : t i L G S B G :
 L i U L U R : t i d i : L T U N Y i S D a : U L R T m z
- 33) ü ç k° r g k i s i k l t i : S B i : b i r :
 Q G N i s ü T S Q' D i : U N Q° s ü s i : Q L i s z :
 T S Q' D i : t i r : Y R S Y z i D a : t i r l l m t m s :
 U L S B G s d p : Q G N G R U : U L S B G i T m :
 Q n t Y n : S B G : Y N a
- 34) k l t i : U L R η t i y n : t m s : y l m a : Q R G U :
 d g ü t i : U R G L : B S T m a : t m s : b ü g Q G N :
 B η R U : n ç a Y i D m s : p a T R Q N G R U : ç' r a S B :
 i D m s : b i l g a T U ñ Q° Q° : ñ i G U L : ü z U L :
- 35) s ü Y U R i L m t d ç i : U N a m η : U L S B G s d p :
 s ü Y U R i T D m : L T U N Y i S G : Y U L s z n S D m :
 r t s ü g z g : k ç g s z n : k ç d m z : t ü n Q T D m z :
 B U L ç U Q a : T η ü n t r ü : t g d m z

*
**

IX. — Deuxième pierre, côté OUEST

- 36) T i L G k l ü r t i : S B i n t G : Y R S Y z i D a :
 U N t ü m n : s ü t r l t i : t i r : U L S B G s d p :
 b g l r : Q° U p N
- 37) Y N L m : R i G U B T i y g : t d i : b n n ç a t r m n :
 b n : b i l g a T U ñ Q° Q° : L T U N Y i S G :
 S a k l t m z : r t s ü g z g
- 38) k ç a k l t m z : k l m s i : L p t i d i : T U Y m D i :
 t η r i U m Y : i D Q° y r s U B : B S a b r t i r n ç :
 n k a : t z r b i z
- 39) k° ü s t y n : n k a Q° U R Q° U R b i z : z t y n :
 n a B S N L m : t g l m t i d m : t g d m z :
 Y U L i D m z : k i n t i k° ü s k (l t i)
- 40) ü r t ç a Q' i z p k l t i : s ü η s d m z : b i z n t a :
 k i U ç i : s i η R ç a : R T Q° r t i : t η r i Y R -
 L Q D Q° ü ç n : k° ü s t y n b i z :
- 41) Q° U R Q m D m z : s ü η s d m z : T R D U s : S D R a :
 B D i : Y ñ D m z : Q G N i n : T U T D m z :
 Y B G U s i n : S D i n

- 42) *nt a ü l r t i : l g ç a r : T U T D m z : U L Q° t ü n :*
B U D N i S Y U : i T m z : U L S B G s d p :
U N Q° b g l r i : B U D N i : Q° U p
- 43) *k l t i : y ü k° n t i : k l g m a b g l r i n :*
B U D N i n : i t p : Y i G p : z ç a B U D N :
t z m s r t i : U N Q° s ü s i n : s ü l t d m
- 44) *b i z y m a : s ü l d m z : N i r t m z : y n ç ü g z g :*
k ç a : t i n s i U G L i : Y T G m a : b η l g k T G G :
r t ü (r t m)

- A la ligne 39, on a bien : *Y U L i D m z*, et non pas « *Y Y i D m z* » lecture qui provient de la confusion du groupe de signes : *UL* avec le signe unique : *Y*.
- à la ligne 41, on a bien : *Y ñ D m z*, avec le signe ñ (et non *Y*), qui, bien qu'un peu effacé, se laisse encore lire sur la pierre.
- à la ligne 43, dans *z ç a*, le *ç*, considéré jusqu'ici comme une restitution se devine sur la photographie, la ponctuation « reçue » pour cette ligne, était inexacte ; nous l'avons rétablie d'après la photographie.

*
**

X. — Deuxième pierre, côté SUD

- 45) *t m r Q p G Q a : t g i : i r t m z : n t a Y n t U R T m z :*
i n l Q G N Q a Q R ç (U Q°) T G Q a : t z i k : T Q° R S a -
n (t m z)
- 46) *nt a y r k° i : S Q° B S L G S U G D Q : B U D N*
Q° U p k l t i : U L k° n t a : t g t i : t ü r k° B U D N :
t m r Q p G Q a : t i n s i U G L i
- 47) *t i n s i U G L i : Y T G m a T G Q a : t g m s i d i -*
Y Q° r m s : U L y r t a : b n b i l g a : T U ñ Q° Q° :
t g ü r t k° ü ç i n
- 48) *S R G L T U N : ü r η k° ü m s : Q' i z Q° U D z :*
g r i t b i : G i B U η s z : k l ü r t i : i l t r s ;
Q G N : b i l g s i n
- 49) *L p i n ü ç n : T B G ç Q a : y t i y g r m i :*
s ü η s d i : Q' i T ñ Q a : y t i s ü η s d i :
U G z Q a : b s s ü η s d i : n t a Y G U ç i (S i)

50) $y m a b n k^{\circ} r t m : Y G U \zeta i S i : y m a : b n r t m :$
 $i l t r s Q G N Q a : t \ddot{u} r k^{\circ} b \ddot{u} g Q G N Q a :$
 $t \ddot{u} r k b i l g a Q G N Q a$

- A la ligne 45, nous voyons sur la photographie un U, à l'endroit, généralement considéré comme une lacune de r caractère qui suit $Q R \zeta$; nous voyons Q° là où Radloff voit « L » ; la confusion entre ces deux signes est facile ; enfin, le « i » supposé par Radloff immédiatement avant $T G Q a$ ne nous paraît pas exister ; il s'agit d'un simple éclat de la pierre.
- A la ligne 45 encore, après $T Q^{\circ} R S$, la pierre porte nettement : a , et non « i ».
- A la fin de la ligne 48, le groupe $s i n$ se voit nettement : pas de lacune !
- A la ligne 49, dans : $y t i y g r m i$, il n'y a rien entre g et r (Radloff : « i »).
- A la ligne 50, après $Y G$, on distingue nettement la barre oblique inférieure de U (non « i ») ; contrairement à ce qu'a imaginé Radloff, il n'y a pas de lacune, mais des caractères bien visibles ou des ponctuations (:) ; dans la suite de cette ligne, après $t \ddot{u} r k^{\circ}$, on a bien : $b \ddot{u} g$, et non « $b g i$ » ; la lettre médiane est usée, mais on distingue nettement, là où on a supposé « i », les deux barres obliques de la consonne « g » ; « $\ddot{u}$ » lui-même se devine assez bien.

*
**

XI. — Deuxième pierre, côté EST

- 51) $Q p G N Q G N : y t i U T z : Y s Q a \dots\dots nt a$
 $\dots\dots r t i : Q p G N Q G N U L R D i : t \ddot{u} n U D m T i :$
- 52) $k^{\circ} n t z : U L R m T i : Q' i z L Q N m : t k^{\circ} t i :$
 $Q R a t r m y g r t i : s g k \ddot{u} \zeta g b r t m k^{\circ} :$
 $b n \ddot{u} z m : U z N y l m g y m a : i T m$
- 53) $R Q U Y Q R G U G : U L G R T D m : B S N G m a : Y G i G :$
 $k l \ddot{u} r i r r t m : Q G N m n : s \ddot{u} l t d m z :$
 $t \eta r i Y R L Q z U$
- 54) $B U t \ddot{u} r k^{\circ} B U D N Q a : Y R Q L G Y G i G : y l t \ddot{u} r -$
 $m d m : t \ddot{u} g n l g T G : y \ddot{u} g r t m d m : i l t r s -$
 $Q G N : Q z G N m S r$

- 55) U D U b n ü z m : Q z g n m S R : i l y m a :
 B U D N y m a : Y Q° r t ç i r t i :
 Q z G n t Q° i ü ç n : U D U ü z m : Q z G n t Q° m t ü ç n
- 56) i l y m a : i l B U l t i : B U D N y m a : B U D N -
 B U l t i : ü z m Q R i B U l t m : U L G B U l t m :
 n η y r d k i : Q G N L G B U D N Q a
- 57) b ü n t g i : B R r s r : n a B U η i : B R r t ç i r m s
- 58) t ü r k° b i l g a Q G N i l i η a : b ü t i t d m :
 b n b i l g a T U ñ Q° Q°

- La ligne 51 est très abîmée en son milieu : lacune de 10 caractères environ, puis de 4 ou 5 caractères.
- Les lignes 57 et 58, beaucoup plus courtes que les autres, sont cependant *sans lacune* : il y a là une défectuosité initiale de la pierre, dont une zone n'a pu être gravée.
- A la ligne 58, dans : i l i η a, il y a très nettement un « i » entre l et η, ainsi qu'au début du mot ; ces voyelles ont été omises chez H.N. Orkun, *o.c.*, t. I, p. 106.

*
* *

XII. — Deuxième pierre, côté NORD

- 59) i l t r i s Q G N : Q z G N m S R : Y Q° r t i r s r :
 b n ü z m b i l g a T U ñ Q Q : Q z G N m S r :
 b n Y Q° r t m r s r
- 60) Q p G N Q G N : t ü r k° s i r B U D N y r i n t a :
 B U D y m a : B U D N y m a : k i s i y m a :
 i d i Y Q° r t ç i r t i
- 61) i l t r s Q G N : b i l g a T U ñ Q° Q° : Q z G n t Q° ü ç n :
 Q p G N Q G N : t ü r k° s i r B U D N : Y U R i D Q° i B U
- 62) t ü r k° b i l g a Q G N : t ü r k° s i r B U D N G :
 U G z B U D N G : i g d ü : U L R U R

- A la ligne 59, dans le 3° groupe de signes, la photographie montre clairement : Q°, et non : s, entre Y et r ; dans l'avant-dernier groupe de signes, on voit nettement S, vélaire et non palatal.
- La fin de la ligne 61 est très nette et la pierre paraît intacte après U final, pas de lacune l
- A la ligne 62, nous ne voyons pas de ponctuation après : b i l g a.

CHAPITRE II

LE SYSTÈME GRAPHIQUE

XIII. — *La voyelle i/ĩ*

La voyelle *i/ĩ* s'écrit toujours en première syllabe, que la voyelle soit initiale, ou qu'elle constitue le deuxième élément de la syllabe. Elle s'écrit toujours également en finale absolue.

En dehors des deux cas prévus par cette règle de caractère général, on trouve encore un grand nombre d'*i* ou *ĩ* graphiés à l'intérieur des mots, ce qui a pu naturellement incliner les commentateurs à penser que, dans l'usage, régnait une véritable licence. Nous pensons qu'il n'en est rien et qu'il y a lieu, chaque fois que l'on rencontre un *i* intérieur, de se demander quelle raison a pu justifier sa graphie. Une étude systématique donne les résultats suivants :

A) *i* s'écrit à la fin d'une base ou d'un thème, même s'il n'est pas en finale absolue par suite de la présence d'un suffixe :

Thèmes nominaux : *ayγuçĩ* (10, 21, 29, 49, 50)

yaγĩ-γ (53-54)

äki-nti (38)

kiši-g (4)

Thèmes verbaux : *yorĩ-yor* (10), *yorĩ-sar* (23), *yorĩ-t-dim* (25-35), *yorĩ-lim* (29, 35), *yorĩ-duq* (L).

REMARQUE I :

Pour une raison qui nous échappe, cette règle ne s'applique pas quand le suffixe est celui de la première personne du pluriel (possessif) : *yaγ°-mĩž* (8, 19), à côté de *yaγĩ-γ*.

REMARQUE 2 :

De même, *i* n'est pas noté devant l'affixe négatif dans les formes verbales : *yor^o-mazun* (11) et *yor^o-masar* (29). La raison de cette omission pourrait bien être que le thème négatif apparaît comme un thème absolument indépendant du thème affirmatif. Tout se passe comme s'il y avait dans l'esprit du sujet parlant une décomposition de deux éléments dans une forme comme *yorï-t*, tandis qu'une forme comme *yorïma-* serait sentie comme une et indécomposable.

REMARQUE 3 :

Graphies superfétatoires :

a) dans *udisîqîm* (12) l'*î* du suffixe *-sîq* est écrit, contrairement à la règle. La forme correcte se trouve en 22.

b) *anîn* (24). Pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons plus à loisir (voir commentaires de la ligne 24), nous voyons ici l'instrumental du démonstratif *ol*. La graphie de l'*î* est surprenante, puisque par ailleurs, cette voyelle de pure liaison n'est jamais écrite. Il faut pourtant se demander si une graphie comportant seulement les deux *N* eût été comprise. D'autre part, et ceci nous paraît déterminant, on a vu que les voyelles finales en *-i* des thèmes nominaux sont toujours écrites devant une désinence casuelle. Or à quel thème reporter *anîn* ? Le thème de nominatif étant entièrement différent (*ol*), il n'est pas impossible que le radical soit senti comme *anî*, forme de l'accusatif. Contre cette interprétation s'élèvent, il est vrai, des formes comme *anta*, *ança*, *añar*, où apparaît le véritable thème **an-*. Néanmoins elle ne saurait être entièrement rejetée, si l'on tient compte que A. M. von Gabain note pour la forme du génitif du même pronom les deux graphies *anîŋ* et *an^oŋ* (§ 190).

c) *añîŋ* (34).

Aucun doute n'est permis sur la lecture du mot *añîŋ*. Là encore la graphie de *î* est superflue. Il est curieux de noter que la même graphie se retrouve dans le manuscrit connu sous le nom d'*Irq bitig*, où on la retrouve sept fois, alors qu'au contraire, dans les grands monuments on ne trouve que la graphie défective. La graphie de Baïn-Tsokto et celle d'*Irq Bitig* pourraient bien provenir d'un besoin de différenciation avec un autre mot bien attesté dans le turc ancien, *añaŋ* « respect, considération », où naturellement la voyelle n'est pas écrite (voir § XV).

d) *arĩ*γ (37).

Ce mot a été lu, à tort selon nous, comme l'adjectif *arĩ*γ « pur ». S'il en était ainsi, nous aurions un nouveau cas de graphie superfétatoire, dont il serait très difficile de rendre compte. Nous lisons *arĩ*-γ de ⁺*arĩ* « fatigue ». (Pour la discussion de tout le passage, voir commentaire de la ligne 37).

REMARQUE 4 :

Erreurs manifestes du graveur :

Nous avons déjà signalé que le graveur qui a sculpté la première partie de l'inscription était loin de posséder un système aussi cohérent que celui que nous avons établi pour l'ensemble du monument. En ce qui concerne la graphie de l'*i*, deux fautes sautent aux yeux :

- *bilig* est écrit sans le premier *i*, contrairement à la règle des syllabes initiales ;

- une deuxième omission de l'*i* concerne le mot *eliṇü*. Elle est d'autant plus grave qu'elle concerne la morphologie (voir ci-dessous, B).

B) *i* constituant en soi un élément morphologique :

Il s'agit essentiellement de *i* du suffixe possessif de la troisième personne du singulier (-*si* après voyelle). Il est d'une simple logique que cet -*i* soit écrit en toute occasion, même s'il ne se trouve plus en finale absolue par suite de la présence d'un suffixe subséquent. Le texte en présente de nombreux exemples et l'on ne trouve jamais de dérogation. Le rôle morphologique de cette voyelle suffit à expliquer la graphie pleine. Celle-ci présente toutefois un avantage appréciable. Elle permet, en effet, de faire la distinction immédiate entre le possessif à l'accusatif et l'instrumental, qui sont homophones dans les noms terminés par une consonne. Dans le dernier cas, en effet, l'*i* n'est pas écrit. A titre d'exemple, le mot *qanin* (2) ne peut être un instrumental, comme l'a voulu Thomsen, puisqu'il est graphié *QNin*, mais bien l'accusatif du possessif de *qan*, donc *qan-i-n*. Cette interprétation résout un des passages les plus controversés du texte.

On pourrait également appeler cet *i* pertinent, comme celui que nous allons voir maintenant.

C) *i* pertinent.

Nous appelons ainsi un *i* qui est toujours soigneusement noté, bien qu'il ne joue pas un rôle morphologique propre. C'est l'*i* que l'on trouve dans les formes impératives en -(*ä*)*yin*. Parallèle-

lement à cette graphie pleine, nous avons avec la même régularité une graphie défective, dans les formes homophones de gérondifs en *-yin*, écrites toujours *y°n*. Il est certain que cette double graphie résulte du désir d'éviter toute ambiguïté et montre à quel point les Turcs de l'époque ont utilisé les ressources et même les déficiences de leur alphabet.

Voici les cas où se rencontrent ces impératifs : *qışayın* (5), *tägüyin* (11), *tüşäyin* (30), *yoğlatayın* (31), *ayayın* (31).

Toutes les autres formes en *-yin* avec graphie défective du *i* sont des gérondifs, et notamment *bulmayın* (2) (et non « *bolmayın* »).

D) *i* de l'aoriste en *-r*.

On sait que cet aoriste se forme, dans les bases consonantiques, avec l'une des trois voyelles *ä*, *i*, *ü* ; il y a prédominance de cette dernière, mais il n'y a pas de règle quant à l'emploi de l'une ou de l'autre des voyelles. En réalité, *ä* et *i* paraissent réservés à un petit nombre de verbes déterminés et qui devaient être bien connus. On a néanmoins éprouvé le besoin de noter toujours la voyelle *i*, de même qu'on notera toujours la voyelle *ü* (§ XIV). L'on a ainsi un système très clair où l'absence de voyelle indique une voyelle *ä* ou *a*.

E) Rôle de l'accent dans la graphie :

Nous noterons enfin un cas particulièrement significatif de graphies divergentes pour un même mot, qui pourrait encore faire illusion et appuyer la thèse de la liberté, alors qu'elle démontre l'extrême logique du système.

Le pronom *biz* peut remplir trois fonctions, et il les remplit effectivement dans notre texte.

a) Il peut être pronom-sujet, en tête de la proposition ;

b) postposé à un thème verbal, il sert à former la première personne du pluriel et joue le rôle d'une véritable désinence ; à cette époque, il est en concurrence avec *-miz* ;

c) il joue le rôle de prédicat de la proposition nominale.

Le premier cas ne soulève aucune difficulté : *i* se trouvant en syllabe initiale s'écrit conformément à la règle générale.

Dans les deux autres cas, *biz* se trouve joint dans l'écriture et dans l'élocution au mot ou groupe de mots précédents. Il ne devrait s'écrire dans aucun des deux cas, puisqu'il cesse d'être en syllabe initiale. Or, il n'en est rien : considérant le *biz* de b) comme un simple élément suffixal (et non accentué), on a, conformément à la règle, la graphie défective. Au contraire, dans

c), où *biz* représente l'élément essentiel de la phase et où il est accentué, on adopte la graphie pleine. Le double exemple est fourni à la ligne 13. Il a échappé à nos prédécesseurs et ceci les a conduits à des traductions peu claires et probablement erronées.

La pierre porte ceci :

Q lt ç i b z : ü z ç i : T S N : T U T m s t g b i z.

Il est bien évident, si l'on tient compte de la graphie et de la ponctuation, que le premier *biz*, soudé dans l'écriture et écrit en graphie défective, est enclitique et ne peut être qu'une désinence personnelle tandis que le second *biz*, en fin de proposition et écrit en graphie pleine, est bien le prédicat de la proposition. Il est impossible, en tout cas, de dissocier le premier *biz* de son contexte écrit et d'en faire le sujet de la phrase nominale subséquente. La graphie et la ponctuation contribuent à interdire une telle lecture.

Nous venons de voir qu'ainsi *biz* en fonction de prédicat et accentué était écrit en graphie pleine et qu'inversement *-biz* en fonction de désinence personnelle et enclitique était écrit en graphie défective. Le cas limite se présente dans les lignes 38 et 39, où *-biz* bien qu'étant employé comme désinence personnelle, est écrit en graphie pleine. Voici le texte :

Näkä täzür-biz ? öküş teyin näkä qorqur-biz ?

Il est clair qu'ici les deux *-biz*, s'ils sont en réalité désinences, attirent l'accent parce que la phrase est interrogative, et qu'en toute logique cette accentuation a attiré la graphie pleine.

En sens inverse, on peut citer un exemple où, par suite de son agglutination à un autre mot, un mot à voyelle *i* de la syllabe initiale a une graphie défective au lieu de la graphie pleine.

Le mot *bizni*, accusatif de *biz*, est écrit deux fois en graphie pleine (29 et 30) ; de même *bizintä* (40), ce qui est tout à fait normal. Mais à la ligne 20, nous lisons : *ol b°zni*, qui sont le sujet et l'objet du verbe *ölürtägi*, dont ils sont séparés par la parenthèse « *qaçanï alp ärmiş, ayçuçisï bilgä ärmiş* » et par une proposition subordonnée « *qaçan ärirsür* ». Ainsi, *ol bizni*, qu'on pourrait presque écrire : *ol-bizni*, constitue en tête de phrase un groupe nettement isolé et difficilement dissociable, de telle sorte que le premier *i* de *bizni* n'apparaît plus comme appartenant à la consonne initiale du mot *bizni*, mais bien à la deuxième syllabe du groupe de mots *ol-bizni*, auquel cas, nous le savons, il ne s'écrit pas.

Ceci attire l'attention sur un fait essentiel, que nous avons déjà signalé : la graphie de l'inscription ne note pas des mots isolés,

mais bien des groupes de mots qui sont étroitement liés par le sens. De même que la notation des sons est arrivée à un haut degré de perfection, de même les coupes de mots obéissent strictement au rythme de la phrase. On en tirera de précieuses indications sur l'allure de ce récit, dont les résonnances sont si proches de celles qu'on entend encore dans les récits populaires anatoliens. Sauf difficultés matérielles, comme l'inconsistance ou la trop grande fermeté de la pierre, il faut admettre ce principe comme absolu. Toute interprétation qui n'en tiendrait pas compte est sujette à caution. Au contraire, l'application de ce principe nous a amené, dans quelques cas, à la découverte d'un sens nouveau, notamment ligne 13.

F) Graphie des noms propres.

En principe, les noms propres obéissent à la règle générale. C'est ainsi que le nom du qaghan Elteriş est écrit *ilt^or^s* (7, 48, 50, 54, 61). Cependant on trouve une fois *ilt^ris*.

On lit encore un *i* intérieur dans *tinsioγlī*, mais cet *i* n'a rien que de très normal, puisque le nom est composé de *Tinsi*, peut-être *Tensi* (cf. dans *Irq Bitig* la graphie *t^onsi*), pour chinois *T'ien-tseu* « fils du Ciel » et de *oγlī* possessif de *oγīl* « fils ».

Un nom de peuple comporte également un *i* intérieur : c'est celui de *tāzik* (45). On peut supposer qu'ici la graphie pleine est nécessitée par le fait que l'on cite le nom d'un peuple lointain et mal connu, dont la prononciation avait besoin d'être précisée, ou encore qu'on a voulu différencier ce nom propre du nom commun *tāzik*, osmanli *dizi* « rang », dans lequel *i* ne serait pas écrit. Dans l'une ou l'autre hypothèse, on a une nouvelle preuve de l'extrême soin avec lequel a été gravée l'inscription.

Enfin, le nom des Turcs occidentaux est graphié une fois (30) *Türgis* et deux autres fois *Türg^os* (21 et 29). Il semble bien que cette anomalie apparente entre dans le cas de l'*e* fermé que nous allons étudier maintenant, ce qui serait une précieuse indication sur la véritable prononciation de ce mot.

E fermé

Nous avons délibérément négligé, dans le chapitre précédent, un certain nombre de graphies variables : celles de mots dans lesquels *i* est tantôt noté, tantôt omis, et dans des conditions telles que tel ou tel des arguments précédents ne saurait être invoqué. A la ligne 8, figurent côte à côte les deux leçons *yiyü* et *y^oyü*. Il s'agit du même mot qui est le gérondif du verbe *ye* « manger ». Mais, ce mot figurant dans la première partie de l'inscription, dont la graphie est hésitante, on ne saurait en tirer

une conclusion définitive. Cependant, le même phénomène se produit pour d'autres mots, dont voici la liste :

Racine *te-* « dire » : toujours écrite sans voyelle dans *temiş* (14 fois) ;

sans voyelle, deux fois dans *tedi* (15 et 37), mais avec *i*, 10 fois (5, 30, 32, 38, 31) ;

sans voyelle, 3 fois dans *tedim* (5, 23, 24), mais avec *i* une fois ;

sans voyelle, 1 fois dans *termän* (37), mais avec *i*, 4 fois (2, 10, 13) ;

sans voyelle, 8 fois dans *teyin* (6, 7, 39, 40), et une seule fois avec *i* (34) ;

toujours avec *i* dans *ter* (9, 30, 33, 36) ;

sans voyelle dans *tedäçi* (35) ;

Racine *ter-* « rassembler » : une fois avec *i* : *tir°l°l°m* (33) et une seule fois sans *i* : *t°r°lli* (36).

Racine nominale *yer* « lieu » : une seule fois avec *i* (24) ; partout ailleurs sans voyelle (3, 11, 17, 26, 38, 47, 56, 60), ainsi que dans le dérivé *y°r çi* (23 et 26).

Dès l'époque du déchiffrement, Thomsen avait émis l'hypothèse qu'en pareil cas, il s'agirait d'un son intermédiaire entre *ä* et *i*, soit *e* (*e* fermé). Cette hypothèse est pleinement justifiée, et il y a lieu de l'étendre, selon nous, à d'autres mots qui ne figurent qu'une seule fois dans le texte, mais dont nous savons, par ailleurs, qu'ils ont comporté un *e* fermé. Dans les exemples qui suivent, où nous avons toujours la graphie zéro en syllabe initiale, on doit suppléer un *e* et non un *ä* :

ber- « donner » ; *ber* « côté droit, Sud » ; *beş* « cinq » ; *eş* « compagnon », *Ertiş*, nom propre du fleuve ; *elt-* « faire avancer », *keyik* « gibier » ; *telä-* « demander » ; *yeg* « bon, meilleur » ; *yegir-* « sentir mauvais » ; *yel-* « galoper » et son dérivé *yelmä* « chevauchée » ; *yençü* « perle » ; *yençgä* « mince ».

Un cas très particulier se présente avec le nom qui signifie « affaire, travail », écrit °s, alors qu'on ne connaît par ailleurs que la forme *iş*. Nous avouons ici notre embarras.

Cas d'élision

Un fait important semble avoir été complètement méconnu jusqu'ici : celui d'un *i* final élidé par la voyelle initiale du mot suivant. Notre inscription en donne un bel exemple : à la ligne 34, figure le groupe *YiDms*, dans lequel la base verbale *ay-* se distingue aisément. Personne ne s'y est mépris et le sens est d'ailleurs excessivement clair. Mais, si nous consultons le glossaire de H. N. Orkun, nous constatons que le mot y est rangé

sous la rubrique *ayīt-*, qui est la forme parfaitement régulière du factitif de *ay-* « dire, conseiller ». Jamais, en effet, le factitif n'est formé à l'aide de la dentale sonore, mais toujours avec la dentale sourde. La forme **ayīd-* est donc barbare et il faut lire *ayī īdmüş*, où l'on découvre une tournure si familière au turc, un gérondif appuyé sur un auxiliaire et qui se traduit aisément par « il me fit dire », au sens où l'on dit en français : « il me fit savoir », et non « il m'obligea à dire », amphibologie à laquelle la langue familière remédie en disant : « envoyer dire », « ne pas envoyer dire » (euphémisme).

XIV. — *Voyelles arrondies*

La voyelle arrondie est toujours indiquée en première syllabe :
- soit (ce qui est le cas le plus fréquent) par le signe propre de la voyelle, conventionnellement U, ü ;

- soit par les signes complexes qui représentent à la fois une consonne gutturale, sourde ou sonore, et la voyelle U, ü ; selon le cas, conventionnellement Q° et k°, donnant les combinaisons : *oq, qo, uq, qu ; ök, kö, ük, kü*.

Voici les cas où cette graphie est employée dans l'inscription :
bQ°a (6) = *buqa* ; *k°lka* (15) = *kölkä* ; *k°ntz* (52) = *küntüz*
Q° (16, 19, 30, 33, 42, 43) = *oq* ; *k°* (6, 21, 50, 52) = *ök* ; *k°üş* (39, 40) = *üküş* ; *Q°di* (27) = *qodī* ; *Q°dp* (27) = *qodip* ; *sk°dm* (25) = *sökdīm* ; *tk°ti* (52) = *tükāti* ; *TQ°* (8) = *toq* ; *yQ°RU* (25) = *yoqaru* ; *yk°nti* (28) = *yükünti*.

Il arrive que les deux graphies soient en concurrence. Ainsi :
k°ntz (6), mais *küntz* (12), de même que *kün* (52)

Très souvent, elles sont employées simultanément, ce qui revient à indiquer deux fois la voyelle :

BUQ°a (6) = *buqa* et *BUQ°Li* (5 et 10) = *buqālī*
k°ürr (1) = *körär* ; *k°ügmñ* (23, 28) = *Kögmän*
kürg (33) = *körig* ; *q°BRnp* (4) = *qobranip*
q°UNms (17) = *qonmuş* ; *Q°Up* (36 ; 42, 46) = *qop*
yük°nti (43) = *yükünti*, est à comparer avec *yk°nti* (28),

mais il se pourrait dans ce cas que le signe complexe serve à indiquer le timbre de la deuxième voyelle, ce qui serait une précieuse indication (voir ci-dessous : arrondies en 2° syllabe).

REMARQUE :

Cette graphie redondante nous paraît être une preuve supplémentaire de la nécessité absolue d'écrire la première voyelle,

quand celle-ci est arrondie. Comme la même obligation existe pour *i*, il en résulte que dans cette position, une voyelle non écrite ne peut être que *a/ä*, ou éventuellement *e*. Il faut en tirer toutes les conséquences. C'est ce que nous avons fait, notamment à la ligne (25) et à la ligne (52).

Arrondies en deuxième syllabe

Il y a lieu de distinguer deux cas :

1° La première syllabe est neutre : l'arrondie est obligatoirement écrite.

LTUN (20, 31, 32, 35, 37, 48) = *altun* ; RQUY (53) = *arquy*
YGUçi (10, 20, 21, 29, 49, 50) = *ayyuçi* ; dgüti (34) = *ädgüti*
QRGU (53) = *qarγu* ; QTUN (31) = *qatun* ; sḡün (9) = *säḡün*
SntUḡ (19) = *Şanturḡ* ; TLUY (19) = *Taluy*
YBGU (41) = *yabγu* ; TRDUS (31, 41) = *Tarduş*.

2° La première syllabe est elle-même une arrondie : en principe, on n'écrit pas la deuxième voyelle, comme semble le prouver le nom propre Oγuz, toujours graphié UGZ (11 fois) et la graphie de *olur*, écrit ULR (7, 8, 9, 18, 31, 32, 34, 51, 52, 62) et de son dérivé *olursuq*, écrit ULRSQ°.

La graphie pleine de *olur* se trouve en (32). C'est une forme impérative, où la seconde syllabe est fortement accentuée.

REMARQUE 1 :

On trouve un exemple de graphie doublement redondante dans TURUQ° (24).

REMARQUE 2 :

La graphie BULçUQa (35), montre que, comme pour *i*, *u* s'écrit en deuxième syllabe et en position finale, même s'il est suivi d'un suffixe désinentiel, qui devrait lui faire perdre son caractère final. Nous avons longuement traité la question pour *i* (ch. XIII, A).

U de l'aoriste en -r

Quand la voyelle de liaison de l'aoriste en *-r* est *ü* ou *u*, elle s'écrit dans tous les cas :

BYUR (27), ULRUR (7, 8, 62), üklür (32), QLUR (19), QURQUR (39).

En (8) cependant, on a une deuxième forme avec graphie défective de *olurur*, ULRRrkli. C'est une négligence du graveur, probablement facilitée par la présence d'un *U* initial.

U de la forme nominale du verbe en -duq

Cette forme est dans l'inscription toujours labiale et la voyelle est toujours notée. Il est toutefois remarquable qu'elle le soit

uniquement par le signe complexe k° ou Q° . Les exemples sont les suivants :

brtk° (6), *içkdk°* (3), *ütntk°* (15), *QzGntQ°in* (55), *QzGntQ°m* (55), *QzGntQ°* (61), *tgürtk°* (47), *YñDQ°* (16), *YRLQD°i* (61).

On pourrait presque dire que dans ce cas, il s'agit d'une graphie traditionnelle.

Factitif

Factitif en *-ur/ür*.

Dans cette forme où la voyelle est toujours labiale, celle-ci est notée, quel que soit le timbre de la voyelle de la base :

klürtm (17 rest.), *klürti* (36, 48), *klürir* (53), *tgürtm* (19), *tgürtk°* (47), *tüşürtmz* (27).

Seule la graphie du verbe *ölür* « tuer » constitue une anomalie, mais celle-ci est constante, sous la forme défective. On note cependant dans la même ligne (10), côte à côte, les deux graphies *ülür* et *ülür*.

Insuffisance du système

La non-distinction entre *ö* et *ü* d'une part, *o* et *u* d'autre part, si elle ne pouvait gêner le contemporain, pose au lecteur moderne des problèmes à peu près insolubles. Nous y avons déjà fait allusion dans notre introduction. L'extrême flottement qui règne en ce domaine dans toute la sphère linguistique turque permet rarement de décider en toute certitude.

Le fait que la deuxième voyelle peut ne pas être écrite quand la première est déjà une labiale crée éventuellement une hésitation sur le timbre exact de la seconde voyelle. Nous avons rendu compte de ces hésitations, soit dans nos commentaires, soit dans le glossaire.

Cas d'élision

A la ligne (12), nous avons la graphie *BUçgü*, à lire : *bu üçägü*. S'agit-il d'une véritable élision, ou d'une graphie défective, résultant de la répugnance à écrire successivement deux voyelles du même timbre. Nous penchons pour la deuxième hypothèse, car il semble bien que s'il y avait une élision celle-ci aurait porté sur *b(u)* plutôt que sur *(ü)çagü*. Dans un cas semblable, c'est l'élément nominal qui doit l'emporter. Pour s'en convaincre, il suffit de noter un cas remarquable d'assimilation régressive au profit du nom dans le türk de Turquie *büğün* ou *böğün* pour *bu gün* « aujourd'hui ».

XV. — La voyelle *a/ä*

Cette voyelle ne s'écrit qu'en finale absolue. Le texte présente toutefois un exemple de graphie pleine à l'intérieur d'un mot. On lit, en effet, à la ligne (35) *UNamη* pour *unamaη*. On ne saurait invoquer ici ce que nous avons dit à propos de *i* et *u* terminant une base nominale ou verbale et suivis d'un suffixe désinentiel ou de dérivation. Cette règle ne s'applique pas, en effet, à *a/ä*. Il s'agit donc en apparence encore d'une anomalie. Mais il faut bien voir qu'ici l'*a* de *unamaη*, forme impérative de la base négative de *una-*, est sous l'accent. Ainsi se trouve vérifiée une hypothèse que nous avons déjà émise sur le rôle de l'accent dans la graphie. C'est une nouvelle preuve de l'extrême soin avec lequel a été gravée l'inscription.

Un autre *a* insolite figure dans l'inscription : c'est l'*a* initial de *arqada* (5). On voit que cette anomalie figure dans la première partie de l'inscription, dont nous avons déjà signalé le caractère légèrement aberrant. Cependant, la graphie pleine de *a-* initial est loin d'être absente des inscriptions et manuscrits anciens. On la trouve dans l'inscription d'Eleges (E.T. Y. III, pp. 179-180) :

azdīm (10) ;

dans le manuscrit de Toyoq (E.T.Y., pp. 57 à 59) vol. II :

adartu (24 et 29), *aγuluq* (28), *taş* (passim) ;

dans les feuillets manuscrits de Toyoq (E.T.Y., pp. 175 à 180) :

alγ (feuillet 2, verso 4) ;

aş et *aşayin* (feuillet 1, verso 7 et 8) ;

ayistan (a recto 5) ;

azo (feuillet 1, recto 1 et 4) ;

abrin (p. 177) ;

abroş, *abroşani*, *abroşanlar* (pp. 177 et 178) ;

dans le manuscrit a de Tun-huang : (E.T.Y., vol. II, pp. 94 et 95) :

azmasar (13) ;

azmaz (8 et 12) ;

azmazun (6) ;

dans les inscriptions de Çaqlu (E.T.Y., vol. III, pp. 115-123) :

ay (V, 1), à côté de *°y* (II, 2 et X, 1 et 3), et de *°yqa* (VII, 1 et V, 4) ;

az (III, 6) ;

dans l'inscription de Kaya-başı (Kemçik) (E.T.Y., vol. III, p. 90) ;

dans le manuscrit d'Irq bitig (E.T.Y., vol. II, pp. 73 à 93) :

ala (2), *aq* (29), *ara* (15, 57, 80), *arī* (10), *az-* (89), *aztī* (20 et 21) ;

et même dans les monuments de Khocho-Tsaïdam :

aç (II, E, 38), açsïq (I, S, 27).

Nous avons laissé de côté le mot « *at* » au sens de « nom », opposé à *at* le cheval.

XVI. — *Graphie des consonnes*

Nous n'établirons pas une théorie complète de la graphie des consonnes. Les règles posées par Thomsen pour les monuments de Khocho-Tsaïdam demeurent valables dans leur ensemble et nous y renvoyons volontiers. Néanmoins, des écarts sensibles subsistent, qui méritent l'attention et dont la méconnaissance a causé, selon nous, diverses erreurs d'interprétation. Il semble, en effet, que, dans la lecture de cette inscription, Thomsen se soit contenté des principes posés précédemment et qu'il n'ait pas vu qu'il s'agissait, sur des points de détail, d'un système un peu différent, ou même de deux systèmes, puisque le graveur a été changé au moins une fois. Il nous faut donc établir avec soin ces divergences. Pour plus de commodité, nous adoptons l'ordre choisi par Thomsen.

XVII. — *Gutturales*

L'inscription comporte la série complète des gutturales mentionnées par Thomsen, à savoir Q, Q°, k, k°, G, g. Tous ces signes sont nettement différenciés et aucune hésitation n'est permise quant à leur emploi. Nous verrons qu'il n'en est pas de même pour les autres consonnes, en particulier pour les sifflantes. Ceci correspond d'ailleurs à une différence très sensible de prononciation entre les quatre gutturales, tandis qu'il n'a pas dû y avoir de nuance appréciable entre les consonnes postérieures et antérieures pour les autres catégories.

Quant aux caractères complexes, ils posent la question de la nature de la voyelle qui accompagne les consonnes Q et k. Nous nous en sommes déjà expliqué à propos des voyelles arrondies (§ XIV).

XVIII. — *Dentales*

L'inscription différencie avec soin, d'une part, la sourde antérieure et la sourde postérieure, d'autre part, la sonore antérieure et la sonore postérieure. Nous ne constatons qu'une seule hésitation : le mot *tīl* est écrit *tīL* en (32), mais *TiL* en (36), qui est la

forme correcte. Faute vénielle, si l'on admet, avec Thomsen, qu'il n'y avait pas de différence de prononciation, pour les dentales, entre la série postérieure et la série antérieure. La graphie de L donne au mot sa couleur.

Mais les dentales posent un autre problème intéressant. Il n'existe, dans toutes les inscriptions ou manuscrits, aucun signe pour indiquer le *d spirant* (ð). Il est malaisé de supposer que ce son n'existait pas à l'époque, alors qu'il est encore bien vivant au temps de Mahmoud de Kachgar, où commence à se faire la double évolution vers un *d* simple ou vers un *y*, dans des conditions difficiles à déterminer. Quoi qu'il en soit, nous sommes amené à penser qu'il y a lieu de distinguer les dentales telles qu'elles apparaissent, par exemple, dans les suffixes de passé accompli ou d'ablatif-locatif, des dentales organiques que nous trouvons dans des radicaux aussi bien verbaux que nominaux et qui ont dû être spirantes. Au reste, ces cas ne figurent qu'en nombre limité dans l'inscription, mais ceux-ci nous apparaissent indubitables, étant donné que Mahmoud les donne soit sous la forme spirante seulement, soit sous les deux formes, simple et spirante. Voici les cas où la comparaison avec des formes plus tardives permet de supposer l'existence d'une spirante :

aðrīl- (moderne *ayrīl-*. Kaş. *aðīn*, *adīn-*, *adiş*, *adrī*, *adrī*, *adrīq*, *aðrīl-*, *adrīş*, *adruq*).

yadaγ (cf. mod. *yayan*, *yaya* et Kaş. *yadaγ* et *yaðaγ*, *yaðīl-*).

boð (mod. et Kaş. *boy*) et le dérivé probable *boðun* (Kaş. *bodun* et *boðun*).

uð-uz (mod. *uy-*. Kaş. *uðī*, *uðīt-uðlas-udlat-*).

iði (Kaş. *iðī*).

uðī- (mod. *uyu-*, Kaş. *uðu*, *udu-*, *uðuγ*).

ið- (Kaş. *īd*, *īðsa*, *īduq*).

qoð- (mod. *koy-* Kaş. *qoð-* et *qod*), et son gérondif :

qoðī (Kaş. *qoðī* et *qodī*).

äðgü (Kaş. *äðgu*, *äðgär*, *ädlä*).

quðüz (Kaş. *quðüz* et *quðüzlan-*).

Nous nous sommes contenté néanmoins de faire figurer ces mots dans notre glossaire sans rien changer à la lecture traditionnelle, car il est impossible d'affirmer catégoriquement que le dialecte de notre inscription avait dans ces mots la prononciation spirante.

XIX. — *Labiales*

La graphie de la sourde *p* ne présente aucune particularité. Elle vaut aussi bien pour la classe antérieure que pour la postérieure. La sonore *b* ne présente qu'une seule hésitation entre la graphie postérieure et la graphie antérieure : il s'agit de *biŋ* (14) et *Biŋ* (15 et 18). Le cas est d'autant plus frappant que la graphie de *ŋ* étant mixte, rien ne permet de décider si le mot est vraiment antérieur ou postérieur, une antérieure pouvant, en règle générale, noter aussi une postérieure (voir *infra*, § XX). On peut donc pencher pour la lecture de *biŋ*, mais les deux prononciations ont fort bien pu coexister (cf. *yir* et *yîr*). Ainsi la graphie des labiales présenterait-elle une remarquable régularité.

XX. — *Semi-voyelle y*

Ici apparaît un flottement considérable entre la graphie antérieure et la graphie postérieure. Thomsen a posé comme principe que « *y* », au moins au commencement des mots, s'emploie toujours devant la voyelle mixte *i*, c'est-à-dire au lieu de *Y*. Cette substitution est beaucoup plus libre dans notre inscription. On la trouve, non seulement devant *i* au commencement des mots : *yiR* (17, 11), *yiS* (15), mais à l'intérieur : *BULmyn* (2) et même devant *o/u* : *yUQ* (18), *yQ°* (21), *yURT* (19), *yUGN* (14), *yURiLm* (29), à côté de *YURi-* (passim). Il faut noter ici un fait d'une importance générale : si la graphie antérieure peut être substituée à la graphie postérieure, celle-ci ne peut au contraire jamais être substituée à celle-là.

XXI. — *N mouillé : ə*

Thomsen étudie ce signe en même temps que la semi-voyelle *y*. Il ne semble guère le différencier de celle-ci, sauf qu'il serait « employé plutôt que le signe *Y* comme deuxième élément de diphtongue après *a*, *o* et *i* ». La forme même du signe plaide en faveur d'une lecture où l'élément nasal est prédominant. Il doit représenter un son semblable à l'espagnol *ñ* de *niño*. D'ailleurs, Thomsen est implicitement revenu sur ce point en adoptant la lecture « *Tonyuquq* ». Ce qui a pu primitivement l'induire en erreur, c'est l'évolution postérieure de ce son, qui a régulièrement donné un *y* dans la plupart des dialectes (cf. *yañ*=*yay*-, *añiŋ*=*ayiŋ*).

Il s'est produit ici une évolution analogue à celle qui s'est produite pour *ŋ*, encore vivant en Anatolie, mais qui a évolué dans la langue d'Istanbul, soit vers *g*, soit, le plus souvent, vers un *n* simple.

XXII. — *Nasales*

En ce qui concerne le son η , nous n'avons rien à ajouter à ce qu'en a dit Thomsen, sauf que, en dehors de toute hypothèse, il note indubitablement un son complexe qui serait à transcrire *ng*. C'est le *saŷir nân* des grammairiens turcs. On le retrouve dans les parlers turcs modernes, avec une tendance à l'affaiblissement et même à la disparition complète de l'élément guttural, à mesure que l'on s'avance vers l'Occident.

La nasale dentale *n* est notée différemment, selon qu'il s'agit de mots de la classe antérieure ou de la classe postérieure, avec un flottement comparable à celui que nous avons constaté pour *y*. Ici encore, le système employé dans l'inscription varie sensiblement de celui qu'a défini Thomsen. En effet, celui-ci constate simplement que « après *i* l'emploi de *n* est plus fréquent que l'emploi de *N*, et que l'instrumental est toujours noté par *n* ».

L'étude attentive de l'inscription de Baïñ-Tsokto amène les constatations suivantes :

n remplace *N* :

1° après *ĩ* :

- a) à l'accusatif des formes possessives : QNin (2, 28, 41), QUzin (7), etc...
- b) dans la désinence de l'impératif-subjonctif en -yin : QĩSYn (5), etc...
- c) dans la forme du gérondif en -yin.
- d) dans le nom Q'ĩYn (32).

2° après *a* dans la conjonction Qçn = *qaçan* (32).

En revanche, dans un cas non douteux, l'instrumental est noté par *n* et non par *N*, QGNmn = *qaçanĩmĩn* à la ligne (53), tandis qu'inversement ce qui nous paraît être l'accusatif de la forme possessive de *us* « intelligence, tension d'esprit, vigilance » (19) *usĩn* est noté avec *N* et non *n*.

Reste le cas douteux de la ligne (24) où NiN semble bien être l'instrumental du démonstratif (voir § XIII et nos commentaires de la ligne 19).

Quoi qu'il en soit, tout comme pour la semi-voyelle *y*, s'il peut y avoir dans certains cas substitution de *n* à *N*, il n'y a jamais substitution de *N* à *n*.

Aucune remarque n'est à faire à propos de *m*, qui note aussi bien la consonne vélaire que la consonne palatale.

XXIII. — *Vibrante dentale R*

Les deux signes représentant respectivement la vélaire et la palatale sont toujours très nettement différenciés.

XXIV. — *Vibrante latérale L*

Pour celle-ci, nous ne notons qu'une seule substitution de *l* à *L* : *Q'ilntm* (1). Encore celle-ci figure-t-elle au début de l'inscription, dont nous avons déjà noté plusieurs imperfections.

XXV. — *Occlusive dentale palatisée ç*

Elle est représentée par le même signe, quelle que soit la classe vocalique du mot.

XXVI. — *Sifflantes*

1° Dentale sourde :

Thomsen établit la règle que *s* figure au lieu de *S* avant ou après la voyelle *i*, jamais avec les autres voyelles appartenant au groupe vélaire (Inscr. p. 36, n. 1). Il n'en va pas de même dans notre texte. S'il est vrai que cette substitution a lieu surtout en présence de *i*, spécialement dans les suffixes possessifs de 3^e personne : *YGUçisï* (10, 4, 21, 1-29, 11), mais *YGUçisï* (50, 2), *YBGUsin* (41, 9), et dans le suffixe négatif : *siz* : *QLsz* (30, 7 et 33, 7), *YULsz* (35, 6), *BUṛsz* (48, 5), et encore dans des mots comme *UDsïQm* (12, 4 et 22, 7), *sïDï* (19, 5), *siṛR* (40, 5), *Usin* (19, 6), on la rencontre encore assez fréquemment en présence de *a* : *BULsR* (13, 11) (mais *BULSR*, 14, 1), *sB* (12, 2-22, 4) (mais ailleurs *SB*, 22, 8), *YURmsR* (29, 8), *sṇa* (32, 5), *sQntm* (6, 5) (mais ailleurs *SQntm*, passim).

Les deux graphies représentant le même son, il n'est pas étonnant qu'on n'ait pas prêté à leur distinction autant d'attention qu'aux gutturales par exemple. Il n'en est pas moins vrai que se confirme ici ce que nous avons dit plus haut, à savoir que si l'antérieure peut remplacer la postérieure, la substitution inverse est impossible.

2° Dentale sonore :

Un signe unique note *z* dans tous les cas.

XXVII. — *Chuintante : la graphie du son ş*

La graphie du son ş mérite une attention particulière. Elle revêt par rapport à celles des deux grands monuments, telles que les a établies Thomsen, des divergences importantes. Thomsen a posé comme règle que, en dehors du signe spécial pour ş, ce son ne peut être représenté que par s antérieur, presque toujours avec des voyelles palatales et dans des cas précis, comme la terminaison *-miş*, et dans les monuments I et III presque uniquement avec i. Or il n'en va pas du tout de même dans l'inscription de Baïn Tsokto.

D'abord le signe n'existe que deux fois dans toute l'inscription, dans les lignes (4) et (5), après quoi il disparaît complètement pour être remplacé tantôt par s, tantôt par S. Or le son ş apparaît, d'une façon qui ne nous semble pas douteuse, 132 fois dans l'inscription. Il nous faut, en effet, écarter tout de suite l'hypothèse, avancée d'ailleurs timidement par Thomsen, qu'il ait pu y avoir dans la langue de l'époque des traces du changement de ş en s. Que ş et s antérieur (ou dans B.T. S postérieur) représentent bien le même son, nous en trouvons la preuve dans l'orthographe du nom propre *Tarduş*, écrit TRDUs et dans le titre de *şad*, écrit une fois sD (ligne 5) et trois fois SD (lignes 31 et 41 : deux fois). De même, le nom commun de la pierre, *taş* est écrit Ts, ligne 4 et TS, ligne 13. Le nom du qaghan *Elteriş*, qui figure six fois dans l'inscription, est toujours écrit avec s, de même les suffixes de parfait en *-miş* (52 fois) et les suffixes de réfléchi en *-ş-*.

Nous trouvons aussi la graphie s dans un nom propre bien connu, celui de la rivière Ertiş ; dans le nom *eş* (plutôt que *äş*) « égal, compagnon » dans les verbes *eşid-* « entendre » et *tüş-* « descendre, tomber » (qui est peut-être un dérivé en *-ş-*) ; dans le nom des Turcs Occidentaux, les *Türgeş* (trois fois dans l'inscription), dans le nombre de *bäş* ; dans des noms communs bien attestés, comme : *eş* (non pas *iş*), « travail » ; *baş* « tête » et son dérivé *başlır* ; *yış* « forêt » ; dans le nom propre *Yarış* (deux fois) ; dans le verbe *taşır-*, verbe dénominal de *taş* « dehors » ; dans le nom chinois « *Şantung* (deux fois), dans *kişi* (quatre fois), et dans *yaş* à la ligne (51).

Nous sommes ainsi arrivé au nombre de 132 cas, en comptant pour deux le mot *ögläşmiş* de la ligne (20), où le son figure deux fois. Comment s'opère la répartition des trois graphies ? Pour plus de clarté, nous négligerons les formes en *-miş* dont la graphie traditionnelle avec s s'est maintenue dans les monuments postérieurs. Il nous reste 80 cas. Comme nous l'avons dit,

ş n'est noté que deux fois par le signe spécial ş. Il est noté vingt-huit fois S, toujours dans des mots de la classe postérieure, mais seulement dix-huit fois au voisinage de *i* ou *ĩ*, dix fois avec une autre voyelle : *Şantung* (deux fois), *aş-* (quatre fois), *başlĩ*, *şad* (trois fois). Il est noté cinquante et une fois s, dont quarante-cinq fois avec une voyelle antérieure et six fois avec une voyelle postérieure, dont trois fois seulement en présence d'un *ĩ* (*tarduş* : deux fois avec s, et *yaş*, 51).

Nous pouvons tirer de cette statistique la règle suivante : pratiquement il n'y a pas de signe spécial pour ş dans l'inscription. Ce son est représenté tout simplement par s, écrit S dans les mots vélaire, s dans les mots palataux. Cependant, conformément à la règle générale, la consonne antérieure peut figurer dans un mot vélaire, ce passage étant toutefois favorisé par la présence d'un *i*, tandis que la graphie contraire, à savoir un S représentant un ş dans un mot palatal, est exclue. D'une façon plus simple, on peut dire que, dans cette inscription, S=s.

XXVIII. — *Combinaisons de sonantes + t :*

La graphie est constante et correspond exactement à celle des grands monuments. Cependant nous devons signaler ici qu'il nous est impossible de suivre Thomsen dans sa lecture *ld*, nous lisons toujours *lt*, et ceci pour deux raisons. D'abord, comme l'a noté Thomsen et comme cela se vérifie également dans cette inscription-ci, parce que *lt* alterne avec *l+t* (ex. BUL-Tĩ et BULtĩ). Ensuite cette combinaison résulte le plus souvent de la jonction de deux éléments morphologiques différents, par exemple, un thème verbal ou nominal suivi du suffixe de parfait ou d'ablatif. Or, dans ce cas nous établirons que dans la langue de l'inscription, il se produit une dissimilation : si le radical est sourd, la consonne du suffixe est sonore, et inversement. Après une sonante, c'est tout naturellement une sourde que nous devons avoir.

nt

La théorie ci-dessus s'applique au groupe que nous figurons dans notre lecture par *nt* et que nous lisons également toujours *n+t*.

A l'appui de cette théorie, examinons tous les cas de parfait en -di contenus dans l'inscription, en les classant d'après la consonne finale du radicale :

Occlusives sourdes :

- 1) labiale *p* : pas d'exemple.
- 2) dentale *t* : *qalat-dīm* (25), *bitit-dim* (58), *elt-dim* (18) et *elt-dimiz* (53), *qat-dīmiz* (35), *tut-dīmiz* (41 et 42), *olγurt-dīm* (53), *yorīt-dīm* (25 et 35).
- 3) dentale palatale *ç* : *käç-dimiz* (35), *sañç-dīmiz* (28).
- 4) gutturale prépalatale *k* : *sök-dīm* (25), *içik-di* (2 et 28) et *içik-diṇ* (3).
- 5) gutturale postpalate *q* : *taşıq-dī* (33, deux fois).

Occlusives sonores :

- 1) labiale *b* : pas d'exemple.
- 2) dentale *d* : seulement dans : *itīm* (33, 52) et *itīmiz* (42), pour *id-tīm* et *id-tīmiz*.
- 3) gutturale prépalate : *g* : *tüg-dimiz* (35, 39) mais *täg-ti* (46).
- 4) gutturale postpalatale *γ* : pas d'exemple.

Continues :

- 1) dentale sourde *s* : *bas-dīmiz* (27).
- 2) dentale sonore *z* : *udiz-tīm* (15).
- 3) dentale palatale sourde *ş* : *aş-dīm* (35), *aş-dīmiz* (26), *qüş-dī* (6), *sünüş-di* (49), *sünüş-dimiz* (16, 40, 41), *tüş-di* (16).

Sonantes :

- 1) *y* : *ay-dī* (31).
- 2) *r* : *är-ti*, *-tim*, *-timiz* (25 fois), *aγur-tīm* (25), *ber-ti* (15 et 38), *ber-tim* (2 et 52), *kälür-ti* (36 et 48), *ölür-ti* (7 et 42), *ölür-timiz* (28), *tägür-tim* (19), *er-timiz* (44 et 45), *ertür-tim* (restit. 44), *yantur-tīmiz* (45), *olur-ti*, *olurtīmiz* (32), mais *olur-dī* (?) (51), et *bar-dīmiz* (26 et 27).
- 3) *n* : on a régulièrement un *t*, quand les deux consonnes sont écrites séparément : *in-timiz* (26), *ötün-tim* (12, 14, 25), *yükün-ti* (28 et 43) ; ailleurs, les deux consonnes sont notées par le signe complexe : *alqintī* (3), *boγızlantī* (26), *qanlantī* (2), *qilintīm* (1), *yantīmiz* (28 et 29).

Nous ne croyons pas qu'il y ait de raisons sérieuses pour lire ce signe autrement que : *n + t*.

- 4) *l* présente les mêmes phénomènes que *n*.

On a en effet :

bul-tīm (23), *käl-ti* (8, 15, 16, 17, 29, 33, 34, 40, 43 et 39 restit.), *käl-timiz* (28, 37, 38), *teril-ti* (36) ; mais avec un

signe unique : *adrilti* (2), *boltï* (3, 4, 18, 20, 56), *boltim* (56).

On remarquera que, au moins pour *l*, la graphie par deux consonnes est plus fréquente que la graphie par un signe complexe.

5) *n mouillé* : *yañ-dimiz* (16, 41).

*
* *

Après les *voyelles* qui sont sonores par nature, on a, contrairement à ce qu'on pourrait attendre, une sonore. Mais la règle est constante : *ba-dï* (41), *kälmä-di* (12), *sï-dï* (19), *sülä-dimiz* (44), *te-di* (11 fois), *te-dim* (4 fois), *telä-dim* (23), *tuyma-dï* (38), *yarliqqa-dï* (16), *yarliqqa-duq* (40), *yeltürmä-dim* (54), *yügürtmä-dim* (54), *yoli-dimiz* (39).

Remarque : Les formes comme *olurmatï* et *udimatï* sont évidemment des gérondifs en *-matï*, et non, comme on l'a cru, des parfaits négatifs. De même, la forme *tükkäti* doit être décomposée, semble-t-il, en *tükkät-i*, gérondif factitif (et non en : *tükkä-ti*).

XXIX. — Les observations ci-dessus permettent de dresser le tableau suivant :

APRÈS :	LE SUFFIXE EST :
occlus. sourde . . .	sonore dans tous les cas.
occlus. sonore . . .	sourd dans tous les cas (sauf <i>tägdimiz</i>).
continue sonore . . .	sourd : 1 cas.
continue sourde . . .	sonore dans tous les cas.
<i>y</i>	sonore : 1 cas.
<i>r</i>	sonore : 4 fois, sourd : 41 fois.
<i>n</i>	sourd dans tous les cas, la graphie pouvant être <i>n+t</i> ou <i>nt</i> .
<i>l</i>	sourd dans tous les cas, la graphie pouvant être <i>l+t</i> ou <i>lt</i> .
<i>n</i> mouillé.	sonore : 2 cas.
voyelle	sonore dans tous les cas.

On aboutit à des résultats tout à fait comparables si l'on considère le sort réservé au suffixe de locatif-ablatif *da/dä*, ainsi qu'au suffixe d'ablatif *din/din*.

Si le radical est terminé par une sourde, le suffixe a une consonne sonore :

örđin (29), ördiniyin (11), qıtañda (14), tabıaçda (2 et 14), taşda (4), yişda (31 et 32), yurtda (19).

La seule exception notable est constituée par la sonore *z* suivie elle-même d'une sonore :

oıuzda (14), oıuzdıntın (8), qırqızda (29).

Après voyelle, comme pour le parfait, la consonne du suffixe est sonore :

qurıdınta (14), toılada (15), yazıda (31 et 32), arqada (5).

Les exemples en sens contraire ne concernent que les sonantes, aucun mot du texte terminé par un sonore n'étant à l'ablatif.

On a indifféremment la graphie *n+t* :

küntüz (12 et 52), күntü (46), yerintü (3, 11 et 60) ; ou la graphie *nt* :

qaıanta (29), qaıantayın (33).

Un seul exemple de *l* suivi de *t* graphié par le caractère complexe *lt* : ıolta (16).

Pour *r* même hésitation qu'au parfait : yerlü (47), mais yirdıntayın (11).

Toutes ces remarques nous autorisent, semble-t-il, à conclure qu'il y a eu, à l'époque qui nous intéresse, sinon une règle absolue, du moins une très forte tendance à pratiquer une *dissimilation de sonorité*, entre autres dans les cas de *r*, de *n* mouillé et de la semi-voyelle *y*. Il semble bien qu'après une sonante la consonne du suffixe ait dû être sourde et que les groupes *nt* et *lt* soient strictement les équivalents de *n+t* et de *l+t*. C'est la lecture que nous avons adoptée dans tous les cas.

*
**

XXX. — Nasale + ç

Dans notre texte, dans les Inscriptions de l'Orkhon, le groupe *n+ç* est *toujours* noté par un signe spécial, ≧, quelle que soit d'ailleurs la classe vocalique du mot. On a pu hésiter quant à la sonorité, dans cette combinaison de l'occlusive dentale palatalisée. Mais la langue des inscriptions ne possède pas encore la sonore, qui s'introduira tardivement en turc, surtout par les emprunts à l'arabe. D'autre part, l'analogie avec le groupe *nt*, où l'occlusive dentale nous paraît bien être toujours sourde dans notre texte, nous fait penser, sans hésiter, que le groupe noté ≧ doit être ici lu *nç*, avec sourde, dans tous les cas.

XXX. — *Signes rares* : $\triangleright\triangleleft = \text{ça}$

A la ligne 26, figure un signe qui représente manifestement une syllabe, ou plus certainement un combiné consonne + voyelle. Bang, *Turcica* 288-89 a lu ce signe comme étant *baş*, et il lit : *Ibar başî*. Ce mot *Ibar*, « nom propre », serait d'après le lexique E.T.Y. dérivé de *î* « forêt ». Thomsen a renoncé à résoudre le problème et donne aussi un nom propre (inconnu) « *Ibarx* », où l'*x* final représente un son inconnu !

Le même signe se trouve dans l'inscription de Ak-yüs (3) et dans celle d'Uyuḡ Arhan (5), où M. Louis Bazin l'a interprété comme « *ça* » (*aq-ça*, « Blanchet » dans un nom propre diminutif de *aq* « blanc ») lors de son étude de ce texte faite, en 1951, dans les Conférences du Centre d'Etudes Turques de l'Université de Paris. Cette lecture convient aussi au texte d'Ak-yüs (*ög-çä* = osm. *ökçe* « talon », également dans un nom propre). Dans notre inscription, venant après *bar-*, ce signe peut aussi, avec avantage, être lu « *-ça* » : *bar-ça* « entièrement », est un mot bien connu du turc ancien. La rencontre favorable de ces trois interprétations nous paraît un argument décisif en faveur de cette lecture, qui donne d'ailleurs à la phrase, dans notre texte, un sens très satisfaisant. M. Bazin interprète ce signe comme une ligature de *a* et de *ç*, ce qui paraît vraisemblable.

*
* *

XXXII. — $\square = \eta t$ (?)

Pour l'interprétation de ce signe, qui pose un très difficile problème, voir, au Chapitre V, notre commentaire de la ligne (8).

CHAPITRE III

LECTURE

XXXIII. — *Première pierre : côté OUEST*

- 1) Bilgä Toñuquq bän özim Tabğaç eliñä qılıntım. Türük bodun Tabğaçqa körär-ärti.
- 2) (Türü)k bodun qanın bulmayın Tabğaçda adrilti. Qanlantı. Qanın qodıp Tabğaçqa yana içikdi. Täñri ança temiş ärinç : « Qan bertim.
- 3) (Qanñın) qodıp içikdiñ ». İçikdük üçin Täñri : « Öl ! » temiş ärinç. Türük bodun ölti alqıntı yoq-boltı. Türük sir bodun yerintä
- 4) bod qalmadı. İda taşda qalmış qobranıp yeti yüz boltı. Äki ülügi atlıg ärti bir ülügi yadağ ärti. Yeti yüz kişig
- 5) uduziyma uluñı şad ärti. « Ayıl ! » tedi. Ayıyması bän ärtim bilgä Toñuquq. « Qayanmu qışayın ? » tedim. Saqıntım. « Turuq buqalı sämiz buqalı arqada
- 6) bilsär ' sämiz buqa turuq buqa ' teyin bilmäz ärmış » teyin ança saqıntım. Anta kisrä Täñri bilig bertük üçin özimök qayan qışdım. Bilgä Toñuquq Boyla Bağa Tarqan
- 7) birlä Elteriş qayan bulayın beriyä Tabğaçıñ öñrä Qıtañıy yırıya Oğuzıy üküş ölürti. Bilig eşi çab eşi bänök ärtim. Çoğay-quzın Qara-qumıy olurur-ärtimiz.

XXXIV. — *Première pierre : côté SUD*

- 8) Kāyik yeyü tabışyan yeyü olurur-ärtimiz. Bodun boyzı toq ärti. Yaýmız tägrä uçıqtäg ärti biz aıtäg ärtimiz. Ança olurur-ärkäli Oγuzdıntın körig kälti
- 9) Körig sabı antay : « Toquz Oγuz bodun üzä qayan olurtı » ter. « Tabıaçıyaru Qonı sähünig idmis. Qıtañgaru Toñra sämig idmiş. Sab ança idmis : ‘ Azqıña Türük (bodun)
- 10) yorıyur-ärmiş qayanı alp ärmış ayıuçısı bilgä ärmış. Ol äki kişi bar-ärsär sini Tabıaçıy ölürtäçi’ termän. ‘Öñrä Qıtañıy ölürtäçi’ termän ‘bini Oγuzıy
- 11) ölürtäçik’ termän ‘Tabıaç berdiniyin täg, Qıtañ öñdiniyin täg, bän yirdintayın tägäyin. Türük sir bodun yerintä idi-yorımazun, usar idi-yoq-qışalım’
- 12) termän ». Ol sabıy äşidip tün udışıqım kälmädi küntüz olursuqım kälmädi. Anta ötrü qayanıma ötüntim. Ança ötüntim : Tabıaç Oγuz Qıtañ bu üçägü qabsar
- 13) qaltaçibiz üzçi taşın tutmış täg-biz. Yuyqa ärikli toplaçalı uçuz ärmış. Yençgä äriklig üzgäli uçuz. Yuyqa qalın bolsar toplaşuluq alp ärmis. Yençgä
- 14) yoyun bolsar üzgülük alp ärmis. Öñrä Qıtañda beriyä Tabıaçda qurıya qurıdınta yırıya Oγuzda äki üç bñ sümiz kältäçimiz barmu nä ? Ança ötüntim.
- 15) Qayan(ım) bän özim bilgä Toñuquq ötüntük ötünçimin äşidü-berdi. « Köñliñçä uduz » tedi. Kök-öñig yoyuru Ötükän yışıyaru uduztım. İnigäk kölkä Toylada Oγuz kälti.
- 16) süsi altı bñ ärmış biz äki bñ ärtimiz. Süñüşdimiz. Täñri yarlıqqadı. Yañdımız, ögüzkä tüşdi. Yañduq yolta yemä öltikök. Anta ötrü Oγuz oqın kälti.
- 17) Kälürtim özim Türük bodunıy Ötükän yerkä. Bän özim bilgä Toñuquq Ötükän yerig qonmış teyin äşidip beriyäki bodun qurıyaqı yırıyaqı öñräki bodun kälti

*
**

XXXV. — *Première pierre : côté EST*

- 18) äki bñ ärtimiz boltı. Türük bodun olurçalı Türük qayan olurçalı Şantur baliqqa Taluy ögüzkä tägmis yoq-ärmis Qayanıma ötünip sü eltdim.

- 19) Şantur b(alıqqa) Taluy ö(güzkä) tægürtim. Üç otuz balıq sidi. Usin buntatu yurtda yatu-qalur-ärti. Tabıaç qayan yaımız ärti, on oq qayanı yaımız ärti.
- 20) Arttuq (Qırqız) küç(lig qayan yaımız) boltı. Ol üç qayan ögläşip : « Altun yış üzä qabişalim » temiş. Ança ögläşmiş : Öñrä Türük qayanıaru sülälim » temis. « Anıaru sülämäsär ; qaçan äñirsär, ol bizni,
- 21) qayanı alp ärmış ayıuçısı bilgä ärmış, qaçan äñirsär, ölürta-çikök. Üçäğün qabişip sülälim: Anı yoq-qışalim ». temiş Tırgeş qayan ança temiş : « Bänir bodunim anta ärür » temiş.
- 22) « Türük bodun yemä bulıaq ol » temiş. « Oğuzi yemä tarqanç ol » temiş. Ol sabıy äşidip tün yemä udışuqim kälmez ärti, olursuqim yemä kälmez ärti. Anta sağıntım-a.
- 23) (anta ötrü qayanım)a « sü (yorıtayın) » tedim. Kögmän yoli bir ärmış. Tumış teyin äşidip « bu yolın yorisar yaramaçı » tedim. Yerçi telädim. Çöllig iz äri bultım.
- 24) özim ? z yer nı b ärmış. Bir turuqı ärmış. « Anar yatıp bir atlıy barmış teyin ol yolın yorisar unç » tedim. Sağıntım. Qayanıma

XXXVI. — *Première pierre : côté NORD*

- 25) ötüntim. Sü yoritdim. At alt(urt)ım. Aq Tärmäl kaçä Oğuz qalatdim. At üzä bän tärä qarıy sökdım. Yoqaru at yäta yadaıyn ıyaç tutunu ayturtım. Öñraki är
- 26) yoğurça i barça aşdimiz. Yobalu entimiz. On tünkä yantağı tuğ berü bardimiz. Yerçi yağılıp boğızlantı. Buğadip qayan « yelü-kör » temiş
- 27) « Anı sub(ıy) ba(sa)lim ». Ol sub qodı bardimiz. Sanaalı tüşürfimiz atıy ıqa bayur-ärtimiz, kün yemä tün yema yelü-bardimiz. Qırqızıy uqa basdimiz.
- 28) U süğugin aç(d)imiz. Qanı süsi terilmiş. Süğüşdimiz sançdimiz qanın ölürtimiz. Qayanqa qırqız bodunı içikdi yükünti. Yantimiz. Kögmän yışıy äbirü kältimiz.
- 29) Qırqızda yantimiz. Tırgeş qayanta körig kälti. Sabı antäg : öğdin qayanıaru sü yorilim » temiş. « Yorımasar bizni qayanı alp ärmış ayıuçısı bilgä ärmış qaçan äñirsär

- 30) bizni ölürtäçikök » temiş. « Türgeş qağanı taşıqmış » tedi.
« On oq bodunı qalısız taşıqmış » ter. Tabyaç süsi bar ärmiş.
Ol sabıy aşidip qağanım : « Bän äbgäru tüşäyin » tedi.
- 31) Qatun yoq-bolmış-ärti. « Anı yoqlatayın » tedi. « Sü barıñ »
tedi. « Altun yışda oluruñ » tedi. « Sü başı İnäl qağan Tarduş
şad barzun » tedi. Bilgä Toñuquqqa baña aydı :
- 32) « Bu süg elt » tedi. « Qiyinıy köñliñçä ay, bän saña nä ayayın »
tedi. « Kälir-ärsär kör ükülür. Kälmäz ärsär tiliy sabıy
alı-olur » tedi. Altun yışda olurtımız
- 33) Üç körig kişi kälti. Sabı bir : « Qağanı sü taşıqdı. On oq
süsi qalısız taşıqdı » ter. « Yarış yazıda terilälim » temiş.
Ol sabıy aşidip qağanıyaru ol sabıy idtim. Qantayın sabıy
yana
- 34) kälti : « Olurıñ » teyin temiş. « Yelmä, qarıu ädgüti urııl,
basıtma » temiş. Bög qağan barıaru ança ay-ıdmış Apa Tar-
qanıyaru icrä sab idmiş : « Bilgä Toñuquq añıy ol öz ol aqlar.
- 35) sü yorilım tedäçi unamañ. » Ol sabıg aşidip sü yorıtdım.
Altun yışıy yolsızın aşdım, Ertiş ögüzig kaçıgsızın kaçdimiz.
Tün qatdimiz. Bolçuqa tañ üntürü tägdimiz.

XXXVII. — *Deuxième pierre : côté OUEST*

- 36) Tiliy kälürti. Sabı antay : « Yarış yazıda on tümän sü terilti »
ter. Ol sabıy aşidip bäglär qopın :
- 37) « Yanalım. Arıy ubatı yeg » tedi. Bän ança termän bän bilgä
Toñuquq : « Altun yışıy aşa kältimiz, Ertiş ögüzig
- 38) kaçä kältimiz. » — « kälmişi alp » tedi, tuymadı. Täñri Umay
ıduq yer sub basa-berti ärinç : « näkä täzärbiz,
- 39) üküş teyin näkä qorqurbiz, az teyin nä basınalım, tägälim »
tedim. Tägdimiz yolıdımız. Äkinti üküş k(älti).
- 40) Örtçä qızıp kälti. Sünüşdimiz. Bizintä äki uçı sıñarça artuq
ärti. Täñri yarlıqqaduq üçin üküş teyin biz
- 41) qorqmadımız. Sünüşdimiz. Tarduş şad ara badı. Yañdımız
qağanın tutdimiz. Yabıusın şadın
- 42) anta ölürti. Älligçä är tutdimiz. Oloq tün bodunın sayu
ıdımız. Ol sabıy aşidip On oq bägläri bodunı qop

- 43) kälti yükünti. Käligmä bağlärin bodunin etip yüyip azça bodun tüzmiş ärti. On oq süsin sülätdim.
- 44) Biz yemä sülädimiz. Anı ertimiz. Yençü ögüzig kaçä Tinsioyli yatıyma Bärliğ Äk Tay ertü(rtim).

XXXVIII. — *Deuxième pierre : côté SUD*

- 45) Tämir qapıyqa tägi ertimiz. Anta yanturtümiz. İnäl qayanqa Qaraçuq tayqa Tüzik Toqar aşä en(timiz).
- 46) Yeröki Soq başlıy Soydaq bodun qop kälti ol küntä. Tägti Türük bodun Tämir qapıyqa Tinsioyli.
- 47) Tinsioyli yatıyma tayqa tägmiş-idi-yoqärmiş. Ol yertä bän bilgä Toñuquq tägürtük üçün
- 48) sarıy altun ürür kümüş qız qudız ägri täbi äyi buşsüz kälürti. Elteriş qayan bilgäsin
- 49) alpın üçün Tabıaçqa yeti yigirmi süñüşdi. Qıtañqa yeti süñüşdi. Oñuzqa beş süñüşdi. Anta ayıuçı(sı)
- 50) bänök ärtim. Ayıuçısı yemä bän ärtim Elteriş qayanqa türük böğ qayanqa türük bilgä qayanqa.

XXXIX. — *Deuxième pierre : côté EST*

- 51) Qapıan qayan yeti otuz yaşqa anta ärti. Qapıan qayan olurdı. Tün udımatı
- 52) küntüz olurmatı qızıl qanım tükati qara tärim yegirti eşig küçig bertimök. Bän özim uzun yelmäg yemä idtim.
- 53) Arquy qarıuy ulıartdım basınıyma yayıy kälürir-ärtim. Qayanımın sülätdimiz. Täñri yarlıqqazu
- 54) bu Türük bodunqa yarılıy yayıy yeltürmädim tügünlig atıy yügürtmädim. Elteriş qayan qazıanmasar
- 55) udu bän özim qazıanmasar el yemä bodun yemä yoq-ärtäçi-ärti. Qazıantuqı üçün udu özim qazıantuqım üçün
- 56) el yemä el boltı bodun yemä bodun boltı. Özim qarı boltım uluy boltım. Näñ yerdäki qayanlıy bodunqa
- 57) böntägi bar-ärsär nä buñı bar-ärtäçi-ärmiş.
- 58) Türük bilgä qayan eliñä bittdim bän bilgä Toñuquq.

XL. — *Deuxième pierre, côté NORD*

- 59) Elteriş qayan qazyanmasar yoq-ärti-ärsär bän özim bilgä Toñuquq qazyanmasar bän yoq-ärtim-ärsär
- 60) Qapyan qayan Türük sir bodun yerintä bod yemä bodun yemä kişi yemä idi-yoq-ärtäçi-ärti.
- 61) Elteriş qayan bilgä Toñuquq qazyantıuq üçin Qapyan qayan Türük sir bodun yorıduqı bu.
- 62) Türük bilgä qayan Türük bodunıy Oğuz bodunıy egidü-olurur.

CHAPITRE IV

TRADUCTION PROPOSÉE

(1) Moi-même, le Sage Tonyouqouq, je suis né à l'époque de l'administration chinoise. Le peuple TÜRÜK rendait hommage aux Chinois. (2) Le peuple TÜRÜK se sépara des Chinois, sans avoir trouvé son khan. Il fut doté d'un khan. Ayant déposé son khan, il rentra dans l'obédience des Chinois. Tengri (le Ciel-Dieu) parla ainsi :

— « Je t'ai donné un khan. (3) Ayant déposé ton khan, tu es rentré dans l'obédience. »

Parce qu'il était entré dans l'obédience, Tengri dit :

— « Meurs ! »

Le peuple TÜRÜK mourut, fut anéanti, disparut. Sur la terre du peuple TÜRÜK et du peuple Sir (4), il ne resta plus de tribu. Ceux qui restaient dans les forêts et dans la steppe se réunirent et furent sept cents. Deux tiers étaient à cheval, un tiers à pied. Le chef qui menait les sept cents hommes (5), c'était le Chad.

— « Conseille-moi », dit-il.

Le conseiller, c'était moi, le Sage Tonyouqouq. Je dis :

— « Vais-je le faire Qaghan ? »

Je réfléchis :

— « Si l'on sait que l'on a derrière soi et un taureau maigre et un taureau gras (6), on se demande : « Quel est le taureau gras, quel est le taureau maigre ? » et l'on ne sait pas. »

Ainsi réfléchissais-je. Puis, parce que Tengri me donna la sagesse, moi-même, je le sacrai Qaghan. En compagnie du Sage Tonyouqouq Boyla Bagha Tarqan (7), le Qaghan Elterich, de cette manière, tua en grand nombre, au Sud des Chinois, à

l'Est des Qïtay, au Nord des Oghouz. Son compagnon de savoir, son compagnon de gloire, c'était moi-même. Nous régnaient sur le Tchogay-Qouzi (l'Endroit-ombragé-des-Saponaies) et sur le Qaraqoum (les Sables-Noirs). (8) Nous nourrissant de cerfs, nous nourrissant de lièvres, nous régnaient. Le gosier du peuple était plein. Nos ennemis, alentour, étaient comme envolés ; nous, nous étions comme des gerfauts. Tandis que nous régnaient ainsi, un espion vint de chez les Oghouz. (9) Les paroles de l'espion étaient celles-ci :

— « Un Qaghan s'est installé sur le peuple des Neuf Oghouz, disait-il. Vers les Chinois, il a envoyé le général Qonï ; vers les Qïtay, il a envoyé Tongra Sem. Il a envoyé le message suivant :

« En petit nombre, le peuple Tüyük (10) vit. Son Qaghan est brave, son conseiller est sage. Si ces deux personnes existent, toi, Chinois, elles te tueront, dis-je ; à l'Est, elles tueront le Qïtay, dis-je ; moi, Oghouz (11), elles me tueront, dis-je. Chinois, attaque-le en venant du Sud ; Qïtay, attaque-le en venant de l'Est ; moi, je l'attaquerai en venant du Nord. Que sur la terre du peuple Tüyük et du peuple Sir, il n'y ait absolument plus de vie ! Si c'est possible, anéantissons-les complètement (12), dis-je. »

Ayant entendu ces paroles, la nuit, l'envie de dormir ne me vint pas ; le jour, l'envie de me reposer ne me vint pas. Puis j'exhortai mon Qaghan. Je l'exhortai ainsi :

— « Chinois, Oghouz, Qïtay, si cette triplique s'unit, (13) nous disparaîtrons. Ils nous briseront. Nous serons comme lapidés. Tant qu'une chose est mince, la plier est facile ; briser ce qui est fin est facile. (Mais) si le mince devient épais, le pliage est difficile ; (14) si le fin devient gros, le brisement est difficile. Vers l'Est, du côté des Qïtay ; vers le Sud, du côté des Chinois ; vers l'Ouest, du côté des peuples de l'Ouest ; vers le Nord, du côté des Oghouz, nous, deux ou trois mille soldats, nous irons, n'est-ce pas ? »

Je l'exhortai ainsi. (15) Mon Qaghan voulut bien prêter l'oreille aux exhortations que je lui avais faites, moi, le Sage Tonyouqouq :

— « Conduis (l'armée) comme il te plaira ! », dit-il.

Dépassant le Kököng, je conduisis l'armée vers la forêt d'Ötüken. Venant de la Togla, les Oghouz arrivèrent au Lac-des-Vaches. (16) Leur armée avait six mille hommes ! nous, nous étions deux mille. Nous croisâmes la lance. Tengri donna ses ordres : nous vainquîmes. Ils tombèrent dans la rivière. Sur le chemin de la défaite, ils moururent encore. Alors les Oghouz vinrent (se rendre) en bloc. (17) Ayant entendu dire que moi, j'avais fait arriver le peuple Tüyük à la terre d'Ötüken, que, moi-même, le Sage Tonyouqouq, je m'étais installé sur la terre

d'Ötüken, les peuples du Sud, les peuples de l'Ouest, du Nord et de l'Est vinrent (se rendre).

(18) Nous étions deux mille ; devint Depuis que le peuple TÜRÜK régnait, depuis qu'un Qaghan TÜRÜK régnait, il n'y avait personne qui eût atteint les villes du Chantoung, ni le fleuve Océan. Ayant exhorté mon Qaghan, je fis avancer l'armée. (19) Je fis atteindre les villes du Chantung et le fleuve Océan. On emporta vingt-trois villes.

Laissant abêtir son esprit, on restait à se reposer sur la terre natale. (Or) le Qaghan des Chinois était notre ennemi ; le Qaghan des Dix-Flèches était notre ennemi ; (20) de plus, le puissant Qaghan des QIRQIZ devint notre ennemi. Ces trois Qaghan, s'étant concertés, dirent :

— « Réunissons-nous sur la Montagne d'Or ! »

Ils se concertèrent ainsi :

— « Faisons une expédition contre le Qaghan des TÜRÜK de l'Est, dirent-ils. Si nous ne faisons pas une expédition contre lui, c'est lui qui va (21) — leur Qaghan est brave, son conseiller est sage, — si par hasard il nous encercle, c'est lui qui va nous tuer. Formons une triple alliance et faisons une expédition ! Anéantissons-le ! » dirent-ils.

Le Qaghan des TÜRGECH parla ainsi :

— « Mon peuple à moi sera là, dit-il. (22) Le peuple TÜRÜK est agité, dit-il. De même ses Oghouz sont irrités », dit-il.

Ayant entendu ces paroles, la nuit, le sommeil ne me venait pas, le jour, l'envie de me reposer ne me venait pas non plus. Alors, je réfléchis, ah ! (23) Je dis à mon Qaghan :

— « Faisons marcher l'armée ! »

Il y avait la route du KÖGMEN. Apprenant qu'elle était bouchée (par la neige), je dis :

— « Si l'on passe par ce chemin, cela ne servira à rien ».

Je demandai un guide. Je trouvai un homme qui connaissait les pistes du désert (24) Il avait un refuge à lui. Grâce à ce refuge, il arrivait. Je dis :

— « Puisqu'un cavalier, en faisant étape à cet endroit, arrive, si l'on marche par cette route, la chose est possible. »

Je réfléchis. (25) J'exhortai mon Qaghan. Je fis avancer l'armée. Je fis prendre les chevaux. En traversant l'Aq-Termel, je fis encadrer les Oghouz. Moi, monté sur mon cheval, je franchis péniblement la neige épaisse. Je fis monter (les hommes) vers le sommet, à pied, tenant les chevaux par la bride et s'accrochant aux arbres. (26) Quand les hommes de tête eurent passé, nous franchîmes complètement la forêt. Nous descendîmes en perdant beaucoup de temps. A la dixième nuit, nous arrivâmes

devant un bouchon (de neige) au flanc (de la montagne). Le guide s'était trompé de lieu et il fut égorgé. Hors de lui, le Qaghan dit :

— « Au galop ! (27) Fonçons sur la rivière Anï. »

Nous atteignîmes cette rivière en aval. Nous ne faisons mettre pied à terre que pour faire l'appel. Nous attachions nos chevaux aux arbres (sans bivouaquer). Nous galopâmes de jour et de nuit. Nous fondîmes sur les Qîrqîz pendant leur sommeil. (28) Nous ouvrîmes leur sommeil avec la lance. Leur Qaghan et leur armée se rassemblèrent. Nous croisâmes la lance. Nous les taillâmes en pièces. Nous tuâmes leur Qaghan. Au Qaghan (Türük) le peuple Qîrqîz vint se soumettre, il ploya le genou. Nous retournâmes. Nous arrivâmes en contournant la forêt boisée du Kögmen. (29) Nous revînmes de chez les Qîrqîz. Un espion vint de chez le Qaghan des Tûrgech. Ses paroles étaient celles-ci :

— « (Le Qaghan Tûrgech) a dit :

— « Faisons marcher l'armée vers le Qaghan qui est du côté de l'Est. Si l'on ne marche pas, il va — son Qaghan est brave, son conseiller est sage, — si par hasard il nous encercle, (30) il va nous tuer ! »

(L'espion) dit (encore) :

— « Le Qaghan des Tûrgech est sorti. Le peuple des Dix-Flèches est sorti sans exception », dit-il.

Il y avait aussi (d'après l'espion) l'armée des Chinois. Ayant entendu ces paroles, mon Qaghan dit :

— « Moi, je vais rentrer à la maison. (31) La Qatoun est morte. Je vais faire procéder aux funérailles. Soldats, allez ! dit-il. Restez sur la Montagne d'Or ! dit-il. A la tête de l'armée. que soient Inel Qaghan et Tardouch chad ! dit-il ».

A moi, le sage Tonyouqouq, il recommanda :

(32) — « Fais avancer l'armée ! dit-il. Décide la vengeance selon ton cœur ! dit-il. Si (l'ennemi) vient, regarde ! il se rassemblera ; s'il ne vient pas, recueille des renseignements et des informations ! » dit-il.

Nous nous installâmes sur la Montagne d'Or. (33) Trois espions arrivèrent. Leur rapport était un : ils disaient :

— « Leur Qaghan (des Tûrgech) a fait sortir l'armée. L'armée des Dix-Flèches est sortie sans exception. (Le Qaghan des Tûrgech) a dit :

— « Rassemblons-nous sur la Montagne d'Or ! »

Ayant entendu ces paroles, j'envoyai ce rapport au Qaghan. Du Qaghan revinrent ces paroles :

(34) — « Restez immobiles ! Ne fais pas de chevauchée ! Etablis soigneusement des postes ! Ne fais pas attaquer ! » disait-il.

Telles étaient les recommandations que m'envoya, à moi, le rusé Qaghan. (Mais) à l'Apa Tarqan, il envoya ce message secret :

« Le sage Tonyouquouq est terrible, il est personnel, il a ses idées. (35) Il va dire : « Faisons marcher l'armée ! » Ne vous laissez pas persuader ! »

Ayant entendu ces paroles, je fis marcher l'armée. Je franchis la Montagne d'Or sans route, nous passâmes la rivière Ertich sans gué. La nuit nous continuâmes. Nous atteignîmes Boltchou à l'aube. (36) On fit venir un informateur. Son rapport était le suivant :

— « Dans la plaine du Yarïch cent mille soldats sont rassemblés », disait-il.

Ayant entendu ces paroles, les Beg, en chœur dirent : (37)

— « Retournons, il vaut mieux laisser diminuer la fatigue ! »

Moi, le Sage Tonyouquouq, je (leur) dis :

— « Nous sommes venus en franchissant la Montagne d'Or ; (38) Nous sommes venus en passant la rivière Ertich ! »

Eux dirent :

— « La venue a été rude ! »

et ils ne m'écoutèrent pas.

Tengri, Oumay, la Terre et l'Eau Sacrées firent pression (sur moi) et je dis :

— « Pourquoi fuirions-nous ? (39) Sous prétexte qu'ils sont nombreux, pourquoi aurions-nous peur ? Est-ce parce que nous sommes peu nombreux, que nous serions écrasés ? Avançons ! »

Nous avançâmes. Nous les pillâmes. Le lendemain ils arrivèrent en masse. (40) Ils vinrent, enflammés comme l'incendie. Nous croisâmes la lance. Par rapport à nous, leurs deux ailes étaient supérieures de moitié. Parce que Tengri l'ordonna, quoique peu nombreux, (41) nous n'eûmes pas peur. Nous croisâmes la lance. Tardouch-chad lia l'intervalle (?). Nous les dispersâmes. Nous prîmes leur Qaghan. Leur Yabghou et leur Chad, (42), on les tua là. Nous prîmes une cinquantaine d'hommes. Ce jour-là même, nous libérâmes leur peuple en grand nombre. Ce qu'entendant, les Beg et le peuple des Dix-Flèches, en masse, (43) vinrent se rendre, ployèrent le genou. Comme on organisait leurs Beg et leur peuple venus se rendre, peu de peuple s'enfuit. J'envoyai en expédition le peuple des Dix-Flèches. (44) Nous aussi fîmes l'expédition. Nous les rejoignîmes. En traversant la Rivière de Perle, je fis arriver (l'armée) jusqu'à l'Ektag tacheté, où gît Tinsiogli (le Fils de l'Empereur). (45) Nous arrivâmes à la Porte de Fer. De là nous fîmes revenir l'armée. Nous descendîmes vers Inel Qaghan, vers le mont Qaratchouq, en passant par les Tezik (les Arabes) et les Tokhariens (?) (46). Là, le peuple des Sogdaq, dont le propre territoire était sous la domination

des Soq, vint (se rendre) ce jour-là. O ! Tinsioqli ! le peuple TÜRÜK a atteint la Porte de Fer ! (47) Il n'y avait absolument personne qui eût atteint le mont où gît Tinsioqli. De ce lieu, parce que moi, le Sage Tonyouqouq, je l'avais fait atteindre, (48) on ramena de l'or jaune, de l'argent blanc, des vierges et des femmes, des chameaux bossus et des pièces de soie, en abondance.

Elterich Qaghan, à cause de sa sagesse, (49) de sa bravoure, croisa la lance dix-sept fois contre les Chinois, croisa la lance sept fois contre les Qıtay, croisa la lance cinq fois contre les Oghouz. Alors, son conseiller, (50) c'était moi-même. C'était moi le conseiller d'Elterich Qaghan, du rusé Qaghan TÜRÜK, du Sage Qaghan TÜRÜK.

(51) Qapghan Qaghan devint Qaghan dans sa trentième année... Qapghan Qaghan régna. Sans dormir la nuit, (52) sans me reposer le jour, en épuisant mon sang rouge, en laissant puer ma sueur noire, je donnai mon travail et ma force. Moi-même j'envoyai aussi de lointaines chevauchées. (53) Je fis élever des tours de guet en chaîne. Je faisais venir se rendre les ennemis vaincus. Avec mon Qaghan, je fis faire des expéditions. Parce que Tengri l'ordonna, (54) je ne laissai pas, contre ce peuple TÜRÜK, galoper d'ennemis en armes, je ne laissai pas courir de chevaux harnachés.

Si Elterich Qaghan n'avait pas vaincu, (55) si moi-même, à sa suite, je n'avais pas vaincu, il n'y aurait eu ni Empire, ni peuple. Parce qu'il a vaincu, que moi-même, à sa suite, j'ai vaincu, (56) l'Empire est encore l'Empire, le peuple est encore le peuple. Moi, je suis devenu âgé, je suis devenu vieux. Si un peuple doté d'un Qaghan, en quelque endroit qu'il soit, (57) a à sa tête un incapable, quels malheurs lui arriveront ! (58) J'ai fait écrire ceci sous l'empire d'un Sage Qaghan, moi, le Sage Tonyouqouq. (59)

Si Elterich Qaghan n'avait pas vaincu, s'il n'avait pas existé, si moi-même, le Sage Tonyouqouq, je n'avais pas vaincu, si je n'avais pas existé, (60) sur la terre de Qapghan et du peuple TÜRÜK, il n'y aurait absolument plus ni tribu, ni peuple, ni individu. (61) Parce qu'Elterich Qaghan et le Sage Tonyouqouq ont vaincu, l'histoire de Qapghan Qaghan est telle ; (62) un Sage Qaghan TÜRÜK veille sur le peuple TÜRÜK et le peuple Sir, ainsi que sur le peuple Oghouz.

CHAPITRE V

COMMENTAIRE

Ligne 1

Bilgä Toñuquq bän özim Tabγaç eliγä qilintim. Türük sir bodun Tabγaçqa körär-ärti.

Toñuquq : Le texte porte T U ñ Q° Q°, qui est le nom du héros éponyme de l'inscription. On remarquera cependant une graphie différente dans : Orkhon, II, S, 14, à savoir T U N y Q° Q° c'est-à-dire avec *n+y* au lieu de *ñ=n* mouillé. Dans ce cas, il faut de toute évidence suppléer une voyelle entre *n* et *y* ; celle-ci ne peut être que *ĩ* postérieur. On lirait alors : *Tonïyuquq*. Ce nom étant un cognomen, comme *Elteriş* et *Qapγan*, il est indiqué d'en rechercher l'étymologie. Se référant à la lecture : *tonïyuquq*, on peut décomposer le mot en *ton-ĩ*, possessif de *ton* « vêtement », et *yuquq*, qui se laisse facilement rattacher à *yuq-* (Kaşgarî) « être oint (de graisse) ». Le kirghiz a, dans le même sens, *juq-* (également « se coller, être collant »). Le cognomen signifierait donc : « dont le vêtement est oint de graisse » (pour une formation toute semblable de cognomen, cf. le patronyme anatolien *Abasï-yanïk* « dont la bure est brûlée »). C'est une épithète laudative, un signe d'opulence. On est amené à penser à la coutume kirghiz et mongole contemporaine, selon laquelle l'invité essuie ses mains grasses sur la robe de son hôte, à la fin du repas, en signe de gratitude, toute aspersion accidentelle de graisse (comestible) étant d'ailleurs, chez ces peuples, considérée comme bénéfique et présageant l'abondance. Cette dernière observation permet également de penser que le nom de *Tonïyuquq* / *Toñuquq* pourrait être un sobriquet épisodique,

faisant allusion à un incident, où le personnage aurait maculé son vêtement de graisse. De toute façon, c'est un nom « porte-bonheur », symbole de bonne chair et d'aisance.

özim : plutôt que *özüm* (M.O.) : l'harmonie labiale ne paraît pas s'être appliquée pour le texte qui nous intéresse (elle est amorcée dans les monuments de l'Orkhon). Jamais le signe de la labiale ne figure dans les suffixes de mots à voyelle labiale. Un argument peut être tiré, en faveur de ce point de vue, de la présence de la véritable rime que constituent *özim* et *qilintim* dans le distique formé par la première phrase :

Bilgä Toñuquq bän özim
Tabγaç eliṗä qilintim.

eliṗä : la première voyelle est un e fermé. La voyelle n'est pas notée et on a ailleurs *il*. (mod. *il*).

Le datif est ici un datif de temps, ou mieux de date, « à l'époque de l'administration chinoise ». L'interprétation de T. « j'étais destiné par la naissance à l'Empire chinois » fait appel à des notions de prédestination bien étrangères à Ton.

El : Etat organisé, gouvernement administration s'oppose à *bodun* : ensemble de tribus (*bod*).

Qilintim : La faute de graphie : *l* antérieur pour *l* postérieur est négligeable (cf. graphie des voyelles).

Bodun : est, en effet, le collectif de *bod* « tribu ». La forme primitive a dû être **bodin*. La graphie N postérieur invite cependant à lire *bodun*.

sir : désigne les Turcs occidentaux. C'est par anticipation que Ton. parle ici de cette confédération qui verra le jour beaucoup plus tard, sous le règne de Qapγan. Au moment où il écrit, celle-ci existe.

türük : nous lisons *türük*, bien que le texte ne porte que *türk*, dans tout le début de l'inscription. La bonne graphie est donnée à partir de la ligne 46 et d'une façon constante jusqu'à la fin.

körür : la graphie défective de la seconde voyelle nous amène à lire ainsi (forme attestée dans le Codex Cumanicus) ; la plupart des dialectes ont ici : *körür* ou *görür*.

Ligne 2

(Türü)k bodun, qanîn bulmayîn, Tabıaçda adrilti. Qanlantî.
Qanîn qodîp, Tabıaçqa yana içikdi. Tâıri ança temiş
ârinç : « Qan bertim ;

bulmayîn : Tous les commentateurs ont lu ici *bolmayîn*.

T. (ZDMG) y voit l'impératif négatif de *bol-*, et est en conséquence obligé de faire de *qanîn* un « Prädikatsnomen im Instrumentalis ». Il est vrai qu'il fait suivre sa traduction : « Ich will nicht Chan sein » d'un point d'interrogation. Cette interprétation est à rejeter. La graphie donne de précieuses indications sur la valeur aussi bien de *qanîn* que de *bulmayîn*.

Qanîn avec *i* écrit ne peut être que l'accusatif de la déclinaison possessive (v. § XIII, B : *i* constituant en soi un élément morphologique). Donc : son khan (à l'acc.).

Inversement, *bulmayîn* avec graphie défective de *i* ne peut pas être une forme d'impératif, mais une forme de gérondif (v. § XIII, C : *i* pertinent). *Qanîn* étant à l'accusatif, on doit avoir un verbe transitif. Ce verbe ne peut être que *bul-* « trouver ». Donc : « sans avoir trouvé son khan ». Cette forme de gérondif est rare : on trouve plutôt : *-matî* ou *-matîn*. Elle est cependant signalée par M^{lle} von Gabain (A.G. § 234) avec une unique référence à notre texte. Il ne semble pas douteux que cette forme ait existé : elle est la forme négative du gérondif en *-yin*.

M. lit *bolmayîn* et traduit « n'ayant pas son khan », traduction grammaticalement insoutenable.

O. apporte au texte une correction, qui n'est qu'ingénieuse. Il modifie les deux derniers caractères *in* en *Sz* et lit « *qansîz bolmayîn* », qu'il traduit par : « *hansîz olmasîn diye* » = « afin de ne pas être sans khan ». Cette correction est purement arbitraire.

Notre traduction est pleinement justifiée, non seulement par la grammaire, mais par l'exemple qui suit immédiatement *qanîn qodîp* = « ayant déposé son khan ».

adriltî : Lu partout ailleurs *adîriltî* (T. *-dî*) : la chute de *i* est constante dans ces formations. La lecture *lt* et non *ld* a été longuement discutée par nous (§ XXVII, ch. II). De même, plus loin, *qanlantî* et dans toute la suite du texte.

bertim : avec *e* fermé (dial. v. G. *bir-*).

temiş : Idem.

Ligne 3

(Qanırın) qodıp, içikdir ». İçikdük için, Tärri : « Öl »
temiş arınç. Törük bodun ölti, alqinti, yoq-bolti. Törük
Sir bodun yerintä

qanırın : restitution incontestable de Thomsen.

için : On pourrait lire *üçin*. La graphie avec *n* antérieur plaide pour *üçin*. D'autre part, *-in* étant probablement un élément suffixal et l'harmonie labiale étant très peu probable à l'époque, nous préférons *üçin*.

qodıp : Malov labialise toujours la voyelle en pareil cas et lit : *qodup*. Rien n'autorise une pareille lecture. Bonne leçon dans O. Cette remarque vaut pour toute l'inscription.

« öl » *temiş* : Passage longuement étudié par T. (*Turc.*, pp. 34 et 35). Le caractère *l*, bien que surajouté, existe incontestablement sur la pierre. C'est une erreur de plus du premier graveur maladroit. Elle a été dûment corrigée. Une des deux hypothèses émises par T. : « *Tärri ötämiş* » = « Dieu le leur rendit », tombe d'elle-même. La seconde, adoptée par O. et M., « *ölütmiş* », qui serait un factitif de *öl-*, n'est pas infirmée moins de sept fois dans la même inscription : c'est *ölür-* (lignes 7, 10, 11, 21, 28, 30 et 42) qui est, dans notre texte, le seul factitif attesté de *öl-*. En réalité, nous avons ici le simple impératif de *öl-*, enserré entre le sujet *Tärri* et le verbe *temiş*. C'est là un tour très usité dans les langues turques. Le discours est placé en incise entre le mot qui indique le sujet parlant et le verbe « dire ». Le tour est familier, mais on en trouve de nombreux exemples dans la meilleure langue littéraire. Dans les récits populaires d'Anatolie, chaque phrase, voire chaque proposition du discours rapporté au style direct, est ainsi ponctuée par un *demiş* ou un *dedi*. On a un bel exemple dans le compte rendu de l'observateur (lignes 29 et 30) et dans le discours du qaghan (lignes 31 et 32). L'occasion nous est ici offerte de souligner le ton familier de l'inscription. C'est pour avoir méconnu le caractère de ce style que nos prédécesseurs ont parfois commis, semble-t-il, des erreurs d'interprétation.

M. adopte la leçon *ölütmiş*, mais traduit étrangement comme s'il adoptait la deuxième leçon de T. « *Ötemiş* » : « le ciel t'a puni ».

O. adopte purement et simplement la leçon et la traduction de T.

alqĩntĩ : O., par référence à Kachgarĩ donne le vrai sens de *alq-* « achever, détruire ». T. traduit « languit » (*Turc.*, 34).

yer-intũ : M. *yār*. Le turc ancien ayant également la forme *yir* et l'*i* n'étant pas écrit dans l'inscription, il faut lire *e* fermé.

Ligne 4

bod qalmaidĩ. İda taşda qalmışĩ qobranĩp yeti yüz boltĩ.
 Āki ūlũgi atlĩy ārtĩ bir ūlũgi yadaγ ārtĩ. Yeti yüz kişig

bod : probablement avec un δ spirant (Kachgarĩ). T. traduit « corps (organisé) » et prétend que le mot fait image par opposition à « budun » (⁹). M. : « organisme (d'Etat) ». O. traduit par l'équivalent moderne *boy*, mais le mot ne figure pas dans son lexique, de sorte que nous ignorons le sens précis qu'il lui attribue. Ce sens est on ne peut plus clair, il nous est donné à l'article *boy* de Kachgarĩ (*boy* variante de *bod* et *boð* : kabile (B.A.) donc « tribu »).

ĩda taşda : T. a dûment réfuté la lecture de R. « *idat şadi qalmışĩ qobarup* » et sa traduction. La lecture qu'il donne est indiscutable et nous l'adoptons telle quelle. Mais son interprétation de *ĩda taşda* nous paraît très contestable : « La combinaison *ĩda taşda*, dit-il (*Turc.*, 91), signifie « en arbre et en pierre » et d'après le contexte je suppose à n'en pas douter que cette locution veut dire « sans faire partie d'aucune organisation », « dispersés », « dans l'isolement ». Suit un rapprochement avec l'expression homérique : « *ou gar apo druos essi oud' apo petrēs* ». T. constate lui-même qu'on ne saurait trouver « aucun exemple de l'emploi de cette figure dans d'autres langues turques ni dans les langues voisines ». En effet ! C'est dans le sens d'une interprétation concrète qu'il faut chercher, comme toujours, dans un texte aussi naturel et aussi réaliste, ce qui n'exclut pas qu'une idée abstraite puisse être exprimée par une image concrète, comme nous le verrons, par exemple, aux lignes 5 et 6. Mais là le sens est transparent. Combien Ramstedt (*Zwei uig. Inschr.*, p. 55) nous paraît plus près de la vérité, quand il traduit : « dans les régions de forêts et de montagnes » ! Contrairement à ce que pense T., « *ĩ* » signifie bien « forêt », et non arbre qui se dit : *ĩγac* (ligne 25). « *Taş* » peut évidemment prêter à discussion. Il est difficile d'y voir un synonyme de « *taγ* » = « Gebirge ».

La solution est dans Kachgarî, où l'on trouve deux homophones « *taş* », l'un au sens actuel du mot « pierre », l'autre, variante de « *tış* » (mod. *dış*) signifiant « extérieur », mais aussi « *geniş açıklık, yazı* », c'est-à-dire « lieu largement découvert, plaine ». Opposé à « *ı* », « *taş* » ne peut donc signifier dans notre texte que « steppe » et toute la locution veut dire « dans tout le pays ». On pense à la locution française « par monts et par vaux ».

M. adopte le sens de T. « indépendants ».

O., tout en se référant à *Turc.* donne dans son lexique « ötede beride » = « de-ci, de-là », qui est bien plus satisfaisant.

yeti : Les consonnes doubles étant rarement notées dans le texte, on peut lire « *yetti* ».

äki : Même remarque que ci-dessus : on peut lire « *äkki* ».

Ligne 5

udizigma uluγi şad arti. « Ayγıl » tedi. Ayγıması bān ārtım bilgä Toñuquq. « Qaγanmu qışayın » tedim. Saqıntım. Turuq buqalı sāmiz buqalı arqada

uduz-γıma : *uduz-* et non *udiz-* (M. et O.). Bien que le second *u* ne soit pas écrit, nous lisons *uduz-* avec une labiale. Il s'agit, en effet, d'une forme factitive de *ud-* « suivre » et nous savons que les thèmes de factitif ont toujours une voyelle arrondie (abstraction faite, bien entendu, de ceux qui sont formés en *-t* sur une base vocalique). Pour des formations semblables, cf. *tutuz-* de *tut-*, *utuz-* de *ut-*, *tütüz-* de *tüt-*. Le correspondant mongol est *uduri-* « conduire ».

uluγı : Aucune divergence dans la lecture. M. traduit « l'aîné ». Dans l'inscription même (ligne 56) le mot a le sens de « vieillard ». Nous penchons pour une interprétation par « grand », c'est-à-dire « chef ». La traduction de O. par « *büyük* » est équivoque, ce mot ayant les deux sens de « grand » et de « âgé ».

ayγıl : P. : « *yaγıl* ». T. et O. traduisent par « rassemblons-nous ». Il faudrait donc lire : « *yγıl* » impératif passif-réfléchi de *yγ-*. Il est clair que l'*i* en syllabe initiale serait écrit (v. § XIII). Si l'on évoque une faute de graphie, il

faudrait admettre qu'elle a été également commise un mot plus loin pour « *yīymīšī* » (?), qui est évidemment de la même racine. Nous ne pouvons lire que *yaγīl* (Kaš.*yaγīl* = *yaγdīrīl*-) qui ne donne aucun sens, ou : *ayγīl*. C'est la lecture que nous adoptons *Ayγīl* sera l'impératif en *-γīl* de *ay-* « dire », qui n'est pas tout à fait synonyme de *te-* et signifie plutôt « dire ce qui convient, conseiller ». A la même racine appartiennent « *ay- γuči* » = « conseiller », qui est justement un des titres de Tonyouqouq et *ayīγma* (*infra*). Donc : « conseille-moi ».

ayīγmasī : Toujours lu *yaγmīšī* (M. *yaγmīsī*) conformément à la lecture ci-dessus que nous avons réfutée. *Ayīγma* est un nom déverbal en *-īγma* de *ay-* (*supra*). La différence avec l'autre nom déverbal *ay-γuči* est que *ayīγma* signifie que le sujet fait une action temporaire, tandis que *ay-γuči* désigne un état, une fonction permanente. Tonyouqouq doit donner son avis dans la circonstance présente, mais, après l'introduction d'Elterich, il devient le « conseiller » attitré du qaghan.

qayanmu : T. a fait justice de la lecture de R. : *qayanīmīn*.

qīšayīn : Toujours lu *qīšayīn*, rapporté à une racine *qīs-*, qui signifierait « pousser, encourager ». La racine *qīs-* est bien attestée avec de nombreux dérivés. Elle n'a que le sens « raccourcir » ; un dérivé intéressant est *qīsīγ* (Kašgarī) avec le sens de « prison, gêne ». On ne sait sur quelle autorité s'appuie T. pour traduire « pousser à se faire qaghan ». M. y voit l'idée de désir, de souhait, de ce qui l'amène à un contresens grammatical et logique à la ligne suivante, q. v.

Tout ce que nous savons du caractère de Tonyouqouq invite à une autre interprétation. Thomsen lui-même l'appelle « kingmaker ». Le rôle qu'il s'attribue dans la désignation d'Elterich comme qaghan ne peut être qu'un rôle très actif. C'est lui qui fait « Elterich qaghan ». Il faut lire *qīšayīn*. *Qīs-* doit être un doublet de *qīl-* « faire, créer » avec l'alternance bien connue *l/š*. Le glossaire de v. G. signale la racine, mais ne donne comme référence que la forme composée *yoq-qīš-* « anéantir », forme qui se trouve dans Tonyouqouq (ligne 21). Mais *qīš-*, tel quel, est attesté dans l'expression : « *balbal qīš-* » (inscription de l'Ongin, ligne 3). La correspondance entre *qīš-* et *qīl-* est nettement établie par « *balbal qīl-* », que l'on trouve en II, S, 7, dont l'équivalent est ailleurs *balbal tik-* (II, S, 9) ou encore

bāñü tik- (notamment dans l'inscription de Altın köl (O., tome III, p. 102) et l'inscription d'Uybat (*id.*, p. 141). Il semble néanmoins qu'il y ait entre *qıl-* et *qış-* une nuance assez sensible, quoique difficile à préciser. Il nous paraît que *qış-* évoque par rapport à *qıl-* une idée d'acte rituel, qu'il s'agisse de l'intronisation d'un kaghan ou de l'érection d'une statue.

Peut-on noter que *qıl-* a pris en osmanli une valeur semblable (cf. *namaz qıl-* = faire sa prière rituelle) qui le différencie nettement de ses homonymes : *etmek*, *yapmak*, *eylemek* ?

Pour la graphie de *s* ou *S* équivalent à *ş* voir § XXIX.

arqada : Seul exemple dans toute l'inscription d'un *a* initial écrit. M. Bazin, dans un travail inédit, a traité de la question de l'*a* écrit équivalant à une voyelle longue. Il pense que l'*a* de *arqa* était long. Quant au sens, nous ne pouvons admettre l'interprétation de T. « au loin ». O. adopte la traduction de T. « uzaktan », mais son lexique ne donne comme équivalent de *arqa* que le moderne *arka* qui n'a pas d'autre sens que « derrière ». La traduction de M. : « je croyais que le futur khan, c'est en général le bœuf maigre et le bœuf gras », outre qu'elle est un non-sens, laisse supposer qu'il a rendu *arqada* par « futur ». Pour exprimer une telle notion, les Turcs emploient, à juste titre, l'antonyme : *ör* (Cf. osm. *önümüzdeki ay* = le mois qui est devant nous, le mois prochain).

Encore une idée très simple qu'on s'est ingénié à compliquer. On a derrière soi un taureau maigre et un taureau gras. C'est une devinette de savoir où se trouve l'un, où se trouve l'autre ; en transcendant les choses : « où est le vrai, où est le faux ? »

Ligne 6

bilsär, « sāmiz buqa, turuq buqa » teyin bilmāz ärmis » teyin ança sağıntım. Anta kisrā Tāñri bilig bertük için, özīm-ök qağan qışdım. Bilgä Toñuquq Boyla Bağa Tarqan

L'interprétation de cette ligne ne présente aucune difficulté. Seule la traduction de M. est aberrante en ce qui concerne la fin de la ligne. Citons-la pour mémoire : « Parce que le Ciel m'avait donné la connaissance, je désirai moi-même être khan ». Il est difficile d'aller aussi loin dans le chemin de l'erreur.

La vocalisation de tous les mots a déjà été justifiée. Pour *te-*, *ber-* (ligne 2), pour *üçin* (ligne 3), pour *ozim* (ligne 1).

Pour *saqıntım* (et non *saqındım* (T. et O., v. § XXVIII). *qışdım* (et non *qışdım*) est discuté à la ligne précédente.

Ligne 7

birlä, *Elteriş qağan bulayın beriyä Tabıaçıg, öğra Qıtañıy, yırıya Oğuzıy üküş ölürti. Bilig äşi, çab äşi bän ök ärtim. Çoğay-quzın Qara-qumıy olurur-ärtimiz.*

ber-iyä : La forme habituelle du mot est *bir* ou *bır*. L'absence de *i* nous fait lire *ber* avec *e* fermé.

yır-ıya : C'est par inadvertance que O. lit *yiriye*. Toutes les consonnes du mot sont notées par le signe postérieur. La bonne forme est donnée dans le lexique (*yırıya*).

bulayın : A été lu *bolayın* par tous les commentateurs et compris conséquemment comme la forme impérative 1^{re} personne du singulier de *bol-* « être ». Il s'agirait donc de paroles prononcées par le nouveau qaghan, cédant aux instances de Tonyouquq et mettant d'ailleurs comme condition à son acceptation le soutien de celui-ci. « Soit », dirait Elterich, je veux bien être qaghan, mais seulement si Tonyouquq a le titre de *Boyla Bağa Tarqan* (traduction M.). Ceci paraît déjà invraisemblable. Mais, de plus, l'économie de la phrase ainsi comprise est insolite pour deux raisons :

a) avec cette construction, « *Elteriş qağan* » est attribut de « *bolayın* », qui se trouve être sans sujet, de même que le verbe principal « *ölürti* ». Dira-t-on que le sujet est implicite dans le verbe ? Nous ne le croyons pas. La règle est la suivante : le verbe sans sujet exprimé a pour sujet implicite le sujet de la proposition précédente (ici *Tonyuquq*), ou bien un sujet impersonnel, ou pour mieux dire un sujet pluriel sous-entendu que nous pouvons toujours traduire par : « ils, on », se rapportant à des personnages bien connus, sans qu'il puisse y avoir amphibologie.

b) toutes les fois que nous avons un discours direct, celui-ci est soigneusement signalé grâce au procédé que nous avons indiqué à la ligne 3, c'est-à-dire en insérant le discours entre le sujet parlant et le verbe « dire » ou « penser ». Les lignes 5 et 6 offrent un exemple un peu différent, mais encore plus significatif : là, le discours est

non seulement inséré entre « *saq̄ntīm* » et « *ança saq̄ntīm* », mais encore sa fin est soulignée par « *teyin* ». Est-il besoin de remarquer que tel est encore l'usage, à cette seule différence que *teyin* a cédé le pas à : *diye* ?

Enfin, un argument qui nous paraît péremptoire, condamne l'interprétation de ce mot par une forme d'impératif ou de délibératif. Il est tiré de la graphie. Au paragraphe XIII, nous avons noté l'existence d'un *i* que nous avons appelé *I pertinent*. Cet *i* est toujours noté quand il s'agit d'une forme d'impératif-subjonctif (cf. *supra* : *q̄şayin* et *infra* : *tüşayin* (30), *yoqlatayin* (31), *ayayin* (32) et il n'est jamais noté dans le cas des gérondifs et des instrumentaux. BULyn (sans *i*) ne peut être un impératif.

Cette forme étant exclue, il nous faut formuler une hypothèse satisfaisante et pour la graphie et pour la syntaxe. Nous proposons « *bulayin* », formé du démonstratif *bu* et de la particule *-layin*. Cette forme ne paraît pas attestée, mais la particule *-layin* s'isole facilement dans *ol-layin* et *anır-layin*, cités par J. Deny, *Grammaire*, p. 598, rem. I, où nous voyons qu'elle se joint tantôt au cas absolu des pronoms, tantôt au gérondif. M. Deny signale également un développement de la particule en *-ciläyin* (*bizciläyin*, *şunciläyin*), avec des formes plus brèves en *-lây* et en *-cilây*. Or, sous cette forme abrégée, nous trouvons en turc oriental toute la série : *bulay*, *şulay*, *alay* (Guiganof, *Gram. Tat.*, p. 61, cité par M. Deny). La forme *alay* se trouve en *coman* et en *q̄pçaq*.

Nous avons donc *bu-layin* = « ainsi, de cette façon » ; la phrase retrouve un rythme satisfaisant : « *Elteriş qaghan* et *Tonyouquq Boyla Bagha Tarqa*, de cette façon, tuèrent en grand nombre au sud des Chinois, etc...

bän-ök-ärtim : O. lit *bän körtim*, et traduit néanmoins : ben idim. Négligence.

Çoçay : Toujours lu çuçay. C'est le nom du « *yayla* » de nos Turcs à l'avènement d'Elterich. Le mot *quz* désigne un endroit qui ne voit guère le soleil, une région fraîche. Qu'est-ce que ce : *çoçay* ? Le mot est cité par M. Deny dans un article sur *qolay* « facile », de *qol* « bras » : *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves*, t. V (1937) (*Mélanges Emile Boisacq*), Bruxelles, 1937, pp. 295-312 : *Turc qol-ay et la famille des mots en -ey (-ay)*. Le passage mérite d'être cité intégralement :

« *coç-ay* « endroit chauffé par le soleil » (?), synonyme « de *gün-ey* (?), de *çoğ* « ardeur, éclat du soleil ; éclat de

« la flamme » (Kaşgar., III, 93) ; Brockelmann, 57 ; cf. « pour l'uygur Radloff, III, 2003, en çaṣatay « charbon ardent » (Pavet de Courteille, 294 ; Şeyh Süleyman, 156 ; Radloff, III, 2012 ; T.D., index). En réalité il s'agit ici d'une restitution que je propose pour le mot çwṣay des inscriptions runiformes qui se rencontrent dans les expressions « çwṣay yış et çwṣay quzı ». On le comparera au çoyaç, bien connu, qui signifie « endroit exposé au soleil, parasol des anciens empereurs ou kagans turcs (cf. notre article sandjak dans l'Encyclopédie de l'Islam). Asım efendi donne d'ailleurs çoyaç, comme synonyme de güney » (Burh. Kat., 134, 1-25 ; 194, 1-3 ; Kam. de Firuzabadı, III, 860, ligne 1).

« Radloff qui part de l'altaï çuk « épais » a prononcé pour « çuṣay yış et traduit par « épaisse forêt » (*Alt. Inscrh.*, I, 132). Thomsen partant de çaṣatay çoya « ombre », a prononcé d'abord çoyaç en traduisant « épaisse (forêt) » (*Inscr. de l'Orkhon*, 169, note 73) et plus tard çuṣay, comme nom propre d'une plaine au flanc sud des montagnes Hangai (*ZDMG*, LXXVIII, 126 et 172). L'édition turque (par Hüseyn Namık) prononce çuṣay et traduit par « forêt de ç. » (ç ormanı).

« On remarquera à ce propos que yış signifie proprement « dans les inscriptions de l'Orkhon et en altaï « montagne boisée », par opposition à tayṣa « montagne rocheuse » (Radloff, III, 497-8). Çoyaç semble donc bien désigner « un endroit exposé au soleil », terme qui peut, au reste, avoir été employé comme toponyme, semblable à d'autres mots en -ey. (Cf. plus haut, p. 300 et plus bas p. 306). Mais y a mieux. Le mot çwṣay se rencontre, comme nous l'avons dit, dans l'expression çwṣay quzı (Inscription de Tonyuquq, Radloff, *Zweite Folge*, 5, 100 ; *Versuch*, III, 497 au mot yış). Il semble évident que quz est pris ici dans le sens d'« envers, côté exposé au Nord ». La coïncidence de çoyaç avec quz d'une part, et avec yış c'est-à-dire « montagne » est, en effet, frappante. »

Pour notre part, nous croyons qu'il faut lire : çoyaç, pour lequel on peut accepter l'étymologie par rapprochement avec çoy « ardeur » ; mais nous ne croyons pas que dans çoyaç quzı on ait pour çoyaç le sens de « exposé au soleil », puisque quz a un sens radicalement inverse. Partant du fait que des alternances entre -ay et -an étaient possibles en pré-turc (tabṣaç : oṣlay « garçon », cf. oṣlan) et en turc ancien (osm. ancien turṣay « alouette » = « l'oiseau qui

reste (sur place, dans le ciel). », cf. participe ancien de tur- « rester » : tur γ an), nous croyons qu'on peut avec vraisemblance rapprocher $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{y}\mathfrak{a}\mathfrak{y}$ du mot $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{y}\mathfrak{a}\mathfrak{n}$, connu en vieil osmanli, et donné par Redhouse comme signifiant « saponaire » = turc actuel anat. $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{g}\mathfrak{e}\mathfrak{n}$, $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{v}\mathfrak{e}\mathfrak{n}$ « id. » ; le nom de plante kirghiz $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{y}\mathfrak{o}\mathfrak{y}\mathfrak{n}\mathfrak{o}$ « deve dikenî » en est un proche parent. Il peut s'agir d'une plante qui pousse au soleil, ou qui se tourne vers le soleil, ce qui permettrait de conserver l'hypothèse de M. Deny, avec toutefois la correction sémantique qui paraît s'imposer. La comparaison de $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{y}\mathfrak{a}\mathfrak{y}$ avec $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{y}\mathfrak{a}\mathfrak{n}$ paraît plus normale qu'avec $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{y}\mathfrak{a}\mathfrak{c}$ (bien qu'on puisse avoir là un mot de la même famille) ; en effet, $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{y}\mathfrak{a}\mathfrak{c}$ existe aussi en turc d'Anatolie (Söz Derleme Dergisi) sous les formes de classe vocalique variable : $\mathfrak{C}\mathfrak{o}\mathfrak{y}\mathfrak{a}\mathfrak{s}$ « soleil », $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{y}\mathfrak{a}\mathfrak{c}$ « id. », $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{g}\mathfrak{e}\mathfrak{s}$ « chaleur lourde qui précède la pluie », $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{v}\mathfrak{a}\mathfrak{s}$ « soleil », $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{v}\mathfrak{a}\mathfrak{c}$ « lieu ensoleillé », $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{v}\mathfrak{e}\mathfrak{s}$ « soleil », $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{v}\mathfrak{e}\mathfrak{c}$ « id. », $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{v}\mathfrak{e}\mathfrak{s}$, $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{v}\mathfrak{e}\mathfrak{c}$ « id. » ; le sens de soleil étant bien attesté, nous pensons qu'il s'agit d'une formation du même type que $\mathfrak{k}\mathfrak{u}\mathfrak{n}\mathfrak{a}\mathfrak{s}$ « soleil » (de $\mathfrak{k}\mathfrak{u}\mathfrak{n}$ « soleil lumineux, jour ») sur $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{y}$ « ardeur du soleil, soleil chaud » : $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{g}\mathfrak{-}\mathfrak{a}\mathfrak{s}$, d'où $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{y}\mathfrak{a}\mathfrak{s}$ et $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{g}\mathfrak{a}\mathfrak{s}$, les formes en - $\mathfrak{c}$ final étant secondaires. Même si l'on admet une étymologie commune par $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{y}$ « chaleur solaire », on doit dissocier $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{y}\mathfrak{a}\mathfrak{n}/\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{y}\mathfrak{a}\mathfrak{y}$ « saponaire » = $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{y}\mathfrak{a}\mathfrak{n}$, de $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{y}\mathfrak{-}\mathfrak{a}\mathfrak{s}$, $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{g}\mathfrak{a}\mathfrak{s}$, $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{y}\mathfrak{a}\mathfrak{s}$, $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{y}\mathfrak{a}$, etc... « soleil, endroit ensoleillé », formé avec un tout autre suffixe que -ay ou -an. On aurait donc dans $\mathfrak{C}\mathfrak{o}\mathfrak{y}\mathfrak{a}\mathfrak{y}$ quuzî « la région ombragée des saponaires » et dans $\mathfrak{C}\mathfrak{o}\mathfrak{y}\mathfrak{a}\mathfrak{y}$ yîş « la montagne boisée des saponaires ». Cette interprétation de $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{y}\mathfrak{a}\mathfrak{y}$ comme nom de plante permet seule, semble-t-il, de sortir de l'opposition entre l'idée de « soleil » de $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{y}$. et l'idée d'« ombre » de quuz : même si la saponaire est, étymologiquement, une plante qui pousse au soleil, elle peut très bien pousser dans les clairières d'une forêt, et son abondance dans les clairières d'une telle zone boisée, yîş ou quuz, peut faire qu'on donne son nom à l'ensemble de la zone en question.

Pour quuz, cf. Kaşgarî : quuz ta γ (livre I, p. 326 de B.A.) « güneş görmiyen da γ (oraya güneş ancak öyle den sonra vurur ; güneşin solunda kalır, kar ve soğuk çok olur) ».

Donc quuz « versant nord, zone peu ensoleillée, ombreuse » est sûrement un yayla. Les deux indications parallèles : qara qum « sable noir », plaine sablonneuse et basse, servant de quartier d'hiver, et : $\mathfrak{c}\mathfrak{o}\mathfrak{y}\mathfrak{a}\mathfrak{y}$ quuzî « région ombreuse des saponaires », pente montagneuse exposée au nord, boisée, et conservant l'été assez d'humidité pour nourrir les trou-

peaux, servant de quartier d'été, nous donnent l'indication complète des deux séjours classiques des transhumants turcs qışla et yayla.

Ligne 8

Käyik yeyü tabışyan yeyü olurur-ärtimiz. Bodun boγzī toq ärti. Yaγımız tägrä uçuq-täg, biz aη-täg ärtimiz. Ança olurur-ärkäli, Oγuzdīntīn körig kälti.

boγzī : O. lit boγazī, forme moderne. M. lit comme nous boγzī. La voyelle a (ailleurs u) paraît bien avoir été instable. (Cf. Kaşgarī, B.A. II, 290 ; boγzī, mais en sens inverse, id. II, 306 : boγazīnī).

tägrä : M. lit tägirä, qui est la forme étymologique (de tägir- « tourner »). La voyelle atone a dû tomber très tôt.

aη-täg : Ce groupe de deux caractères a donné lieu à d'abondantes discussions qu'il nous faut passer en revue :

R. a lu : *b* le caractère litigieux : (). Donc : bāg, auquel il donne l'acception d'un nom. Tout en rejetant, à bon droit, cette lecture, T. pense que R. eût été mieux inspiré en en faisant un adjectif : « nous, nous étions riches ».

T., quant à lui, lit le signe *nd*, qui serait une variante de ☉ et traduit : « nous, nous étions ainsi » (andäg- communément andäγ- an+täg) (*Turc.*, p. 95, n. 2). Contre cette lecture, O. donne un argument de bon sens que nous verrons ci-dessous.

M. évoquant certaines inscriptions du Yenisei, où le signe a la valeur de S a lu d'abord šäg (*Bulletin de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S.*, 1929, p. 806), puis, dans son édition définitive, säg, auquel il donne le sens de « charogne » : « pour ces oiseaux de proie (uçuq ?) nous étions la charogne ». Ce mot nous est inconnu, et quelle vraisemblance y a-t-il pour que les Turcs emploient pour eux-mêmes une telle image péjorative ? Le passage indique, au contraire, l'euphorie, l'abondance, état qui va être bientôt troublé par la coalition, mais sur lequel Tonyouquouq se plaît à insister.

Enfin O. remarque très finement que la phrase comporte un parallèle entre les ennemis et les Turcs, parallèle qui doit s'appuyer sur un adjectif faisant pendant à uçuq. Il adopte alors partiellement le point de vue de M. et lit säg, qu'il rapproche d'un mot écrit saq dans Kaşgarī, ce qui n'est

tout de même pas la même chose. Kaşgarî donne l'expression : *saq är* « homme éveillé, vigilant » et le dérivé : *saqlıq* « vigilance ». O. traduit donc : « nos ennemis à l'entour étaient comme des oiseaux, nous, nous étions vigilants. » Trois objections viennent à l'esprit :

- a) *uçuq* ne signifie pas « oiseau », mais « envolé » ;
- b) il est difficile d'expliquer le passage de *saq* à *säg* ;

c) logiquement, l'image ne tient pas. La paix règne dans l'abondance, toute vigilance est superflue : elle n'est pas dans la logique de ces guerriers. Bien au contraire, la victoire, ou simplement l'état de non-belligérance, leur donne le sentiment d'une sécurité permanente, qui les conduit à l'insouciance et au relâchement. Il en va toujours ainsi : notamment après la campagne de Chine, mentionnée lignes 18 et 19, moment où s'endormant sur leurs lauriers (*yatu qal-*), les Turcs ont à faire face à une coalition des Chinois, des *Türgeç* et des *Qırqız*.

Comme on le voit, aucune des solutions proposées n'est satisfaisante et il peut paraître vain de tenter d'en proposer une autre. Nous le ferons néanmoins sans nous dissimuler la fragilité de notre hypothèse. Nous avons songé à tirer toutes ses conséquences de la remarque pertinente de O. Pour que le parallélisme soit complet entre les deux membres de phrase, il faut supposer un autre *täg* dans le second. Le problème consiste en somme à retrouver le balancement qui est dans I, E, 12 = II, E, 11 : *qaγan süsi böri-täg ärmiş, yaγısi qoñ-täg ärmiş* : « l'armée du qaghan était comme le loup, son ennemi comme la brebis ». Il faut donc trouver un monosyllabe dont la dernière voyelle puisse se combiner avec *t* pour donner le signe inconnu. Si nous considérons que dans tous les signes représentant une combinaison de consonnes, le premier élément est toujours une sonante, et si nous cherchons, d'autre part, un monosyllabe dont le sens soit satisfaisant nous ne trouvons qu'une combinaison possible en dehors des combinaisons déjà connues : c'est *η+t*, qui résulterait de la fusion de *aη* et de *täg*. *Aη* est un oiseau de proie dont Kaşgarî précise (I, 40) qu'on utilise la graisse comme onguent, en l'appliquant dans la paume de la main. Elle traverse la main de part en part... Comme traduction, nous avançons « gerfaut », qui apparaît ailleurs dans la littérature folklorique. Donc, « Nos ennemis à l'entour étaient comme envolés ; nous, nous étions comme des gerfauts ». Il faudrait entendre cette image d'une

manière restrictive, signifiant simplement que les Turcs sont (ou se croient) à l'abri de toute menace.

Oğuzdintin : O. Oğuzdandan (conforme à la lecture de T.).

M. Oguzdantan.

Il s'agit d'une double désinence d'ablatif. A l'époque, celui-ci est toujours en -din (non -dan) (v. G., *passim*).

Ligne 9

Köriğ sabi antağ : « Toquz Oğuz bodun üzä qağan olurtı »
ter. Tabğaçğaru Qonı sähünig idmiş, Qıtañğaru Toğra sähig
idmiş : Sab ança idmiş : « Azqıña Törük (bodun)

Toquz Oğuz : Nous conservons la lecture traditionnelle, mais rien n'empêche de lire ici : *Toqız Oğız*.

Toğra sähig : Donné comme tel, comme nom propre dans le lexique de O. Il faut évidemment décomposer en säh + voyelle de liaison + désinence d'accusatif. De même, il faut traduire : « Tongra Sem » et non « Tongra Semig ».

olurtı : Forme intéressante de passé accompli. Il semble que le messager veuille dire que les Oğuz, qui n'avaient pas de qaghan, en ont maintenant un, ou qu'un nouveau qaghan vient de monter sur le trône. Nous traduisons : « un qaghan s'est installé (comme souverain) sur le peuple Oghouz ».

Ligne 10

yorıyur-ärmis : qağanı alp ärmis, ayğuçısı bilgä ärmis. Ol äki kişi bar-ärsär, sini Tabğaçğı ölürtäçi, termän ; öğrä Qıtañğı ölürtäçi, termän ; bini Oğuzı

yorıyur-ärmis : O. *yorıyor* : confusion avec la forme moderne de présent actuel. Nous avons le thème d'aoriste en -(y)ür/ur.

Pour le sens, T. « est en marche ».

M. « transhume ».

O. « marche ».

Le sens nous paraît beaucoup plus général. Le verbe doit signifier ici simplement « existe ». Il s'oppose ainsi à *yat-*, qui, au figuré, signifie « gésir, être mort ». A l'appui de ce sens, on peut comparer celui de *yorığ*, nom dérivé, qui signifie : « curriculum vitae » (v. G. Lebenslauf, *tercümei hal*).

En faveur de cette interprétation, on pourrait évoquer le passage qui se trouve en I, S, 9 : *ölü yoriyur-ärtig* = tu vivais mort, tu étais un mort vivant, où s'accuse très nettement l'opposition entre *yori-* « vivre » et *öl-* « mourir ».

Ligne 11

ölärtäçik, termän. *Tabçaç*, *berdiniyin täg* ; *Qitañ*, *örđiniyin täg* ; *bän*, *yirdintayın tägäyin*. *Türük bodun yerintä idi-yorımazun*. *Usar idi-yoq-qışalim*.

ölärtäçik : M. et O. : *ölärtäçi ök* : décomposition étymologique avec la particule de renforcement *ök*. Mais il nous semble qu'après voyelle, il s'est produit une élision. Cf. les 16°, 20° et 21° lignes, où la particule est redoublée : *ölärtäçik-ök*.

berdiniyin : M. *bäridänyän* ; O. *beridenyen*, ce qui revient au même, puisque O. ne distingue pas *ä* et *e*. Cette lecture est impossible pour trois raisons :

- a) le thème est *ber* (*bir*, ailleurs *bir*) et non *+beri*.
- b) le premier élément suffixal d'ablatif est : *-din*, non *-dan* ;
- c) il faut nécessairement reconstituer une voyelle entre *n* et *y*. Nous avons affaire à *iyin*, gérondif de *iy-*, en fonction de post-position ou de suffixe (v. G., 296).

örđiniyin : M. *örđänyän* ; O. *örđenyen* : même remarque que ci-dessus.

yirdintayın : Idem.

idi-yorımazun et *idi-yoq-qışalim* : Dans les deux cas, *idi* a été traité comme un nom signifiant « prince ». Ce nom existe bien, mais il n'en est pas question ici. Nous avons, au contraire, la particule de renforcement *idi*, toujours employée avec une négation, et pour accentuer celle-ci. M. Bazin a fait à ce propos une communication pertinente au Congrès des Orientalistes de Cambridge. Le sens est encore le même : *infra* : *idi-yoq ärmiş* (47) et *idi-yoq-ärtäçi-ärti* (60). Il y a lieu de noter que dans tous les cas, la particule est liée dans l'écriture au mot qu'elle renforce. C'est un argument irréfutable.

yoq-qış- : pour le sens « anéantir », voir discussion sur *qış-* (5).

Ligne 12

termän. » Ol sabîy âşidip, tün udîsîqîm kâlmâdi, küntüz olursuqîm kâlmâdi. Anta ötrü qağanîma ötüntim. Ança ötüntim : « Tabçaç, Oğuz, Qıtañ, bu üçägü qabsar,

udîsîqîm et *olursuqîm* : La graphie de *udîsîqîm* présente deux anomalies portant sur le suffixe -sîq : la première consonne est notée avec un s antérieur et l'i est écrit, contrairement à la règle. Nous avons déjà noté qu'un signe de consonne antérieure pouvait représenter une consonne postérieure, surtout au voisinage de i, tandis que l'inverse ne se produisait jamais ; mais la graphie de l'i est plus insolite. Elle nous donne néanmoins une précieuse indication sur la lecture du dérivé de *olur-* qui suit. Ici le son s postérieur est nettement noté S et tout nous invite dès lors à lire *olursuqîm* ce que M., pourtant si disposé à multiplier le nombre des voyelles labiales, lit *olursîqîm*. La lecture de O. : *olursarîm* est une inadvertance provenant de la ressemblance entre les deux caractères R et Q. Le même mot se trouve à la ligne 22, où O. a bien lu Q.

ötrü : Etymologiquement *öt-ür-ü*, mais, comme pour *tägrä* (pour *tägirä*, ligne 8), nous pensons que l'effacement de la voyelle atone était déjà réalisé.

üçägü : O. : *üçügü*. Le suffixe de collectif est bien -ägü (cf. v. G., p. 205 : *birägü*, *bişägü*, etc.). Notons la crase, au moins graphique : *büçägü* pour *bu üçägü*. Notre traduction « triplice », implique, bien entendu, une notion péjorative : une alliance dont on est victime ou simplement objet est toujours une duplicité, tandis que celle à laquelle on participe soi-même est toujours honorable. De même l'armée de l'ennemi est toujours une horde, même si elle est remarquablement organisée.

Ligne 13

qaltaçibiz, üzçi, taşîn tutmîş tåg-biz. Yuyqa ârikli toplayalı uçuz ârmîş, yençgä âriklig uçuz. Yuyqa qalîn bolsar, toplayuluq alp ârmîş. Yençgä

qaltaçibiz (ou -bîz) : La pierre porte un Q postérieur, et un signe postérieur n'étant jamais employé au lieu d'un signe antérieur, la leçon O. : *kelteçi*, est à écarter. M. lit *qaltaçi biz* « nous serons abandonnés à nous-mêmes », qui est égale-

ment à écarter, nous verrons bientôt pourquoi, mais qui a le mérite de montrer que biz ne saurait être dissocié de galtacı, dont il est la désinence personnelle. C'est pourquoi nous hésitons à lire biz ou bîz. La coupe des mots ne laisse aucun doute sur le caractère enclitique de biz. La graphie défective (sans i) apporterait, s'il en était besoin, un argument supplémentaire. Que nous ayons -biz comme désinence au lieu de -miz ne saurait non plus étonner, étant donné le caractère archaïsant de l'inscription. Il y a encore hésitation à l'époque. Le problème est de savoir quel sens attribuer à qal-. Il y a apparemment, en turc, deux racines homophones, à cette différence près que l'une a un *a long*, celle qui est restée vivante dans le turc d'Anatolie et qui signifie « rester », l'autre un *a bref*, comme en témoigne le türkmenè, qui a disparu en Anatolie sous la forme simple, mais qui subsiste dans des dérivés comme : qalq- (écrit kâlk-) « se lever » et qaldır- (écrit kaldır) : « enlever, faire disparaître, supprimer ». Nous avons sans doute affaire ici à cette seconde racine et nous devons traduire : « nous serons anéantis, c'en sera fait de nous. »

üzçi : M. *öz içi*, apparemment non traduit. O. *özeçi*, dont la traduction n'est pas claire, à moins que ce ne soit « tehlikede » (I, 104), mais également rapporté à la racine *öz* (lexique), et, dans ce cas, la morphologie nous échappe. La traduction de T. nous est également mystérieuse : *nach dem Willen des Schicksals* = « par la volonté du Destin » (ZDMG, p. 162).

Encore une fois, les choses sont très simples, si l'on veut bien les aborder sans préoccupation métaphysique. La clef est quelques mots plus loin, où nous trouvons un dérivé de la même racine *üz-* : *üz-gäli*, ainsi qu'à la ligne 14, où nous en trouvons un autre : *üz-gülük*. Tout ceci se tient, et c'est précisément ce premier *üzçi* qui amène les images suivantes. Le verbe *üz-* est bien connu ; il signifie « briser », puis par extension « affaiblir, accabler, causer du souci, importuner » (Kelekian). Nous avons ici le sens premier, qu'éclaire singulièrement l'image suivante, où est montrée la facilité de briser ce qui est ténu et la difficulté de briser ce qui est compact. Le suffixe -çi est, à n'en pas douter, un suffixe de futur à peine différent, quoique moins fréquent que -däçi.

alp : Opposé à *uçuz* ne peut signifier dans ce passage que « difficile ». Ailleurs, et notamment appliqué au qaghan, il signifie « courageux ». La traduction de M. est amusante : « celui

qui ramassera ce ténu devenu gros, ce sera un héros ». De même (ligne 14) : « si le mince devient épais, alors celui qui déchirera cet épais sera un héros. »

Ligne 14

yoğun bolsar, üzgülük alp ārmiş. Öñrä Qıtañda, beriyä Tabçağa, qurıya qurıdinta, yırıya Oğuzda, äki üç biñ sümiz kältäçimiz, barmu nä ? Ança ötüntim.

qurıdinta : O. kurdanda. La racine est bien *qurı* et non *qur*. (Cf. *qurı-γaru* : monuments I et II, *passim*).

Noter la forme antérieure de *biñ* (ailleurs *bñ* : 16 et 18).

kältäçimiz : Le contexte entraîne à traduire *käl-* par « aller » : c'est ce qu'ont fait tous nos prédécesseurs et ce que nous faisons nous-même, tout en marquant le caractère insolite de cet emploi d'un verbe qui signifie au contraire « venir, arriver ».

Ligne 15

Qaγan(ım), (bän) özim bilgä Toñuquq ötüntük ötünçimin äşidü-berdi. « Köñliñçä uduz » tedi. Kök öñig yoγuru Ötükan yişγaru uduztım. İnigäk kölkä Toγlada Oγuz kälti.

äşid- : Pourrait être lu avec un e fermé (ailleurs on a aussi un i).

köñliñçä : M. et O. modernisent en *köñlüñçä*. La forme ancienne, encore vivante à l'époque de Kaşgarı, est *köñil*.

uduz : M. *udiz-*. O. : le texte porte « *odiz-* (?) », mais le lexique donne *udiz-*. Pour la vocalisation de la deuxième voyelle, voir (5).

yoγuru : à ce mot, qu'il a lu aussi *yoγuru*, T. a consacré un long article (*Turc.*, 73-85). Il réfute, à bon droit, l'interprétation de Cl. Huart, quant au passage de la légende ouigoure des deux frères (*Journal Asiatique*, janvier-février 1914, p. 27, 39). Il est évident que la traduction : « en achetant » ne peut convenir ici, ni d'ailleurs dans la légende elle-même, comme l'a vu également P. Pelliot, auteur d'une traduction satisfaisante pour la légende, mais qui ne convient pas à notre texte. T. rattache *yoγuru* à la racine *yoγur-*, dont il fait le gérondif. Cette racine signifiant « pétrir »

a eu, selon T., une signification primitive plus large : « presser, compresser, rendre épais, coaguler ». Ce serait la forme transitive de la base verbale *yoγ-* en osmanli : « être caillé, coagulé ». A rapprocher de *yoγun* (14) et de *yoγurt*. De là, T. passe, un peu arbitrairement, selon nous, à l'idée de « piétiner, fouler avec les pieds » et enfin à celle de « se frayer un chemin (proprement en piétinant) ». C'est ce que O., qui lit d'ailleurs *yuyuru*, rend par la locution turque : *bata çika*.

M. lit *yuyuru* et traduit simplement par « passer ».

C'est bien le sens, mais il faut, selon nous, se référer à une autre racine que celle de T. Le Codex Cumanicus nous donne : *yovaç*, que nous retrouvons sous une forme à peine différente de *Kaşgarî* : *yoğaç*, avec le sens de « au-delà ». Nous pouvons en inférer un thème verbal : *yoγur-*, qui signifierait « dépasser ».

Cette interprétation présente l'avantage d'être valable pour tous les passages où figure le mot en question :

- a) ici, « en dépassant le *Kök öη* » ;
- b) ligne 26 : *öηräki är yoγurça* : « quand les hommes de tête eurent passé ».
- c) légende des deux frères : « Si vous atteignez cette montagne d'or, vous verrez des fleurs de lotus bleu. A chacune de ces fleurs est un serpent venimeux... Si vous pouvez *dépasser* avec bonheur ces fleurs de lotus, vous parviendrez à la ville et au palais... Dans cette ville, vous trouverez également un septuple fossé, dans lequel sont couchés tous les dragons et serpents venimeux. Si vous pouvez les *dépasser*, vous entrerez dans la ville. »

kök öη-ig : *Kök öη* (M.), *-ig* est évidemment un élément désinentiel : Il faut donc écarter les lectures de T. : *kök öη°g* et de O. : *kök öηüg*. Il s'agit très probablement de l'Ongin, rivière de la région.

inigäk : Lu partout *ingäk*. La graphie par deux consonnes *n + g* et non par le signe complexe *η* invite à lire : *inigäk*, forme archaïque de *iηäk*, qui aboutit à *inek*. Pour la fonction, voir *infra*.

kölkü : T. « avec des bêtes de somme ». M. *kölükin* : « animaux de bât ». O. *kölke*, traduit « *yük hayvanları* = animaux de charge », mais figurant, d'ailleurs à bon droit, dans le lexique sous la rubrique *köl* = « lac ». T. et M. sont partis

de la racine köl/köş « animal de charge ». (Anat. köşäk = chameau).

Kölük est donné par Kaşgarî dans le sens d'« animal de bât ». Si la lecture de M. était bonne, nous aurions l'instrumental (marquant l'accompagnement) en -in et la traduction « avec leurs bêtes à cornes et leurs animaux de bât » serait satisfaisante. Malheureusement la dernière lettre du mot est bien un *a* et non un *N*.

Au contraire, le datif en -kä ne peut en aucune façon remplir ce rôle d'instrumental et la traduction de T., reprise par O., reste incompréhensible.

Il nous paraît indéniable que nous avons ici le datif-directif marquant le point d'aboutissement de l'action indiquée par le verbe köl-. Kōlkä est à lire köl = « lac » + kä, désinence de datif. Si nous remarquons de plus que inigäk et kōlkä sont écrits en un groupe unique, nous pourrions soutenir qu'il s'agit là d'un nom géographique : « le lac de la Vache » ou « le Lac des Vaches ». C'est le lieu de la rencontre des Oghouz avec les Turcs.

toylada : Ce qui a encore embrouillé la question, c'est qu'on a voulu faire de cet ablatif, marquant le point de départ, un véritable datif marquant le point d'arrivée. (T. « arrivèrent à la Toyla »). Il est vrai que le contresens sur kōlkä entraînait presque automatiquement cette interprétation que rien ne justifie.

O. évite la difficulté en transcrivant littéralement : Togla'da. On voit mal ce qu'il fait de ce locatif avec un verbe de mouvement comme geldi.

M. trouve un biais ingénieux et traduit « en suivant la rivière Togla ». Mais l'ablatif turc n'a jamais eu ce sens.

En réalité, la phrase est très claire : « Les Oghouz arrivèrent au Lac des Vaches *en venant de* la Toghla ».

Ligne 16

(süsi altı bîr) ärmiş ; biz äki bîr ärtimiz. Sûrüşdimiz. Târi yarlıqqadî. Yañdimiz, ögüzkä tüşdi. Yañduq volta yemä öltikök. Anta ötrü Oğuz oqın kälti.

süsi : Reconstitution de T. très vraisemblable.

altı : Leçon de R. que T. corrige en üç, sans doute pour éviter une trop grande disproportion entre les forces des deux armées. Mais il est traditionnel que le nombre d'ennemis soit exagéré. Il semble bien que la pierre porte le signe *lt*.

süñüşdimiz : La deuxième voyelle n'est pas écrite, mais la forme avec labiale semble constante (v. G.). Le verbe étant dérivé de *sürü* « lance », nous risquons la traduction « croiser la lance ».

yarlıqqadī : dérivé nominal en -qa de *yarlıγ* (Kaşgarī : « ordre, notamment du prince ») ici « ordre divin ». Une seule des gutturales est notée. M. et O. lisent *yarılqadī*, mais traduisent différemment. O. donne la bonne traduction : « irade etti ». M. dit : « le Ciel nous a montré sa grâce », qui rejoint la traduction de T. : « le Ciel nous fut favorable ».

La lecture *yarılqa-* ne se justifie pas. On peut soutenir que déjà à l'époque, une des deux gutturales était tombée (en ce sens, v. v. G. : *yarlıγqançuçi* et *yarlıqançuçi*, *yarlıqançsız*). Mais la métathèse en *yarılqa-* est peu vraisemblable, malgré un exemple, d'ailleurs tardif, de Ett. *üz-Zek.* (*yarılga-* et *yarlıga-*).

Quant au sens, tous les exemples cités semblent donner raison à nos prédécesseurs (v. G. *yarlıqançuçi* = *barmherzig*, *yarlıqançsız* = *erbarmunglos* ; E.Z. *yarlıga-* = *esirgemek*), mais il s'agit là d'exemples tardifs et l'évolution sémantique, d'ailleurs normale, s'explique par l'influence bouddhique. La conception de la Divinité est toute autre à l'époque qui nous intéresse : *Tengri* exige l'obéissance, et la sanction ne se fait pas attendre pour qui enfreint ses ordres. On peut dire que la pitié lui est étrangère. D'ailleurs, à l'article *yarlıqa-* *yarlıγqa-* (v. G.), on ne trouve que le sens de « *buyur-* ». Nous traduisons avec O. : « *Tengri* donna ses ordres, fit connaître ses volontés ».

ögüz : Deuxième voyelle non écrite. Même remarque que pour *süñüşdimiz*, ci-dessus.

öltikök : O. sépare *kök* de *ölti*, comme s'il y voyait un mot autonome, mais ne le traduit pas et ne le fait pas figurer dans son lexique.

M. découvre un mystérieux *kük*, dont il ne sait que faire. Il s'agit tout simplement de la particule corroborative *ök*, redoublée, avec élision de la voyelle du premier *ök* après la voyelle finale du mot *ölti*. Un phénomène analogue se trouve ligne 11. Pour d'autres exemples de particule redoublée, v. 21 et 30.

oqın : L'accord est général sur le sens « tous, entièrement ». Dans son lexique, O. propose une étymologie en partant de *oqı-* « appeler ». Pour le cas où il aurait pensé au gérondif, nous ferons remarquer que celui-ci serait *oqı-yın*.

La graphie de l'i nous amène à voir dans oqın l'instrumental de la forme possessive de oq « flèche », pris au figuré dans le sens de « ensemble compact, unité ». Pour un exemple morphologique semblable, cf. osm. tamam-iyle : « dans son complet, entièrement ». On pourrait traduire oqın par « dans son (leur) ensemble, sans qu'il en manquât un ».

Ligne 17

kälürtim özim Türük bodunıy Ötükän yerkä, bän özim bilgä Toñuquq Ötükän yerig qonmış teyin äşidip beriyäki bodun qurıyaqı yırıyaqı öyräki bodun kälti.

Le début de la ligne est extrêmement mutilé.

La traduction de T. indique qu'il a dû lire : « türk qağanıy ». O. adopte cette manière de voir, au moins dans sa traduction. R. a lu : kätürtim ök, corrigé par M. en kälürtim ök. Autant qu'on puisse lire la pierre, cette lecture est la bonne pour kälürtim. Ök est plus discutable : à partir de l'm final de kälürtim, il y a place pour trois caractères, dont le premier est certainement ü/ö. Or, ök est généralement noté par un seul signe, à savoir k°. Le dernier caractère paraît être m. Bien que peu visible, le caractère intermédiaire est z. On peut donc avancer avec beaucoup de vraisemblance özim.

Nous apercevons bien ce qui a pu fausser la lecture de T. : la construction lui a paru insolite. Convaincu de la rigueur systématique de la syntaxe turque, il n'a pu admettre une construction comportant le système : verbe + sujet + complément d'objet + complément de lieu. Or, nous avons là une construction expressive, inhabituelle sans doute dans la langue écrite, mais immédiatement accessible à n'importe quel Turc. Il convient de noter ici le rôle de l'affectivité : l'installation de Tonyouquq sur la forêt d'Ötüken est un événement considérable pour les Turcs eux-mêmes et pour leurs voisins. Il faut donc comprendre : « apprenant que j'avais fait aller (arriver), moi-même, le peuple turc à la montagne boisée d'Ötüken... ». Ajoutons que c'est la seule manière de rendre compte de l'acc. bodunıy et du datif yerkä, qui autrement reste en suspens. De plus, l'économie de toute la phrase devient claire, la suite n'étant qu'une reprise de la même idée d'une manière plus directe et plus personnelle : « ... et que moi-même, le sage Tonyouquq, j'occupais la montagne boisée d'Ötüken... ».

Ligne 18

Äki bîrî ärtimiz... (b)oltî. Tûrûk bodun olurçalı Tûrûk qağan olurçalı, Şantuη baliqqa Taluy ögüzkä tägmîş yoq-ärmiş. Qağanîma ötünip sü eltdim.

Il faut renoncer à combler la lacune après ärtimiz.

olurçalı : interprété par T. avec la valeur d'un supin : « pour faire des conquêtes ».

M. n'en tient pas compte.

O. traduit par : « oldu olalı » et a donc bien vu la valeur exacte de -çalı, ici : « depuis que ». Sa traduction par *ol* est trop vague pour rendre *otur*-. Le sens de ce mot est « s'asseoir », puis « régner » (v. notamment, lignes 7 et 8).

Şantuη : Malgré l'avis de T. il semble bien que la graphie *nt* de ce mot n'est pas douteuse et qu'il faut l'étendre aux autres passages où elle figure (v. § XXVIII).

M. prend *Şantuη* pour le nom d'une ville. Il s'agit d'une province.

baliq-qa : La gutturale n'est graphiée qu'une seule fois, conformément à une habitude constante.

Le mot doit être interprété comme un pluriel (v. ligne 19 : üç otuz baliq sidi).

yoq-ärmiş : Le contresens de T. : « ils avaient péri » a été dûment redressé par O. : « yoq imiş » ; « périr » se dit, en effet : yoq- bol- (O., p. 123, n. 18). Il faut comprendre : « l'homme ayant atteint les villes de Chantoung et le fleuve Océan n'existait pas, il n'y avait personne qui eût atteint... »

Ligne 19

Şantuη baliqqa Taluy ö(güz)kä tägürtim. Üç otuz baliq sidi. Usin buntatu yurtda yatu-qalur-ärti. Tabçaq qağan yağimız ärti, on oq qağan yağimiz ärti.

usin buntatu : Faute de mieux, on a fait de ce groupe de mots un nom propre qui désigne, pour Thomsen le nom du campement des Turcs, pour Malov un nom de peuple. Ni l'un ni l'autre ne nous paraissent satisfaisants. Nous proposons une autre explication :

us-ï-n s'analyse assez facilement comme l'accusatif de la forme possessive de *us* « intelligence, raison » bien attesté (cf. osm. *uslu* « raisonnable »).

buntatu pose un problème très complexe.

Nous pensons à *buṛ* qui possède dans le texte même un dérivé en *-ad* : *buṛad-* : « perdre son sang-froid, s'irriter » (26). M. Deny a soutenu la théorie de groupes consonantiques expressifs qu'on pourrait appeler « diphtongues consonantiques ». Il peut se faire qu'avec une intention d'expressivité un groupe comme *ng* soit remplacé par *nd* ou *nc*, ou encore *ns*, ces formations échappent dans une certaine mesure aux lois phonétiques normales. Le cas de *ng* est d'ailleurs particulier. C'est un son mixte, tantôt conçu comme un simple *ŋ*, tantôt comme une diphtongue *ng*, ou même comme une diphtongue complexe : *ŋg* (Mongol pour mongol ; *koṛrat*, etc...).

On a, en dialecte anatolien (d'après le Söz Derleme Der-gisi) :

bundunmak : « sabırsızlanmak ». Anadilden Derlemeler explique par « açlık, susuzluk tesirile bağılacak gelmek » donc synonyme de « bunalmak ».

buncukmak : « bunalmak, daralmak, darda kalmak ».

Cf. aussi *tuncuk-mak* ou *duncuk-mak* qui signifient, entre autres « bunalmak ». On trouve parfois des formes comme *müncükmak*, *süncükmak*.

On a le même groupe *nd* (correspondant à notre *nt*) dans *munduz* (Kutatgu Bilig, Codex Comanicus) « bête, simple d'esprit », qui est peut-être apparenté à *bön* (q. v. 57) et qui a en tout cas l'avantage d'accuser une diphtongaison de date ancienne.

En tchaïatay, *muntuk* (Şeyh Süleyman, qui donne le synonyme *çuntuk*), à comparer avec le *munnuğ* des parlers altaïques (Radloff., *Dict.*, IV), même sens.

Dans Anadilden Derlemeler, on relève le mot *bumuz* qui signifie à Malatya « kader ». Il est difficile de ne pas voir ici un ancien **buṛuz*, avec la labialisation bien connue de *ŋ* en *m* au voisinage d'une voyelle labiale : *doṛuz-domuz*. Il y a là une formation parallèle à celle de *munduz* « simple d'esprit ».

Le mongol possède la même racine et le nombre des dérivés montre que celle-ci est très vivante et ne paraît pas résulter d'un emprunt :

munu-, *mono-* « devenir stupide, s'affaiblir, baisser d'esprit (vieillesse) ».

munuṛ, *muṇṇaṛ*, *munhaq*, *münhük* : « bête », quelquefois « bêtise ». *Munhaq* recouvre exactement le turc *buṛak*.

Nous sommes ainsi amené à proposer un verbe **bunda-* ou *bunta-* qui signifierait « abêtir », dont nous aurions ici

le factitif, avec le sens fréquent de celui-ci « laisser faire ». Donc « buntat- » = « laisser abêtir ». La forme buntatu n'offre aucune difficulté : c'est le gérondif. *Usin buntatu* paraît donc bien pouvoir être traduit par « laissant abêtir, s'affaiblir son intelligence, son bon sens, sa vigilance habituelle ».

M. Deny, qui a suivi nos travaux avec la plus grande bienveillance, nous signale dans le dictionnaire de Ramstedt, *Kalmückisches Wörterbuch*, Helsinki, 1935, p. 269 :

munda-ha : « fehlen, mangeln, zu ende sein »

et surtout la locution : « uhan' mundadz : « sein verstand wurde unzulänglich, stand still », qui semble comme un calque de *usin buntatu*, surtout si l'on considère que uhan est le correspondant de l'ouïgour *ukış*, synonyme de *us*.

Ligne 20

Arttuq (Qırqız) küç (lig qağan yağımız) boltı. Ol üç qağan ögläşip : « Altun yış üzä qabışelım » temış. Ança ögläşmiş : « Öñrā Tūrūk qağanγaru sülälım » temış. « Aγaru sülāmäsär, qağan āñirsär, ol bizni,

Les mots entre parenthèses sont des reconstitutions de Thomsen, tout à fait plausibles.

qağan āñirsär : Thomsen traduit : « unter allen Umständen », ce qui laisse supposer qu'il n'a traduit que la première partie du groupe, sans tenir compte, semble-t-il, ni de *η* ni de *r*.

Malov, pour rendre sans doute plus plausible la traduction de Thomsen, lit *qaç nāη ārsär* : « n'importe comment », qui est irréprochable du point de vue de la lecture, mais qui est bien difficile à soutenir grammaticalement.

Orkun lit *kaçinñη ārsär*, et traduit : « kaçinñr isek ». Son lexique donne la racine verbale *qaçin-* : mod. *kaçinmak*. Mais quelle est cette forme verbale en *ñη* ? Nous ne connaissons comme désinence verbale de ce genre que celle de l'impératif, 2^e personne du pluriel, qui ne convient nullement ici.

Rien de tout cela n'est satisfaisant. Or, si nous considérons que la première partie du groupe est *qağan*, ce qui ne laisse à peu près aucun doute, et que ce mot est une véritable conjonction signifiant à la fois « quand » et « si », il faut à partir de ces quatre consonnes qui nous restent, reconstituer une forme verbale satisfaisante pour le sens.

Ces quatre consonnes étant : η r s r, et le parallélisme exigeant de lire les deux dernières consonnes -sär, nous n'avons guère d'autre possibilité que de lire : $\ddot{\eta}$ ir-, racine verbale bien attestée, également sous la forme $\ddot{\eta}$ gir- ou $\ddot{\eta}$ gär- (v. G.), qui signifie « suivre » ou « assiéger ». Nous traduisons avec plus de vraisemblance : « si par hasard il nous encercle ». La locution revient encore deux fois dans le texte à la ligne suivante et à la ligne 29, où cette fois elle est dans la bouche de Tonyouqouq lui-même. C'est probablement un dicton qui traduit l'obsession bien connue de l'encerclement, la fièvre obsidionale, si l'on peut dire.

Ligne 21

qayanī alp ärmiş, ayıuçısı bilgä ärmiş-qaçan $\ddot{\eta}$ ırsär, ölürtäçikök. Uçagü qabişp sülälim. Anı yoq-qışalim » temiş. Türgeş qayan ança temiş : « Bänir bodunım anta ärür » temiş.

qaçan $\ddot{\eta}$ ırsär : voir ligne précédente.

ölürtäçi-k-ök : voir ligne 11.

yoq-qışalim : voir, ligne 5, toute la discussion sur qış-

Türgeş : On doit lire e fermé. Ce nom de peuple est écrit trois fois dans le texte : deux fois sans voyelle (ici et 29), une fois avec i (30).

Ligne 22

« Törük bodun yemä bulgaq ol » temiş. « Oıuzı yemä tarqañ ol » temiş. Ol sabıy aşidip tün yemä udisiqim kälmez-ärti, olursuqim kälmez ärti. Anta saqıntım a !

bulgaq : Malov : bulyañ : erreur évidente de lecture. Bulyaq est bien connu. La racine est bulya- (Kaşgarî = can sîkmak). Bulyaq (id.) : comme nom : düşman gelmesi yüzünden halk arasında düşen karışıklık, comme adjectif : « bula-nık ». C'est le sens ici : « troublé ». (Malov lui-même et Orkun).

oıuzı : n'appelle aucune remarque, ni pour la lecture, ni pour la traduction. Mais cette forme possessive montre surabondamment qu'il ne saurait y avoir, comme on l'a prétendu, identité entre les Turcs et les Oghouz. Ceux-ci ont fait leur soumission ; ils sont maintenant dans la dépendance des Turcs : ils sont *leurs* Oghouz.

tarqaŋç : Le mot paraît s'apparenter à dar « étroit », à comparer avec osm. daril- « être gêné, se fâcher ». Nous traduisons par « irrité », peut-être « en état de rébellion ». Mais l'interprétation de R. « dispersés » n'est pas à écarter absolument.

L'interprétation de Orkun est impossible pour deux raisons. Il traduit : « Oγuzlara da isyan edin demiş ». Ce serait donc le qaghan des Tūrgech qui dirait aux Oghouz de se révolter. Il faudrait en ce cas : Oγuzqa et non Oγuzī, qui ne peut être que le possessif. Mais il y a plus grave : ol est pris pour l'impératif de ol-, qui, à l'époque n'existe que sous la forme bol-. Ol est, dans les deux phrases parallèles, le pronom de 3^e personne en fonction de prédicat. C'est une construction très connue, qu'on retrouve dans l'inscription elle-même (34).

saqintīm a : Bien que la pierre porte nettement la voyelle finale *a*, celle-ci n'est entrée en ligne de compte dans aucune traduction. On ne savait qu'en faire, puisqu'on méconnaissait le caractère familier, direct, de l'inscription. Il s'agit de la particule exclamative *a*, bien justifiée par les circonstances.

Ligne 23

(anta ötrü qaγanīm)a « sü (yoritayin) » tedim. Kögmän yoli bir ärmis. Tumiş teyin äşidip, « bu yolın yorısar yarmaçı » tedim. Yerçi telädim. Çöllig iz äri bultım.

La pierre comporte deux lacunes, avant et après *a* : *sü*, la première d'environ dix caractères, la seconde d'environ neuf. L'*a* subsistant peut être le datif complément de *tedim*. On voit bien : qaγanīma. Avant quoi, comme à l'ordinaire : anta ötrü, ou quelque expression semblable. Pour la suite *sü* indique que Ton. va suggérer une nouvelle expédition, et YURİTYİN : comblerait bien la lacune, mais c'est là une pure conjecture.

yaramaçı : La lecture de Orkun, yarmaçı est une distraction : il s'agit bien du verbe yara-.

çöllig iz äri : La lecture de Thomsen : çölgi Az äri a été adoptée par tout le monde. Or, nous ne pouvons admettre çölgi, de çöl, puisqu'on chercherait en vain dans les langues turques un dérivé nominal en -gi. Il faut lire çöl-lig, comme on l'a fait en I, E, 4 = II, E, 5, où l'on a les mêmes

caractères. La lettre double n'est pas écrite, suivant l'usage. Que faire désormais de l'i ? On ne peut que le rattacher à la consonne suivante z et nous avons le mot iz, qui forme, avec äri, un composé signifiant « l'homme de la piste ». (Sur des composés de ce genre, voir un article remarquable de P. Pelliot, *Notes sur la Horde d'or*, pp. 210-211, n. 2).

Cependant, l'emploi de çöllig est peu clair et nous avons plus haut le mot yerçi pour désigner le guide. Peut-être faut-il chercher ailleurs, mais la lecture de Thomsen ne peut être acceptée.

Ligne 24

ʔz(ʔ)m az yer nī b ärmis. Bir turuqī
 ärmış, anīn barmış. « aḡar yatıp bir atlıḡ barmış » teyin,
 « ol yolın yorışar, unç. » tedim. Sağıntım. Qaḡanıma.

Toute tentative pour reconstituer un début de ligne aussi mutilé est vaine. Conformément à son interprétation de la ligne précédente, Thomsen a admis que le mot *az* est ici le nom du peuple et a traduit : « Mein Land ist Az », paroles qu'il attribue au guide. Malov a admis cette manière de voir et lit : *özüm Az yirim anī bil...* = « ma terre natale est Az : je la connais ». Contre cette interprétation, nous nous contenterons de faire remarquer que le mot *özim*, que semblent bien représenter les trois premiers caractères, n'est jamais employé dans l'inscription que quand il s'agit de Tonyouqouq lui-même. Cette critique négative ne résout malheureusement pas le problème.

anīn : Thomsen présente sous réserve la traduction : « am Ani (ʔ) entlang vorrücken ». Malov traduit : « si l'on se dirige par la rivière Ani », Orkun par « Anī'ya varmış ».

Remarquons tout d'abord que la première fois, à notre sens, où il s'agit bien de la rivière en question (27), le nom propre est suivi du mot sub. C'est un usage à peu près constant, d'autant plus utile ici que, dans un système d'écriture qui ne connaît pas les lettres majuscules, la confusion est vraiment trop grande, à tous les cas, avec le pronom démonstratif.

Quant à la construction qu'il faut supposer pour comprendre : Anī'ya barmış « atteindre l'Anī », c'est un véritable contresens grammatical. Précisons ce point : *bar-*, au sens d' « arriver » a pour régime le datif : ex. Beş balıqqa barırbız (Hoytu Tamir yazıtları, O, II, 108). On trouve

également le cas absolu, mais séparé du verbe par une forme adverbiale : yer sayu bardïγ (I, S, 9 et II, N, 7) ; ol sub qodï bardimïz (Ton. 27). Au sens de « se diriger vers », nous avons d'une manière constante la construction avec -γaru : ex. qurïγaru bardïγ (I, E, 24 et II, E, 20) ; ol yerγärü barsar (I, S, 8, et II, N, 6). Or, anïn est forcément un instrumental. S'il n'est pas, selon toute vraisemblance, celui de Anï, il ne peut être que celui du pronom démonstratif. Nous avons, au chapitre de la graphie, § XIII, examiné longuement le problème qui se pose ici. Le sens nous paraît clair, si l'on veut bien suivre le déroulement de la pensée : le guide a un refuge à lui ; en passant par ce refuge (anïn), il arrive (chez les Qırqız), dit-on ou dit-il. C'est le raisonnement que reprend Tonyouqouq tout de suite après : « puisqu'un cavalier, faisant étape là (aγar), arrive, si l'on marche par cette route, c'est possible ».

bir atlïγ : Thomsen « mit einem Pferde ». Orkun : « bir atlï (île) » (!) Malov « un cheval » (même un cheval parviendra (!)

Comme atlïγ peut-il signifier « Pferd, cheval » ? C'est un dérivé très connu de at « cheval » mod. atlï, qui signifie : cavalier, comme nous l'avons traduit ci-dessus. Encore une fois le sens est lumineux, si l'on ne veut pas l'embrouiller à plaisir et si l'on saisit la pensée dans toute sa simplicité.

Ligne 25

ötüntim. Sü yorïtdïm. At alt(urt)ïm. Aq Termäl kăcă Oγuz qalatdïm. At üzä bän terä qarïγ sökdïm. Yoqaru at ayturtïm. Öγräki är yätä yadaγïm, iγaç tutunu

Cette ligne a donné lieu aux interprétations les plus diverses. Une première difficulté réside dans la lacune qui entache le troisième groupe. Seules se lisent distinctement trois consonnes postérieures TLT et à la fin de la lacune une consonne indifférente *m*. Dans l'espace intercalaire, il y a place pour trois caractères. Orkun transcrit : atlat tedim, de même que Malov. Mais tandis que celui-ci traduit : « je dis », « Montez à cheval », Orkun traduit : « atlattïrdïm », ce qui, à notre sens, est un barbarisme.

Thomsen dont nous n'avons pas la lecture traduit : « je les fis monter à cheval ». Or, il est constant, dans les inscriptions et ailleurs, ceci sans exception, que « monter à

cheval » se dit *bin-*, tandis que « faire monter à cheval » se dit *bintür-* (mod. *bindir-*). On trouve cependant dans Kaşgarî une forme dérivée de *at* : *atlan-*, mais elle est réfléchie et beaucoup plus normale. Thomsen lui-même lit quelques mots plus loin, à tort selon nous, *bintürä* « en les faisant monter à cheval ». Il y a là une contradiction flagrante.

Ceci étant, peut-on combler la lacune ? Nous proposons de lire URT ce qui nous donne la forme *alturtīm*, factitif normal en *-tur-* de *al-* « prendre ». Donc : « je (leur) fis prendre les chevaux ». Et non pas « monter », puisque la suite précise bien que pendant la montée on tient les chevaux par la bride (*yätä*) et l'on est à pied (*yadaṣin*). Seul, Tonyouquq est à cheval — tous ces détails autrement n'auraient qu'une importance minime. C'est ce qui va nous occuper quelques lignes plus loin.

qalatdīm : Thomsen traduit « sammelte », qui n'est pas à écarter et qui rejoint avec une légère nuance notre propre traduction. Mais il néglige Oγuz. Malov propose *oγraqlatdīm*, ayant lu, avec R. les trois premiers caractères du groupe UGR, alors que le texte porte bien UGz = Oγuz. Il fait dériver le verbe de *oγraq* (plutôt *uγraq*) « halte, gîte d'étape » et traduit en conséquence : « j'ordonnai de nous arrêter au bivouac ».

Orkun donne : *aqlatdīm*, ce qui est irréprochable au point de vue de la lecture possible. Il n'en est pas de même du sens « *sevkettim* ». Orkun fait de *aqlatdīm* une variante de *aḷat-* (Kaşgarî), ce qui n'est pas impossible. Mais le sens de ce mot mérite d'être précisé. C'est le factitif de *aḷa-* « être seul, être libre », dérivé dénominal de *aḷ* « partie libre, vide entre les deux jambes ». Avec la lecture de Orkun il faudrait traduire : « je rendis libre, je libérai les Oghouz », ce qui est en contradiction avec le contexte. Il convient encore de remarquer que pour exprimer cette idée, le turc de l'époque a un verbe spécialisé : *ïd-*.

Risquons à notre tour une hypothèse dont nous ne nous dissimulons pas la fragilité. De *qa* « couvercle », nous avons le verbe dénominal *qala-* « entasser, mettre dans une caisse » et son factitif *qalat-* « faire mettre au fourreau, faire mettre dans une caisse ou une enveloppe ». *Qalatdīm* pourrait bien signifier : « je fis encadrer les Oghouz ». Ceux-ci sont récemment ralliés et pas très sûrs. On voit que notre traduction n'est pas très éloignée de celle de Thomsen. Toutes deux n'ont peut-être que le mérite de la vraisemblance.

at üzä/bän terä qarī/sökdim : Signalons pour mémoire la mauvaise lecture de R. yūzrä, que Thomsen a dûment réfutée. La correction en : *at üzä* est incontestable. Mais la lecture *bintürä* « faisant monter à cheval » est impossible. Elle suppose d'abord que par deux fois des règles graphiques très strictes ont été violées :

- a) la racine *bin-* « monter à cheval » figure quinze fois dans les documents recueillis par Orkun. Elle est toujours écrite en graphie pleine, comme il est normal en voyelle initiale et pour une voyelle dont le timbre est aussi bien fixé. Nous ne pouvons donc lire que *bän*.
- b) l'un des traits caractéristiques de l'inscription est que les suffixes de factitif, qui sont toujours formés avec une voyelle labiale (jamais avec *i*), sont toujours écrits en graphie pleine, même si la base comporte déjà une voyelle arrondie, *a fortiori* s'il s'agit, comme ici, d'une voyelle neutre (*i*).

bintürä s'écrit obligatoirement avec toutes ses voyelles. On ne peut guère supposer deux fautes de graphie pour un même mot, surtout dans cette partie très soignée de l'inscription.

Un autre argument, d'ordre syntaxique plaide contre l'interprétation admise : c'est la construction du verbe *bin-* :

Neuf exemples puisés dans les monuments de l'Orkhon prouvent que ce verbe se construit, à l'époque, avec l'accusatif :

— que cet accusatif soit simple :

boz atīy binip (I, E, 33),
azman aqīy binip (I, N, 5),
azman aqīy binip (I, N, 6) ;

— ou que ce soit l'accusatif de la forme possessive :

aq atīn binip (I, E, 40),
 *īn binip* (I, N, 2),
salcī aqīn binip (I, N, 4),
az yaīzīn binip (I, N, 8),
ögsüz aqīn binip (I, N, 9) ;

dans un autre exemple, le régime est au cas absolu :

boz at binip (I, E, 37).

La construction avec *at üzä* s'expliquerait d'autant moins que *üzä* a toujours une valeur locative, jamais directive. Il faut donc obligatoirement lire *bän terä*.

Ce mot pose un nouveau problème. Nous le rattachons

à la racine ter- « rassembler », « amonceler ». Une autre forme serait derin « profond » ; terä serait une épithète de qar « neige ».

sökdim : Le sens est bien précisé dans *Türkçe Sözlük* : « franchir avec difficulté ».

La coupe des mots nous apporte un argument supplémentaire. Elle est remarquable : at üzä : bän terä qarîy : sökdim. Nous y trouvons une articulation de la phrase qui, de prime abord, peut paraître insolite, mais qui correspond à un rythme affectif, bien dans la note du passage. Nous ponctuerions ainsi : at üzä, bän tarä qarîy... sökdim ! qui pourrait se rendre en français par une tournure familière : « monté sur mon cheval, moi, la neige épaisse... je la franchis ! »

On aperçoit ainsi toute la valeur psychologique de cette remarque qui autrement serait assez insipide : les hommes s'en vont à pied par ce chemin difficile, tirant leur monture, tandis que le chef franchit l'obstacle sans descendre de cheval.

îyaç tutunu : a donné lieu à un long débat. (*Turc.*, pp. 75 à 78).

Thomsen « s'appuyant sur (tels ou tels objets de bois) ». R. parle de « Schneeschuhe ». *Îyac* signifiant tout bonnement « arbre », Orkun a entièrement raison en traduisant : « ayaçlara tutunarak » = « en se tenant aux arbres ».

Ligne 26

yoğurça î barça aşdımız. Yobalu entimiz. On tünkä yantaqî tuğ berü bardımız. Yerçi yer yağılıp boğızlantı. Buğadıp qağan : « yelü-kör » temiş.

yoğurça : gérondif relatif de la racine yoğur-, longuement étudiée ligne 15.

Le verbe est employé absolument : « les hommes de tête ayant passé » le groupe lu : idip par R., tągürüp par Thomsen nous est incompréhensible ; la lecture est bien incertaine.

î barça : Toute la difficulté réside dans la lecture du signe ▷◁. Thomsen y a renoncé, l'x par lequel il le transcrit n'étant qu'un point d'interrogation. Il affirme néanmoins : « qu'Ibarx (?) soit un nom propre, cela ne fait guère de doute ». Bang (*Turc.*, 288-289), a lu Ibar başı, où Ibar est donné également comme toponymique. Orkun reproduit

Bang (v. son lexique). Malov lit *ĩ bar bas asdĩmĩz*, qu'il traduit : « nous franchĩmes le sommet avec ses vėgėtations », traduction peu comprėhensible, mais qui a le mėrite d'isoler « *ĩ* ». Nous avons le mot, au sens de « forėt » en (4) et à la ligne suivante (27). D'autre part, nous avons ėtudiė le signe $\triangleright\triangleleft$ dans notre chapitre II, § XXXII, et nous avons vu qu'il devait valoir « *ça* ». On aurait donc : *barça*, forme adverbiale bien connue « entiėrement, de bout en bout ». En dėfinitive : « nous traversāmes entiėrement la forėt ».

on tũnkā : Thomsen : « Zehn Nächte (und Tage) lang » et Orkun « on gece » interprėtent ce datif comme marquant la durėe. Ce serait plutôt un datif de date : « à la dixiėme nuit ». Ceci entraĩne une interprėtation diffėrente de toute la phrase (voir *infra*).

tu-γ berũ : Thomsen : « durch (Schnee-) sperren » et Orkun : « manialar arasĩnda » donnent à *berũ* une valeur inattendue. A notre connaissance, *berũ* signifie : « en dėçà, devant ». Malov qui rappelle la lecture R. *birũ*, lit : *ābirũ*, influencė sans doute par la ligne 28 q. v. La diffėrence de graphie est dėjā un indice qu'ici, avec *birũ* nous avons une syllabe initiale, tandis que *b'ũ* (28) est en seconde syllabe = *ābirũ*.

bardĩmĩz : Thomsen : « zogen wir fort ». C'est la fausse interprėtation de *on tũnkā* qui a amenė cette traduction. Il faut garder à *bar-* son sens le plus ordinaire : « arriver, atteindre », et traduire le passage : « à la dixiėme nuit, nous arrivāmes devant un obstacle (un bouchon de neige) au flanc de la montagne ».

yelũ-kũr : Le sens de « galoper » est bien ėtabli (v. notamment Kaşgarĩ). La forme, dite hātive, avec le gėrondif + *kũr* ne fait pas de difficultė, mais on peut hėsiter dans le choix entre la notion d'effort et celle de continuitė. Nous penchons pour le second sens et traduisons par : « galopons sans dėsẽparer ». Peut-ėtre plus simplement : « Au galop ».

Nous ne nous expliquons guėre la traduction de Thomsen : « versucht zu reiten », ni celle de Orkun : « atlara binmeye çalıřĩnĩz : essayez de monter à cheval ».

Ligne 27

Anĩ sub(ĩγ) ba(sa)lĩm » Ol sub qodĩ bardĩmĩz. Sanayālĩ tũřũrtĩmĩz At ĩqa bayur-ārtĩmĩz. Kũn yemā tũn yemā yelũ-bardĩmĩz. Qĩrĩqĩzĩγ uqa basdĩmĩz.

basalim : Le caractère intermédiaire est absolument illisible. Si on lit *baralim*, comme on l'a fait, on ne peut expliquer la lecture *subıy* (pour la construction de *bar-*, v. 24). Nous proposons *bas-* « appuyer sur, fonder sur » qui voudrait l'accusatif. Donc, peut-être : « fonçons sur l'Anı » ?

Ligne 28

U *sühügin* aç(d)imiz. Qanı süsi terilmiş. Sühüşdimiz, sançdimiz, qanın ölürtimiz. Qayanqa qırqız bodunı içikdi, yükünti. Yantımız Kögmän yişıy äbirü kältimiz.

La difficulté de l'interprétation a fait supposer une lacune au début de la ligne. Celle-ci n'existe pas, l'arête de la pierre est seulement un peu floue. Il ne semble pas y avoir de doute sur la restitution du *d* de : açdimiz. *U* est le nom du sommeil au cas absolu et *sühügin* (lu à tort *sühgin* par Orkun) est l'instrumental de *sühüg* « lance ».

äbirü : Thomsen et Orkun : *berü*. Malov : *äbirü*. Cette leçon est la bonne, non seulement pour des raisons de graphie invoquées ligne 26, mais encore à cause de l'accusatif : *yişıy*, qui ne peut être que le régime de : *äbirü*, précisément. Le sens du verbe *äbir-* est bien connu : « tourner, contourner ». *Kältimiz*, qui suit, est employé absolument, sans qu'on précise le lieu.

La phrase *qayanqa qırqız bodunı içikdi, yükünti* présente un cas de construction expressive : « au qayan (des Turcs) le peuple Qırqız vint se rendre, ploya le genou ».

Ligne 29

Qırqızda yantımız. Tırgeş qayanta körig kälti. Sabı antäg : « Ördin qayanıyaru sü yorilim » temiş. « yorımasar bizni -qaganı alp ärmis, ayguçısı bilgä ärmis-qacan äñirsär »

La seule remarque concernerait : *qacan äñirsär*. La question est traitée aux lignes 20 et 21.

Ligne 30

bizni ölürtäçikök » temiş. « Tırgeş qayanı taşıqmış » tedi. « On oq bodunı qalisiz taşıqmış » ter. Tabıaç süsi barmış. Ol sabıy äşidip qayanım : « Bän äbgärü tüşäyin » tedi.

tüşüyin : Ne paraît pas avoir d'autre sens ici que « descendre ». Thomsen lui donne un sens qu'il a d'ailleurs souvent : « se reposer ». Mais dès lors, le directif « *äbgärü* » s'explique mal. Il faut lire « rentrer (en descendant) à la maison ». (Orkun : *eve doγru düşeyim*).

Ligne 31

Qatun yoq-bolmış-är^{ti}. « *anï yoγlatayin* » tedi. « *Sü barïḡ* » tedi. « *Altun yışda oluruḡ* » tedi. « *Sü başı İnäl qaγan Tarduş şad barzun* » tedi. *Bilgä Toṇuquqqa barḡa aydı* :

On ne peut attribuer qu'à une faute d'impression la lecture qui est dans Orkun « *taraduş* ». La forme correcte est dans le lexique. *Toṇuquq-qa* : autre exemple de consonne double non écrite.

Ligne 32

« *Bu süg elt* » tedi. « *Qïyïäṛḡ köḡliḡçä ay ; bän saḡa nä ayayin ?* » tedi. « *Kälir ärsär kör ükülür. Kälmaḡ ärsär tiliḡ sabiḡ alï-olur* ». tedi. *Altun yışda olurtimiz*.

kör ükülür : Orkun lit après le premier k° un g et aboutit ainsi au mot *kög*, bien attesté dans Kaşğarî notamment, mais dont aucun des sens n'est satisfaisant ici. La photographie de la pierre au tome II du même ouvrage ne laisse aucun doute sur la lecture r.

Malov lit : *kü är ükülür*, qui est irréprochable au point de vue épigraphique, mais la traduction qui en résulte : « si quelqu'un vient (c'est-à-dire se joint à nous), alors augmentera le nombre des hommes courageux » n'est pas acceptable.

Kü est un nom qui signifie d'ailleurs « renommée » plutôt que courage. *Kü äri* pourrait à la rigueur avoir le sens « d'homme de renom ». On attendrait plutôt l'adjectif : *külig*.

Psychologiquement, la traduction n'est pas plus satisfaisante : il est peu vraisemblable que le qaghan laisse espérer à Tonyouquq la reddition spontanée d'ennemis menaçants. De tels faits ne se produisent qu'après une défaite, et en ce moment les Turcs sont sur la défensive.

Thomsen donne, sous réserve, la traduction : « s'ils sont dans l'idée de venir, envoie-moi des espions (?) ». Il a donc lu *körig*, qui n'est pas dans le texte.

Nous proposons très simplement : *kör* : « vois, regarde », et : *ükülür*, aoriste de *ükül-* « ils se rassembleront ».

Ligne 33

Üç *körig* *kişi* *kälti*. *Sabī* bir : « *Qağanī* *sü* *taşıqdı*. On oq *süsi* *qalışız* *taşıqdı* » ter. « *Yarış* *yazıda* *terilälim* » *temiş*. Ol *sabīγ* *äşidip* *qağanγaru* ol *sabīγ* *İdtim*. *Qantayın* *sabīγ* *yana*

Aucune difficulté de sens. Il faut seulement noter que *ter* a pour sujet les espions, tandis que *temiş* a pour sujet le qaghan des On-oq, dont les paroles sont rapportées par les espions (nuance entre *ter* et *temiş*).

Grammaticalement notons que le verbe *taşıq-* a, dans la même ligne, une fois une valeur objective ou transitive « faire sortir », la seconde fois une valeur subjective « sortir ».

Le troisième *sabīγ* est une erreur flagrante, entraînée par les deux *sabīγ* précédents. Il ne peut être que le sujet de *kälti*. Il faudrait corriger en : *sab*.

Ligne 34

käti : « *Olurīγ* » *teyin* *temiş*. « *Yelmä*, *qarγu* *ädgüti* *urγıl*, *basıtma* » *temiş*. *Bög* *qaγan* *baγaru* *ança* *ay-İdmış*. *Apa* *Tarqanγaru* *içrä* *sab* *İdmış* : « *Bilgä* *Toñuyquq* *añıγ* ol, *öz* ol, *aγlar*.

qarγu *ädgüti* *urγıl* : Thomsen donne sous réserve la traduction : « haltet gute Wacht ». Malov : « tiens bien le guet ». Orkun : *ateş* *kuleleri* *iyi* *koyun* ». Cette dernière traduction est la bonne. Elle provient sans doute de Kaşgarî, où le mot *qarγu* est ainsi défini : « construction en forme de minaret au sommet des montagnes, où l'on allume des feux à l'approche de l'ennemi ».

Ur- (mod. *vur-*) a ici le sens de « faire, placer ». Donc : « établis soigneusement des tours de guet ! » *Qarγu* est à rattacher à la racine *qara-* « observer » d'où *qaraγu*, puis *qarγu* avec chute de la voyelle atone.

bög : Il est impossible de suivre Thomsen dans sa lecture *bögü*, que Orkun et Malov reprennent sous réserve. Réserve que justifie un examen attentif de la pierre qui porte indubitablement *bög* ou *büg*. Le mot réapparaît à la ligne 50, où Thomsen l'a, contre toute vraisemblance, lu : *bögü*. Il s'agissait en fait pour Thomsen de retrouver à tout prix dans l'inscription de Ton. le nom du fils de Qapγan, qui n'a jamais régné et, par conséquent, jamais porté le titre de qayan. *Bög* est un simple adjectif qui a le sens d' « intelligent, rusé » (Voir à ce propos l'article *bögi* dans le lexique de Orkun). C'est une épithète « de nature » que Tonyouqouq attribue au qaghan au moment où celui-ci lui joue un bon tour, en envoyant des ordres divergents à l'Apa Tarqan.

ayï-ïdmış : Le sens est très clair, mais la lecture de Orkun est inacceptable. La forme qu'il propose *ayïdmış* ne pourrait être que le factitif de *ay-*. Or, ce factitif, bien attesté, est *ayït-*, jamais *ayid-*. Il faut décomposer l'expression en deux éléments. Le verbe *ïd-* est connu au sens d' « envoyer », avec le sens dérivé : « laisser libre », déjà étudié (9). On a ainsi une nouvelle combinaison de gérondif et de verbe à un mode personnel *ayï-ïdmış*. « C'est ce qu'il m'envoya dire à moi, Tonyouqouq, mais à l'Apa Tarqan... » Ceci justifierait notre interprétation précédente de *bög*.

añïγ : La lecture adoptée est expliquée dans notre § XIII. Pour le sens, indiquons que le mot n'est employé, dans les inscriptions de l'Orkhon, que dans une acception assez vague, que l'on ne peut définir que par opposition à : *ädgü* « bon ». Dans Irk bitig où il revient souvent, il est employé devant un adjectif pour donner à celui-ci une valeur superlative. Ce sens est également celui que lui attribue Kaşgarî. C'est dans le premier sens qu'il faut l'interpréter ici, où il a une valeur d'attribut : « *bilgä Toñuquq añïγ ol* ». Nous lui laissons dans notre traduction un sens assez vague en le rendant par « terrible ».

Ligne 35

sü yorilim tedäçi, unamaγ ». Ol sabïγ äşidip, sü yorïtdim.
Altun yïşïγ yolsızın aşdım, Ertiș ögüzig kaçıgsızın kaçdımiz.
Tün qatdımiz. Bolçuqa taγ üntürü tägdimiz.

L'idée est tellement claire, la graphie tellement soignée dans toute cette partie de l'inscription, que nos remarques

tendent par la force des choses à devenir plus rares. Les lignes sont aussi moins denses.

Il nous faut néanmoins signaler une locution assez originale : *taŋ üntürü*. Tout le monde est d'accord sur le sens « au lever de l'aurore ». Ce qui est intéressant, c'est que *üntür-* est le factitif de *ün-* « se lever ». Il faut donc supposer un « agent » qui provoque le lever de l'aurore. Le secret est encore dans *Kaşgarî*, qui nous révèle cet agent, passé ici mystérieusement sous silence. A la rubrique *öndürdi* (B.A., I, 225), nous trouvons en effet : « *Täŋri ot öndürdi* = Tengri fit pousser les plantes ». Le terme est, selon *Kaşgarî* connu des seuls Ouïgours, à l'exclusion des Oghouz.

Ligne 36

Tılıŋ kälürti. Sabı antaŋ : « *Yarıŋ yazıda on tümän sü terilti* » *ter. Ol sabıŋ äşidip bağlär qopın* :

Ligne 37

« *Yanalım ! arıŋ ubatı yeg* » *tedi. Bän ança termän, bän bilgä Toñuquq* : « *Altun yiŋiŋ aŋa kältimiz. Ertiŋ ögüzig arıŋ ubatı yeg* : ailleurs, *arıŋ obutı yeg* (Malov : *yig*). Les traductions varient :

Thomsen traduit : « aux purs convient la modestie ». *Arıŋ* est donc pris pour l'adjectif connu par ailleurs (inscr. v. G. Kaş.) au sens de « propre », puis de « pur, saint ». Le glossaire de v. G. donne *uwut, uut* (variante de **ubut*) au sens de *utanma* « avoir honte ». On peut en déduire une base verbale **uwat-*, *ubat-*, qui pourrait signifier « avoir honte ». Nous reviendrons sur cette base verbale. Signalons seulement que, dans la traduction de Thomsen, le lien grammatical apparaît mal.

Malov traduit : « la honte des purs est bonne » avec une référence au discours du député N. Undasınov, 27 février 1944, *Pravda Kazakh*, où celui-ci déclare : « la honte des purs est bonne », ce qui rejoint à peu près le sens de Thomsen.

Ces considérations morales, surtout dans le contexte présent, nous semblent bien étrangères aux préoccupations de Ton. et des beg.

Orkun apporte une modification dans un sens plus réaliste, qui convient mieux à l'esprit du document. Se réfère-

rant à Kaşgarî il lit bien obut-, mais renvoie à abütmaq « gizlemek » Kaşgarî donne en effet : abî- « gizlemek, örtmek », et abîd- (même sens). Peut-être Orkun eût-il été mieux inspiré s'il s'était référé à une autre base que donne Kaşgarî, à savoir uban- « gizlenmek » visiblement les rapports avec uv-, uw, uwşat-, uwşaq ou uşaq (mod. ufak), exprimant tous l'idée de diminution, de petitesse et par extension le sens de « se cacher » (cf. en fr. : se faire petit). Mais ayant adopté ce sens, il ne sait que faire de ariγ et le transforme délibérément en ärig. Il arrive ainsi au sens de « cacher, dissimuler les hommes est bien ». L'hypothèse insoutenable de är passant à ar enlève toute valeur à l'explication, même si l'on rétablit convenablement l'étymologie de obut-, à lire ubut-, ou mieux ubat-.

Partant de uban-, donné par Kaşgarî au sens de « gizlenmek », mais visiblement apparenté à uv, uw- « devenir petit », nous voyons en ubat- (peut-être ubut-) la forme factitive signifiant : « rapetisser (transitif), amoindrir » = osm. *ufat-*.

Reste à expliquer ariγ. La graphie de *i* invite à voir dans ce mot l'accusatif de ari, qui signifierait « fatigue ». Cette forme nominale n'est, semble-t-il, pas attestée, mais la base verbale *ar-* est bien connue (Kaşgarî : *ar-* « yorulmak »). Bien que v. G. donne la forme ari-, les dérivés comme *aruq* « yorgun », *aruqsuz* « yorulmaz » à décomposer en *ar-uq* plaident en faveur d'une base primitive *ar-*. Cette racine a disparu dans le turc moderne, mais celui-ci a conservé la locution : *yorgun argın*, qui a l'avantage de bien préciser le sens et la vraie racine du mot, qui ne peut être que : *ar-*.

Ari serait un nom déverbal en -i et signifierait « fatigue ». Bon prétexte pour les beg effrayés par la masse des ennemis d'invoquer la fatigue et le besoin de se reposer après, il est vrai, une marche excessivement pénible. Nous proposons de comprendre : « laisser diminuer la fatigue est mieux, il vaut mieux prendre du repos ».

Ligne 38

käçä kältimiz — « kälmişi alp » tedi. Tuymadı. Tağrı, Umay, iduq yer sub basa-berdi äriñç : « Näkä täzärbiz ? »

Cette ligne a fait l'objet d'une longue discussion de la part de Thomsen (*Turc.*, 37 et 38). Il a bien vu que l'interprétation de R. « Sie haben (uns)nicht wahrgenommen (und

das ist Zeichen, dass) der Himmel, der Umai, das geweihte Jersub, sie niedergedrückt hat » était insoutenable. Il y substitue : « ils (les ennemis) ne se sont pas aperçus (de nous ; c'est que) le Ciel, Oumay et le saint Yersoub les auront terrassés ».

Encore, à notre avis, une extrapolation du texte, pourtant très simple, si l'on veut bien l'aborder sans préoccupation philosophique ou métaphysique.

Faisons d'abord justice de cette prétendue intervention divine qui rend aveugles les ennemis, de telle sorte qu'ils ne voient pas arriver les guerriers. Encore un souvenir homérique, qui n'a rien à voir ici. Il n'y a pas d'exemple qu'une cause comme celle qu'invoque T. soit exprimée après le résultat. On trouverait dans la langue populaire des causales suivant la principale, mais de toute façon le lien causal serait exprimé, par exemple par « diye ». L'intervention divine qui s'exerce d'ailleurs toujours dans le même sens, c'est-à-dire, au moment de la délibération, pour inspirer à Ton. la voie à suivre, est réelle, mais elle a pour but d'inciter Ton. à vaincre la résistance des beg et à engager le combat.

Apparemment, il s'agit de tout autre chose. Il y a là un petit dialogue très clair, très vivant, où les paroles de Ton. et celles des beg se font écho. Ton. vient de dire : « Nous sommes (bien) venus en franchissant la Montagne d'Or, en passant le fleuve Ertich ». Les beg lui répliquent (*tedi*) : « Oui, mais la venue a été rude (*kälmişi alp*) », ce qui fait suite à leur premier refus, motivé par la fatigue. Ils en ont assez.

Le dialogue s'arrête là. Et Ton. ajoute en commentaire : *tuymadı* = « ils ne m'entendirent pas, ils ne m'écoutèrent pas ». L'intervention divine prend alors toute sa valeur. Elle donne à Ton. la force de passer outre. Tout cela délicieux de naïveté !

Ligne 39

Üküş teyin nākā qorqurbiz ? Az teyin nā başinalım ?
tāgālīm ». *tedim*. Tāgdimiz, yolīdimiz. Ākinti üküş k(älti)

yolīdimiz : a été lu : *yayīdimiz* (Malov, Thomsen). Un examen très attentif de la pierre nous fait lire plutôt : *yolī-dīmiz*, de *yolī-* « piller ».

üküş : et non *öküş*. La racine est *ük-* (cf. *ükülür*).

Ligne 40

Örtçä qızıp kälti. Sürüşdimiz. Bizintä äki uçı sıñarça arttuq
 ärti. Täñri yarlıqqaduq üçin, üküş, teyin biz

arttuq : v. 20.

yarlıqqaduq : v. 16.

Ligne 41

qorqmadımız. Sürüşdimiz. Tarduş şad ara badī. Yañdimiz,
 qağanın tutdımız. Yabğusın şadın

Tarduş şad ara badī : Malov : T. S. prit part au combat. Orkun :
 arada irtibat temin etti. Nous traduisons (littéralement) :
 lia l'intervalle, mais nous ne voyons pas bien de quelle
 manœuvre il peut s'agir.

yañdımız : on a lu *yaydımız*. La pierre porte bien *yañdımız* de
yañ- « vaincre ».

Ligne 42

anta ölürti. Älligçä är tutdımız. Oloq tün bodunın sayu
 ittimiz. Ol sabıy aşidip On oq bağlări bodunı qop

Quel est le sujet de ölürti ? Thomsen pense que ce sont
 les ennemis. Il nous semble qu'il y a là quelque invrai-
 semblance et nous penchons plutôt pour les Turcs. On
 objectera que ces derniers sont par deux fois dans la même
 ligne désignés à la première personne du pluriel. Mais l'ar-
 gument n'est pas décisif. La même rupture de construction
 est fréquente et se trouve notamment lignes 35 et 36
 (tägtimiz-kälürti). Il n'y a ici aucune équivoque possible
 et pourtant les verbes sont à des personnes différentes.

ittimiz : La lecture de la pierre n'autorise que *ittimiz*, qui serait
 l'accompli de *it-*, synonyme de *id-* (voir Orkun lexique).
 Ces deux racines ont-elles existé ? Il est permis d'en douter.
 En effet, nous avons vu qu'après voyelle, le suffixe de
 l'accompli commence toujours par la sonore -d et non par
 la sourde -t. Il y aurait là une anomalie inexplicable. Nous
 proposons de rétablir le radical *id-*. La forme de l'accompli
 est alors *id-timiz*, une seule des deux dentales étant gra-
 phiée. Sans doute avons-nous même un exemple d'assimi-
 lation régressive : *ittimiz*.

Pour le sens, nous sommes en complète divergence avec nos prédécesseurs. Thomsen traduit : « sanden wir Botschaft überall hin zu ihrem Volk ». Comment le verbe en question peut-il signifier « envoyer une ambassade » ? Orkun préfère : « envoyer des nouvelles (haber) », Malov « envoyer des messagers ». Et comment l'accusatif *bodunin* pourrait-il indiquer le destinataire de l'ambassade ou du message ? Le sens de *id-* est constant : il veut dire « envoyer », mais surtout « laisser libre », sens que l'on a dans : *iduq* « sacer ». Le peuple est libéré (l'opposition est frappante entre *är* « les soldats » et *bodun* « les civils »), conformément à une habitude constante, qui n'est pas sans arrière-pensée politique. Le résultat est immédiat d'ailleurs : tout le peuple et les *beg* (*qop*), apprenant cet acte généreux viennent faire leur soumission. Dans notre ouvrage *L'Empire des Turcs Célestes*, nous avons avancé l'hypothèse que *är* signifiait « soldat d'élite ». Ce qui expliquerait qu'on ne mentionne qu'une cinquantaine de prisonniers.

Ligne 43

kälti, yūkünti. Käligmä bäglärin bodunin etip yïyïp azça bodun tüzmiş ärti. On oq süsin sülätidim.

etip yïyïp : Thomsen a bien compris le sens de cet hendiadyoin (v. *Turc.*, pp. 12 et 13), mais il n'a pas vu que le premier élément en est un gérondif de *et-* « faire » (avec e fermé, osm. id.) ; comme nous l'a signalé M. Bazin, qui l'a remarqué dans son étude des inscriptions de l'Orkhon I et II, le verbe écrit : *it-* dans ces textes n'est pas l'équivalent phonétique d'osmanli *it-* « pousser », mais d'osm. *et-* « faire » (écrit aussi « it » en osm. classique) ; quant au correspondant d'osm. *it-* « pousser » dans les inscriptions turques anciennes, c'est le verbe *elt-/ilt-* que nous avons en (18) et (53).

Ligne 44

biz yemä sülädimiz. Anï ertimiz. Yençü ögüzig kaçä Tinsioylï yatïyma bärliq äk Taγ ertür(tim).

Anï : Orkun : « la rivière Anï ». C'est une inadvertance : nous sommes bien loin de la rivière Anï et du pays des Qırqız. Thomsen et Malov ont bien vu qu'il s'agissait du pronom personnel à l'accusatif. Tous deux traduisent « en les (pour-

suisant) ». Mais de qui s'agit-il ? Thomsen est formel : il s'agit du petit nombre de fuyards dont il est question à la ligne précédente. Cette interprétation est rendue presque nécessaire par celle du verbe *er-* par « poursuivre ». Ce verbe veut dire « atteindre », ici, « rejoindre ». Qui ? Non pas les fuyards (un petit nombre : *azça*), mais l'armée toute entière des On oq, qui se sont ralliés et qu'on a envoyée en avant. Le contexte est lumineux : On oq süsin sülätdim biz *yemä sülädimiz*.

Commentaire à partir de Tinsioylï :

Thomsen voit dans toute la suite un nom de montagne : le Tinäsi-oyli-yatïyma. C'est, à tout le moins, compliqué.

Malov dit : le mont Bärliġäk où vivait le fils de Tinäsi. Orkun ne se prononce pas.

Tinsioylï (plutôt que Tinäsi oyli) est un nom propre de personne, comme l'a vu Malov ; c'est un hybride du chinois : T'ien-tse > Tinsi = fils du Ciel = Empereur, et oyli = possessif de oyil, « fils », dont « fils de l'Empereur ».

yatïyma : nom déverbal, à valeur de participe, en -ïyma. C'est dans cette voie qu'a cherché également Malov. Mais que *yat-* ait jamais signifié « vivre » est extrêmement douteux. Nous pensons au contraire que ce verbe, qui signifie ordinairement « être couché », a pris par extension le sens d'« être mort, gésir ». (Cf. l'usage moderne : Burada kim yatïyor ? qui est enterré ici ?). *Yat-* serait l'antonyme exact de *yorï-* que nous avons cru pouvoir interpréter par « vivre » (10).

Le mot *taγ* de la fin est en dehors de toute contestation.

Il ne nous reste plus que le groupe : *b̄rlgk*, d'où nous pouvons encore isoler le mot *b̄rlig*, dérivé de *b̄r̄* « tache », par extension, « grain de beauté ». *B̄rlig* = tacheté. La consonne *k* ne peut être accompagnée ici que de la voyelle *ä*, donc : *äk*. Nous aurions ainsi un lieu dit : l'Äktaγ, bien connu par ailleurs comme nom de montagne. On sait que de tels toponymes peuvent exister simultanément en plusieurs endroits. Les Turcs, comme tous les autres peuples émigrants, amènent avec eux leurs noms familiers. Dans l'inscription, nous aurions une réplique de l'Äktaγ, citée par Zémarque comme résidence des qaγans des Turcs. S'y ajouterait une caractérisation : *b̄rlig* (tacheté), qui aurait l'avantage d'éviter toute confusion. Aussi proposons-nous de lire : *Tinsioylï yatïyma b̄rlig äk taγ*, et de traduire : « le mont d'Or tacheté où gît Tinsioylï ».

Le dernier groupe, qui a dû contenir six caractères, n'en a plus que trois lisibles : r t ü ; le quatrième se laisse deviner : r. S'il en est ainsi, les deux autres caractères sont : tm. Donc *ertürtim*, factitif de *er-* « atteindre ». Nous traduisons : « je fis atteindre l'Ektagh... », etc...

Ligne 45

Tämir qapïyqa tägi ertimiz. Anta yanturtimïz. İnäl qaγanqa Qaraçuq taγqa Tüzik Toqar aša en(timiz).

Tämir qapïyqa tägi ertimiz. Anta yanturtimïz : On a compris : « nous les poursuivîmes jusqu'à la Porte de Fer. De là, nous les fîmes revenir ». (Thomsen, Orkun, Malov). Cette traduction est possible littéralement. Cependant on voit mal pourquoi Ton. insiste tellement sur la poursuite d'une poignée d'hommes (v. ligne 43), puisque c'est bien d'eux qu'il s'agit dans l'esprit des commentateurs. Nous avons essayé de montrer, au contraire, qu'il s'agissait du peuple entier des On-oq, réorganisé et envoyé en avant-garde, que le gros de l'armée turque a déjà rejoint (44) avant le Fleuve des Perles. La campagne se poursuit maintenant au-delà et l'on atteint la Porte de Fer. Ton. ajoute « puis nous fîmes revenir (l'armée) ». On attendrait plutôt : *yantimïz* : « nous revînmes ». Mais le factitif ne surprend pas trop, si l'on tient compte que Ton. dit aussi : *sülät-* « faire faire une expédition » pour une campagne à laquelle lui-même participe. Il faut entendre, selon nous, « nous (pluriel emphatique) donnâmes l'ordre du retour ».

La fin de la ligne est extrêmement mutilée : après *qaγanqa*, nettement lisible, nous croyons pouvoir lire les caractères suivants : Q R ç et non *m* (O), puis le signe Q°. Orkun suppose un nouveau « *tämir qapïyqa* », qui ne correspond nullement aux caractères qu'il a notés. Si notre lecture est bonne, ce que nous croyons, nous pouvons interpréter : *Qaraçuq taγqa*, montagne bien connue. (Voir notre ouvrage *L'Empire des Turcs Célestes*, p. 294).

Tüzik : se lit fort bien : il s'agit du nom des Arabes (Malov et Orkun) (Thomsen n'a rien lu). Après, nous lisons, avec Malov : TQR, que nous interprétons comme lui par *Toqar* = les Tokhariens (Orkun lit *tokrsin* et ne traduit pas). Avec ces deux noms propres nous avons le nom des deux peuples de la région, et notre lecture, semblable à celle de Malov, a pour elle la vraisemblance.

Il est plus difficile de se prononcer sur les trois derniers caractères, selon Orkun : « sin ». Dans le premier, nous voyons avec Orkun un S postérieur, le second doit être plutôt *a* que *i*. Tenant compte de ce que S peut également avoir la valeur de S postérieur, nous pouvons conjecturer un mot : *aşa*, gérondif de : *aş-* « franchir (une montagne) ». Nous aurions ainsi : « en traversant (le pays des) Tezik et des Toqar ». Toutefois cet emploi de *aş-* avec des noms de peuples est sujet à caution, bien qu'il s'agisse, de toute évidence, de pays montagneux.

Il ne resterait en suspens que le caractère : *n* (lisible). Peut-on penser à suppléer *tmz* et lire *entimiz*, de *en-* « descendre » ? Est-ce compatible avec *qaraçuq taŋqa* ? Nous présentons l'hypothèse avec des réserves expresses.

Ligne 46

Anta yeröki Soq başlıŋ Soŋdaq bodun qop kälti ol küntä.
Täŋti TÜRÜK bodun tāmīr qapıŋqa, Tinsioŋlı.

La pierre ne présente aucune difficulté de lecture, et on se demande comment Orkun a pu lire « başlıŋaru », au lieu de başlıŋ, très net. D'ailleurs ce mot ne figure pas dans son lexique et sa traduction « başbuŋluŋunda » nous est tout à fait étrangère.

A la traduction de Thomsen suivi par Malov, nous adresserons deux critiques :

- a) *anta* est traduit par « là » avec une valeur de directif, puisque le verbe est *kälti* : « là arriva ». Thomsen est coutumier de cette erreur (v. notamment 15). On ne saurait trop répéter que *-da/ta* représente un ablatif, ou un locatif. Il faut donner ici à *anta* la valeur temporelle qu'il a souvent : « puis ».
- b) le groupe *yeröki* est totalement passé sous silence. Pourtant ce groupe s'analyse assez facilement ; il comprend trois éléments :
 - 1) *yer* : lieu, territoire,
 - 2) la particule *ök* corroborative (latin : *ipse*),
 - 3) le suffixe de possessif *-i*.

On a ici un type de construction complexe que M. Deny a analysé en partant de l'exemple *dam-ï qırmızı ev* = son toit rouge maison : maison dont le toit est rouge. Başlıŋ

(adj.) joue ici le même rôle que qirmizi. Litt. « son propre territoire commandé par (ayant à sa tête, dominé par) Soq (voir plus bas) le peuple Soɣdaq », c'est-à-dire : « le peuple Soɣdaq dont le propre territoire avait à sa tête S. »

Quant à Soq, ce peut être soit un nom propre d'homme, soit, plus vraisemblablement, le nom du peuple des Soq = les Souo-ko (Chavannes, *Documents sur les Tou-kiue Occidentaux*, pp. 67 et 271). En définitive, on doit lire : « le peuple Soɣdaq dont le propre territoire était sous la domination des Souo-ko (Soq) ».

ol küntä : Ce groupe qui ne présente aucune difficulté mérite cependant l'attention. Avec une construction classique, il ne saurait se rapporter qu'à la proposition suivante, qui offre elle-même une « anomalie » de construction, puisque le sujet suit le verbe *tägti*.

Mais le récit est terminé ; il ne s'agit plus que d'une rétrospective, tout au long de laquelle l'expressivité va bouleverser la syntaxe. La notation : *ol küntä* « ce jour-là » ne présente à elle seule aucun intérêt. Elle n'a sa pleine valeur que si on la joint à la phrase précédente. Le jour même où Ton. atteint la Porte de Fer, le peuple Soɣdaq vient se rendre. Le rejet de *ol küntä* à la fin de la proposition souligne singulièrement cette coïncidence, qui n'est d'ailleurs pas surprenante.

Tägti TÜRÜK bodun Tämür qapıyqa Tinsioyli : Comme nous l'avons dit, la construction est remarquable. Le ton change : c'est l'exaltation de la victoire et l'évocation du butin rapporté. On a l'ordre suivant : verbe, sujet, complément, plus une apostrophe. Ton. s'écrie : « Il est parvenu, le peuple *türük*, à la Porte de Fer, ô *Tinsioyli* ! »

Si l'on admet cette construction, que légitime l'expressivité, on résoud par là-même la difficulté qui provenait de la répétition de *Tinsioyli* au début de la ligne suivante, où l'on a voulu voir une négligence, négligence assez insolite pour un mot aussi long et aussi compliqué.

Ligne 47

Tinsioyli yatıyma taɣa tägniş idi-yoq ärmis. Ol yertä, bän bilgä Toñuquq, tägürtim üçin

Pour *Tinsioyli yatıyma taɣ* : v. (44).

Pour *idi-yoq* : v. (11).

Pour le sens de la première phrase, Thomsen a commis la même erreur qu'en 18 et n'a pas vu l'emploi impersonnel de *tägmiş*, sujet de *yoq-ärmiş*. Il traduit : « Nos ancêtres et le peuple turc avaient (en leur temps) (qui traduit sans doute *ol küntä*) poussé jusqu'à Temir qapı et au mont Tinesioyli, où il n'y avait alors aucun souverain ».

Comme en 18, il faut comprendre tout autrement : « il n'y avait personne qui eût atteint le mont où gît Tinsioyli ». Il convient de remarquer qu'ici le mot *Äktaγ* n'est pas mentionné.

A partir de : *ol yertä* jusqu'à : *Kälürti*, à la ligne suivante, nous avons une phrase complexe, dont le déroulement est assez particulier et confirme ce que nous avons dit de la syntaxe expressive de ce passage. Comme à son ordinaire, Thomsen traduit *ol yertä* comme s'il était un directif. C'est en réalité un ablatif, complément du verbe principal *kälürti* = de ce lieu là... on fit venir, ramena. En remontant à partir de ce verbe, on trouve, comme il est normal, une série de compléments d'objet : *altun*, *kümüş*, etc... Puis, en incise, une proposition causale : « *bän bilgä Toñuquq tägürtim için* ». L'économie de la phrase est donc la suivante : « De ce lieu, parce que moi le sage Ton. je l'avais fait atteindre, on ramena, etc... ».

Ligne 48

sarıγ altun, ürün kümüş, qız quduz, ägri täbi, aγı buñsız kälürti. Elteriş qaγan bilgäsin,

Pour *quduz* : Kaşgarı donne le sens de « veuve », sens très satisfaisant ici. Le butin comporte des jeunes filles et des veuves. Si cette interprétation est la bonne, il y a là un trait de mœurs remarquable : les vainqueurs laissent les femmes en puissance de mari aux mains de celui-ci. Mais peut-être faut-il comprendre seulement « femme » opposé à *qız* « virgo ».

En ce qui concerne *ägri täbi*, Thomsen lui a consacré un long passage dans *Turc.*, 68, 69. Il était arrivé au sens de « caparaçon » qu'il a abandonné dans sa traduction définitive, où l'on ne trouve qu'un point d'interrogation.

Orkun a voulu voir un verbe (I, p. 124, note 18), dont la racine serait *ägrit-* ayant le sens de « se charger, s'engager ». Malgré l'affirmation péremptoire de l'auteur : « *bu söz burada da tam tekabül etmektedir* », on ne voit pas

ce qu'un tel verbe vient faire au milieu d'une énumération. Comme l'avait bien vu Thomsen, il ne peut s'agir que d'un nom et mieux, selon nous, d'un groupe de deux mots, tout à fait semblable aux précédents : *sarïḡ altun ürün kümüş*, et : *qız quduz*. Le rythme de la phrase est tellement net, tellement souligné par la coupe des mots, qu'on sortirait de toute vraisemblance en cherchant dans une autre voie. Ceci étant, le nom, deuxième élément du groupe, nous paraît tout indiqué : c'est *täbi* « chameau ». Nous avons ici une variante de *t. deve*. Kaşgarî donne toutes les formes de ce mot, qui paraît singulièrement instable : *täwä*, *täwey*, *tewi*, et *täwi*. Le *b* de Ton. est plus primitif que le *v* ou *w* que l'on trouve ailleurs.

Quant à *ägri*, c'est l'adjectif : « tordu, bossu » (= *osm. eḡri*). Est-ce une épithète de nature comme *sarïḡ* et *ürün* ? Elle s'appliquerait au chameau de Bactriane, à moins que *ägri* ait une valeur distinctive (?) et donne à *täbi* un sens particulier, celui de « dromadaire », habitant du bassin de l'Indus. La première hypothèse aura notre préférence.

Le même groupe de mots figure dans l'inscription de Begre (côté droit, ligne 2), où il se présente sous la forme : *ägritäbä*. Le lexique de Orkun donne pour cette forme *ägritäb*, toujours rattaché à la racine *ägrit*. La pierre porte bien un *a/ä* final, mais Orkun l'assimile aux autres *a* qui figurent dans le même texte et qui sont, eux, exclamatifs, mais après des formes verbales personnelles comme *adrillim*, *bükmädin*, *tikdim*, *bardim*, etc. Il est bien évident que le prétendu *ägritäb* n'est pas une forme verbale. La graphie de l'*i* de *ägri* prouve que ce n'est pas un *i* intérieur, mais un *i* final.

Bilgäsin, de même que *alpîn* à la ligne suivante, est un exemple remarquable d'actualisation de l'adjectif. Cet emploi, tellement généralisé dans la langue moderne, est donc très ancien.

Ligne 49

alpîn ücin, Tabḡaçqa yeti yegirmi süḡüşdi, qitañqa yeti süḡüşdi, Oḡuzqa beş süḡüşdi. Anta ayḡuḡı(sı)

La fin de la ligne semble bien comporter une lacune. En ce cas, on ne peut lire que : *ayḡuḡısi* (v. ligne suivante).

Ligne 50

yemä bänök ärtim. Ayγuçisī yemä bän ärtim, Elteriş qayanqa, Türük böğ qayanqa, Türük bilgä qayanqa.

ayγuçisī : et non yaγičisī, la voyelle étant U et non i. Thomsen traduit ce mot qu'il lit yaγičisī, par « Kriegführer », Orkun par « düşman üzerine giden ». La dérivation du mot à partir de : yaγī, pour signifier « qui conduit à l'ennemi », est bien contestable. D'ailleurs, il faut bien lire : ayγuçī. La répétition a sans doute paru gênante aux commentateurs, le mot ayγuçī se trouvant déjà à la fin de la ligne précédente. Il y a effectivement redondance, mais celle-ci ne nous surprend pas, étant donné le ton emphatique de l'inscription à partir de ce moment. Sans grand contenu, elle n'est plus guère qu'un jeu verbal, dont l'intérêt est pour nous plutôt d'ordre linguistique, la forme faisant contraste avec la sobriété antérieure.

A tout prendre, le développement logique n'est pas aussi surprenant qu'il paraît. Ton. vient de dire : « j'étais moi-même son conseiller. Puis il s'avise qu'il doit, dans cette péroration, évoquer le nom du qaghan et il reprend : « j'étais, moi, son conseiller, à Elterich... ». C'est du moins ainsi que nous interprétons les datifs qui suivent : nous avons une double détermination possessive, l'une par le possessif proprement dit : ayγuçī-sī, l'autre par le complément au datif (les trois qayan-qa). Une construction semblable est signalée dans v. G. § 411 : bīra başī = litt. « leur chef aux mille ». (Cf. également l'inscription de Uyuγ Tarlıq (O, III, 31), où l'on a : bän Tāγri elimkā elçisi ärtim). On trouverait dans la langue parlée actuelle une construction tout à fait semblable, mais le datif serait remplacé par le génitif. On dirait : müşaviri idim hanın.

Quant à ces trois datifs, nous pensons qu'ils désignent un seul et même personnage, le qaghan Elterich, et non la succession de trois qaghans : Elterich, Böğü et Bilgä.

D'abord, et tout comme à la ligne 34, la pierre ne porte pas böğü, mais seulement böğ. Ensuite, ce serait une bien étrange omission que de ne pas citer, entre Böğü et Bilgä, le nom du plus grand souverain de l'époque, Qapghan, dont il sera question à la ligne suivante. Türük, böğ et bilgä sont, croyons-nous, des épithètes attribuées à Qoutlough, Elterich n'était d'ailleurs lui aussi qu'une épithète laudative : le qaghan qui rassemble l'Empire.

Nous traduisons donc : au qaghan Elterich, au rusé qaghan turc, au sage qaghan turc.

Ligne 51

Qapγan qaγan yeti otuz yaşqa (qaγan bolti ?). Anta
 ärti. Qapγan qaγan olurdī. Tün udimatī.

Il est sage de renoncer à combler les deux lacunes, la première de dix caractères environ, la seconde de quatre ou cinq caractères. Cependant, si l'on tient compte que le chiffre 27 peut correspondre à l'âge d'accession au trône de Qapghan, on peut suppléer dans la première phrase : qaγan bolti : « devint qaghan ». La phrase qui suit la lacune : Qapγan qaγan olurdī, où il faut signaler la forme de passé accompli doit vouloir dire : Qapghan régna comme qaghan.

udimatī : de même que *olurmatī* de la ligne suivante, ont été traités par Orkun comme des parfaits, et naturellement à la 3^e personne, ayant donc comme sujet Qapγan. Nous savons qu'après voyelle le parfait est en -di non en -ti. Il faut donc lire : udi-matī et : olür-matī, gérondifs négatifs. C'est ce qu'a bien vu Thomsen : « sans trouver le sommeil la nuit, ni le repos le jour », avec pour sujet implicite : moi, Ton.

Ligne 52

küntüz olurmatī, qizil qanīm tükati, qara tärim yegirti,
 işig küçig bertimök. Bän özim uzun yelmäg yemä ittīm.

tükäti : à lire *tükät-i*, gérondif de même que *yegirt-i*, que Orkun lit *yegir-ti* (v. son lexique), tout en le traduisant par un gérondif.

Malov hésite entre *tökti* et *tökäti*. Sa traduction « versant » montre qu'il rattache le mot à la racine *tök-* « verser ». La première lecture est impossible : d'abord, le parfait serait plutôt : *tökdi* ; ensuite la symétrie de la phrase veut que *tükäti* et *yegirti* se répondent très exactement, et c'est à juste titre que Malov traduit ce dernier comme un gérondif.

Quant à *tökäti*, il faudrait supposer, s'il est bien un gérondif, ce que la traduction laisse entendre, que ce serait le gérondif d'une forme **tökät-*, qui ne pourrait être autre chose que le factitif de *tök-*. Or, *tök-* a par lui-même une valeur transitive et *tökät-*, en admettant qu'il ait jamais existé, ne pourrait que signifier : « faire verser par un

autre », ce qui dans le contexte est un non-sens. Il y a mieux : le verbe *tökät-*, dont la formation est à rejeter *a priori*, n'existe pas, le factitif de *tök-* étant : *töktür-*.

Tükät- « épuiser » est le factitif de *tükä-* « s'épuiser, s'achever ». *Yegirti* : on a lu *yügürti*, gérondif du factitif de *yügür-*, dont le sens, bien attesté, est « courir » (en parlant d'un cheval), d'où l'on a tiré le sens de « couler » (en parlant de la sueur). En faveur de cette interprétation, on peut certes évoquer : I, E, 24 et II, E, 20, où l'on lit respectivement : *qanîṛ subça yügürti*, et : *..ṇ ügüzçä yügürti*, où les images *subça* et *ügüzçä* (comme l'eau ou comme la rivière) sont évidemment convaincantes. Mais peut-on lire *yügürti* dans notre texte ? Nous ne le croyons pas. En bonne règle au moins le premier *ü* de *yügürti* devrait être écrit, comme il l'est à la ligne 54 de la même inscription, comme il l'est encore dans les deux passages cités ci-dessus. S'il ne l'est pas, il faut chercher un autre verbe.

L'absence de toute notation vocalique (et dans un mot de la classe antérieure) limite singulièrement les recherches : on ne peut avoir que la voyelle *e* fermé, pouvant avoir abouti à *i* sous l'influence de *y*. *Söz Derleme Dergisi*, Istanbul, 1947, p. 1531, donne le verbe *yîṛ-* « kokmak » et surtout le verbe *yîṛir-* « pispis, kir kir kokmak ». Cette idée de mauvaise odeur pourrait s'appliquer ici à la sueur. Nous proposons donc de lire *yegirti* et de traduire par « laissant puer ma sueur noire ». Il n'en reste pas moins que le passage de l'image complexe, qui est dans Ton. « *qizil qanım tükäti, qara tärim yegirti* », à l'image simple « *qanîṛ yügürti* », qui est dans les monuments de l'Orkhon, pose une question troublante.

Ligne 53

Arquy qarṣuṣ ulṣartdim. Basinîṛma yaṣîṛ kälürir-ärtim.
Qaṣanımın sülätimiz. Täṛri yarlıqqazu,

Arquy qarṣuṣ : Thomsen traduit, sans conviction, par un nom propre. Malov apporte une première correction : « le poste de garde d'Arquy ». Nous avons déjà étudié *qarṣu* « construction en forme de minaret édiflée au sommet des collines et d'où l'on allumait du feu pour donner l'alerte lors de la venue de l'ennemi » (34). Rendons à Orkun le mérite de cette découverte.

Quant à *arqy*, traduit par Orkun « *istihkâm* », avec un ʔ, nous le rapprochons de *arqış* « caravane », lui-même dérivé de la racine verbale *arq-* « atteler ». Kaşgarî donne *arqu-çi* « intermédiaire (fonction) ». *Arqy* paraît donner ici le sens de « relais ». Les postes de guet seraient reliés entre eux pour pouvoir donner l'alerte à grande distance.

ulγart- : Thomsen « faire grand » ; Malov « élever » ; Orkun « *büyüttüm, çoγaldım* ». Le verbe est justement rattaché à *ulug* (*ulıγ*) « grand » : *ulγar-* « grandir », *ulγart-* « élever ». *uluγ* (*ulıγ*)

La traduction de Orkun « je multipliai » n'est pas absolument à écarter.

basınıγma : forme adjective de *basın-*, passif de *bas-*, qui se trouve déjà ligne 29, où Thomsen traduit, comme il convient, « être vaincu ». Ici il donne un autre sens : « se retirer ». Nous voyons mal la raison de ce changement. Il est vrai que Thomsen n'a pas pu lire *kälürir-ärtim*, qui éclaire le passage : « je faisais venir (se rendre) les ennemis vaincus ».

kälürir-ärtim : est bien dans le texte et il faut supprimer le point d'interrogation qu'a mis Malov. C'est le passé aoristique, que Orkun rend très bien par : *getirir* idim. L'imparfait français rend bien ce sens (cf. *bayur-ärtimiz*, 27).

qaγanımın : instrumental marquant l'accompagnement : « avec mon qaghan ». Thomsen : « j'ai déterminé mon qaghan à faire campagne ». En admettant que *qaγanımın* soit à l'accusatif, il faudrait traduire : « nous avons envoyé mon qaghan en expédition », ce qui n'est guère vraisemblable.

sülätdimiz est au pluriel. Orkun reprend la traduction de Thomsen en mettant le verbe au pluriel. Mais quel est alors ce « nous » ? Malov a bien vu le sens.

yarlıqqazu : sur la lecture *yarlıqqa-* aussi bien que sur le sens de cette base verbale, voir 40.

La forme en *-zu* n'est attestée qu'ici et en I, E, 29. Elle n'existe pas dans le passage correspondant de II, 23, où on lui a substitué *yarlıqqaduq üçin*, qui en est une véritable glose. Ceci tendrait à prouver qu'elle constitue une variante dialectale, ou plutôt un archaïsme incompréhensible pour les graveurs de II. Nous y voyons également un argument en faveur de notre thèse suivant laquelle l'inscr. de Ton. est l'archétype des monuments de l'Orkhon.

Ligne 54

bu türük bodınqa yarıqlıy yaγıy yeltürmädim, tügünlig
atıy yügürtmädin. Elteriş qaγan qazγanmasar,

tügünlig : nous pensons que Thomsen a raison de traduire « harnaché » et, par conséquent, de rattacher le mot à la racine verbale *tüg-* (mod. *düymek*) « lier, faire un nœud », cf. *düyü* « nœud » et : *düyme* « bouton ». Il doit s'agir de l'ensemble des nœuds très compliqués qui constituent le harnachement du cheval. Il est de simple logique de rechercher un parallèle entre cette épithète, déterminant cheval, et : *yarıqlıy*, déterminant *yaγı* « l'ennemi ». A l'ennemi cuirassé correspond bien le cheval harnaché, prêt pour le combat.

C'est bien un parallélisme de ce genre qu'a cherché Orkun. Il le fait en partant de la racine *tög-* (mod. *döv-*) et lit : *tögünlig*. La note 20 (I, 124) précise l'interprétation : il s'agirait de chevaux marqués au fer, que l'on n'emploie pas pour le combat et qu'on utilise seulement en cas d'absolue nécessité. Le contexte plaide contre cette interprétation, et nous traduisons : « je n'ai pas laissé galoper d'ennemis cuirassés, je n'ai pas laissé courir de chevaux (ennemis) harnachés ».

yel- et *yügür-* : paraissent à peu près synonymes (cf. S.D.D. : *yele yele geldim*, et : *atı yügürterek geldim*, ou : *yügürte yügürte* (s. e. *atı*) *geldim*).

Ligne 55

udu bän özim qazγanmasar, el yemä bodun yemä yoq-
ärtäçi-ärti. Qazγantuqın üşin, udu qazγantuqım üşin,

yoq-ärtäçi-ürti : conditionnel passé (irrél).

Ligne 56

el yemä el boltı, bodun yemä bodun boltı. Özim qarı
boltım, uluγ boltım. Näñ yerdäki qaγanlıγ bodunqa

Le datif *bodunqa* est remarquable : avec le possessif *böntägi* de la ligne suivante, il constitue une double déter-

mination possessive de *bar-ärsär*. (litt. « si à un peuple doté d'un qaghan existe son (chef) incapable »). C'est exactement le même procédé que celui que nous avons examiné à la ligne 50.

Ligne 57

böntägi bar-ärsär, nä buṛi ärtäçi ärmiş.

böntäg-i : forme possessive de *böntäg*, lui-même dérivé de *bön*. Le mot retient l'attention. Thomsen l'a étudié (*Turc.*, 59). Il penche pour une lecture « *büntägi* », tout en disant : « je crois que la forme primitive du mot osmanli est *bön* ». Le *Kamusu türkî* donne une forme *böṛ* à côté de *bön* et assimile le mot à *buṛ* que nous avons étudié ligne 19. Thomsen croit à une contamination de forme et ajoute que le mot *buṛ* est perdu en osmanli. Il ignorait évidemment les dictionnaires dialectaux qui ont paru depuis lors et qui nous sont si précieux. S.D.D. donne précisément une forme très intéressante : *böm* « *şaşkın, alık* ». Si nous considérons qu'il y a là une labialisation de la consonne au voisinage d'une voyelle labiale tout à fait comparable à celle que nous avons supposée pour : *bumuzlanmak*, de : *buṛuz*, à comparer avec *munduz*, nous pourrions dire que nous avons là un bon exemple de diphtongaison à date ancienne, *böm* remontant à *böṛ*, et nous aurons appuyé d'un bon argument la théorie de *Kamusu türkî*, de prime abord un peu suspecte, que *böṛ* = *buṛ*.

On peut se demander si le mot *mön*, forme évoluée de *bön*, ne se trouve pas dans *Kaşgarî*. En effet, cet auteur (III, 103 de l'édition en caractères arabes) donne le mot *mwn* qu'il explique par « maladie, douleur, vice, défaut » ; on dit, ajoute-t-il, *mwn kişi* = homme de conscience droite (es-selîm -ul-qalb) « et dans le proverbe suivant : *yalṛuk oṛlı mwns wz bolmas*, dont le sens est « le fils de l'homme n'est pas exempt de défaut ou de maladie ».

Brockelmann (*Mitt. Wort.*) a lu *mun* et a essayé d'expliquer la contradiction qu'il y a dans *Kaşgarî* entre le sens de *mwn* et celui du même mot dans *mwn kişi* par la façon dont certains commentateurs comprennent l'expression « es-selîm-ul-qalb » du Coran.

Besim Atalay lit *mun* « *hastalık, ayıp* » et dans sa traduction *mun kişi* devient : *yüreṛi dölek, gönölü selek kişi*. Il ajoute en note que de toute façon il y a erreur dans le texte arabe.

Le même mot se trouve dans Kutatgu Bilig. R. lit : *mun* (*mün ? = muṇ*) ». Rahmeti (verset 232) a choisi *mün*.

Besim Atalay a raison de parler d'erreur dans le texte de Kaşgarî. En effet, de deux choses l'une :

1° Kaşgarî s'est trompé en écrivant *mwn kişi* : il faudrait *mwnswz kişi* (l'exemple qui suit a d'ailleurs *m'wnswz*).

2° Il faut lire *mwn kişi*. En ce cas il s'agit de deux mots différents que Kaşgarî a eu tort de mettre sous la même rubrique.

Dans la première hypothèse, il faut admettre que *mwn* n'a qu'un sens, celui de « maladie ou défaut (vice moral ou physique) ». Dans la deuxième, on peut se demander si le *mwn* de *mwn kişi* ne correspond pas à l'osm. *bön* et prononcer par conséquent *mön*, avec le sens de « simple d'esprit » qui s'accorde avec le sens de « es-selîm-ul-qalb ».

Quoi qu'il en soit, le sens de *bön* est : « simple (sans malice, sans déguisement), ingénu, naïf, sans finesse » (d'après Handjeri, sous ces mots), « débonnaire, lourdaut » (Reşad Nuri Güntekin), « bènèt, bête » (Aucher).

Böntäg, de notre texte, s'appliquant à un homme politique, nous paraît signifier « incapable », plutôt que « fainéant » (T.).

Peut-être y a-t-il un calembour entre ce *bön-täg-i* et le *buṇ-ï* qui suit. *Buṇ* : malheur.

Ligne 58

Türük bilgä qayan eliṇä bititdim, bän bilgä Toñuquq.

türük bilgä qayan : comme en (50), nous comprenons « sage qaghan turc ». Pour préciser le sens, v. ligne (62).

eliṇä : comme en (1), il s'agit d'un datif de temps. L'idée : « j'ai fait écrire (cette inscription) pour le pays de B.Q. » est une notion bien trop abstraite. Cette « dédicace » est insolite.

Ligne 59

Elteriş qayan qazğanmasar, yoq-ärti-ärsär ; bän Bilgä Toñuquq qazğanmasar, bän yoq-ärtim-ärsär,

Ligne 60

Qapγan qayan, türük sir bodun yerintä, bodun yemä, bod yemä, kişi yemä, idi yoq-ärtäçi-ärti.

Il faut noter la gradation descendante : *bodun*, *bod*, *kişi* : « peuple, tribu, individu », qui confirme l'interprétation de *bodun* par le collectif de *bod*.

Ligne 61

Elteriş qayan, bilgä Toñuquq qazγantuq üçin, Qapγan qayan Türük sir bodun yorïduqï bu.

La fin de la ligne porte bien *BU*. C'est un démonstratif en fonction de prédicat, comme *ol* à la ligne (34).

yorïduqï : Nom verbal de *yorï-*, au sens de « vivre », « se comporter » (v. 10). Ici, « manière d'être, histoire ». Le possessif marque le rapport d'annexion avec : Qapγan qayan, et : türük sir bodun. Donc : « l'histoire de Qapγan (et) du peuple turc et du peuple *sir* est ceci = celle que l'on sait ».

Ligne 62

Türük bilgä qayan Türük sir bodunγ Oγuz bodunγ igidü-olurur.

bilgä qayan : « Sage Empereur », est bien à traduire, ici comme à la ligne 58, en donnant à *bilgä* sa valeur adjective (qui s'oppose, ligne 58, à *böntägi* « incapable », de la ligne précédente). A la ligne 50, il est certain que ce qualificatif de *bilgä* « sage » s'applique à Elteriş Qayan (comme il peut, aussi, s'appliquer à Tonyoukuk lui-même). Mais aux lignes 58 et 62, la question se pose de savoir s'il faut, ou non, reconnaître la mention de l'Empereur habituellement nommé *Bilgä Qayan*, fils d'Elteriş et gendre de Tonyoukuk, qui régna à partir de 716, et sous le règne de qui Tonyoukuk vécut les dernières années de sa longue vie. En l'absence de toute raison stylistique ou grammaticale, et le contexte immédiat ne nous apportant pas d'éclaircissement décisif, c'est à une discussion surtout historique de ce problème que nous devons nous livrer. Voir à ce sujet notre ouvrage *L'Empire des Turcs Célestes*, pp. 100 et sq.

CHAPITRE VI

ÉTUDE RYTHMIQUE

Une des originalités les plus marquantes de l'inscription de B.T., qui, à notre connaissance a échappé complètement à nos devanciers, est constituée par le style, dont nous avons déjà esquissé l'étude dans nos commentaires. Mais on serait probablement dans l'erreur si l'on se bornait à apprécier la vigueur de l'expression, la richesse des images, cette façon si particulière d'exprimer des idées abstraites à l'aide de dictons ou de proverbes, qui est restée si vivante dans la langue populaire d'aujourd'hui et même dans les œuvres littéraires. Il y a plus, en effet. Nous serions tenté de dire que l'inscription de B.T. est une véritable chante-fable, où les parties en prose alternent avec les parties versifiées, celles-ci réservées à ce qu'on pourrait appeler la partie brillante de l'œuvre (évocation du passé, exposé d'ensemble de la situation politique, panégyrique final), celles-là au récit des expéditions, avec des interférences assez nombreuses. Mais peut-être est-ce là une vue trop moderne et n'avons-nous, en définitive, qu'une prose rythmée, parfois rimée ou assonancée. Quoi qu'il en soit, examinons le texte dans le détail, nous réservant de tirer les conclusions possibles de cet examen.

*
* *

Dès les tout premiers mots du texte, on est frappé par le rythme de la première phrase : Bilgä Toñuquq bän özim Tabıaç eliřä qılıntım. C'est de toute évidence les deux membres d'un distique appuyé sur la rime im/ım et comportant deux éléments octosyllabiques avec une césure au cinquième pied dans les deux cas :

Bilgä Toñuquq/bän özim	5 + 3
Tabıaç eliřä/qılıntım	5 + 3

Notons cette forme d'octosyllabe avec césure impaire : nous en trouverons de nombreux exemples. Remarquons encore que, dans le contexte, *özim* est, à proprement parler, une cheville rythmique, dont nous trouverons également plusieurs exemples.

Vient ensuite un élément rythmique de onze syllabes :

Türük bodun Tabyaçça körär ärti

qui se laisse facilement décomposer en :

Türük bodun/Tabyaçça/körär ärti 4+3+4

dont la réplique exacte, rime comprise, se trouve une phrase plus loin :

Qanîn qodip/Tabyaçça/yan(a) içikdi 4+3+4

Certes, il nous faut admettre ici une élision, mais celle-ci n'est pas pour nous étonner, étant conforme à la phonétique turque. (Cf. *varm'inecek* ? pour *varmî inecek* ?).

Entre ces deux phrases, deux éléments de même valeur prosodique, unis par une assonance :

Türük bodun/qanîn bulmayîn 9 (4+5)

Tabyaçda/adrlitî/qalantî 9 (3+3+3).

Ainsi ce premier « verset » de l'inscription se trouve organisé de la manière suivante :

NOMBRE DE SYLLABES	DISPOSITION DES RIMES
octosyllabe (5+3)	a
octosyllabe (5+3)	a
hendécasyllabe (4+3+4)	b
ennéasyllabe (4+5)	c
ennéasyllabe (3+3+3)	c
hendécasyllabe (4+3+4)	b

Ou nous nous trompons fort, ou il s'agit là d'un bel exemple de combinaisons rythmiques, à prédominance de rythmes impairs, puisque les deux octosyllabes eux-mêmes se décomposent en deux éléments impairs.

Le second verset se laisse plus difficilement réduire. Nous en proposons l'interprétation musicale suivante :

Deux éléments se répondent point pour point, si l'on veut bien admettre ici encore une élision, celle du premier *a* de *ança* après l'*i* de *Täŋri*, élision inverse de celle que nous avons signalée dans le verset I, mais qui s'explique parce que l'élision porte toujours sur la voyelle du mot le moins important (ici : *ança*, dans le verset I : *yana*).

Täñri (a)nça temiş ärinç	7 (3+4)
Täñri öl temis ärinç	7 (3+4)

Entre ces deux éléments, nous pensons pouvoir en découvrir trois autres, qui présentent un caractère un peu insolite par rapport à ce que nous avons vu jusqu'ici, mais qui semblent d'autant plus remarquables. Ce sont :

Qan berdim	3
Qayanın qodıp	5
içikdük için	5

c'est-à-dire encore trois éléments impairs réunis par l'assonance. Enfin deux hexamètres qui terminent majestueusement la période et qui sont rimés :

Türük bodun ölti alqıntı yoq boltı	12 (6+3+3)
Türük sir bodun yerintä bod qalmadı ..	12 (5+3+4)

ce qui nous donne pour le deuxième verset le schéma suivant :

heptasyllabe	(3+4)	a
trisyllabe		b
pentasyllabe		b
pentasyllabe		b
heptasyllabe		a
dodécasyllabe	(6+3+3)	c } (avec rimes intérieures)
dodécasyllabe	(6+2+4)	

tous les éléments rythmiques étant rimés ou assonancés.

Nous trouvons encore une combinaison fort originale de rythmes dans le *troisième verset*, où nous avons d'abord deux éléments heptasyllabiques :

İda taşda qalmışi	7 (4+3)
Qobranıp yet(i) yüz boltı	7 (3+4)

puis deux éléments octosyllabiques avec césure paire (plutôt rare dans le texte) :

Ek(i) ülügi atlıy ärti	8 (4+4)
Bir ülügi yadağ ärti	8 (4+4)

NOTE. — L'élision du *i* de *eki* n'a rien que de normal, de même que celle du *i* de *yeti*. Elle est conforme à l'usage de la langue parlée. Une élision semblable se trouve implicitement notée à la ligne 12 : BUğgü pour bu üçägü, où les deux voyelles

labiales devraient être notées. La graphie ne semble pas bonne : il est évident, en effet, que dans un cas semblable c'est l'u du démonstratif et non l'ü du nom qui devait disparaître.

Nous trouvons ensuite un groupe rythmique complexe qui peut se laisser interpréter de plusieurs façons. C'est le groupe Yet(i) yüz kişig udizīma uluḡi şad ärti. Ayıl tedi.

Nous pouvons avoir soit :

- a) Un hendécasyllabe du type que nous avons déjà rencontré : soit 4+4+3 : yet(i) yüz kişig/udizīma/uluḡi, suivi d'un heptasyllabe du type 3+4 : şad ärti. Ayıl tedi.
- b) Un tétrasyllabe : yet(i) yüz kişig, suivi de deux heptasyllabes :

udizīma/uluḡi (4+3)
şad ärti/Ayıl tedi (3+4)

La première résolution rythmique nous paraît préférable, avec ses deux éléments impairs et la rime unique, mais la deuxième ne peut être absolument écartée. Il faut, en effet, tenir compte de la forte coupe que constitue la place de kişig en fin de ligne. Certes, cette coupe a pu ne résulter que des dimensions de la pierre, mais nous trouvons une coupe semblable marquée par les « : » entre une forme verbale et son régime, à la ligne 25 ; qarīg : söktim.

Le verset se termine par un dodécasyllabe, d'une césure originale : Ayīması/bän ärtim/bilgä Toñuquq : 4+3+5, avec prédominance de l'impair (Cf. la coupe 5+3+4 du dernier dodécasyllabe du deuxième verset).

Le schéma s'établit donc ainsi pour le troisième verset :

heptasyllabe		(4+3)		a
heptasyllabe		(3+4)		a
octosyllabe		(4+4)		b { rime
octosyllabe		(4+4)		b { riche.
hendécasyllabe		(4+4+3)		b
heptasyllabe		(3+4)		b
dodécasyllabe		(4+3+5)		c

Le quatrième verset s'ouvre et se ferme par deux éléments rythmiques absolument parallèles :

Qayan mu qışayın tedim saqıntım
Bilmāz ārmiş teyin ança saqıntım

qu'on peut considérer comme deux hendécasyllabes ou mieux, semble-t-il, étant donné la rime intérieure qışayın, teyin, comme quatre éléments se répondant deux à deux pour le mètre et pour la rime. Nous scanderons donc :

Qayan mu qışayın	6
Tedim saqıntım	5

et d'autre part :

Bilmaz ärmiş teyin	6
Ança saqıntım	5

Entre ces deux groupes deux éléments décasyllabes, de rythme intérieur différent :

Turuq buqalı sāmiz buqalı	5+5 (rime intérieure)
Sāmiz buqa turuq buqa teyin	4+4+2

Le groupe rythmique n'est marqué que par l'assonance.

Enfin, isolé, exactement au milieu de la strophe, un élément de cinq syllabes, sans rime ni assonance : arqada bilsär.

En sorte que le quatrième verset présente le schéma suivant :

Hexasyllabe	a
pentasyllabe	b
décasyllabe (5+5)	pas de rime, mais rime intérieure.
pentasyllabe	pas de rime.
décasyllabe (4+4+2) ...	a
hexasyllabe	a
pentasyllabe	b

Ces quatre premiers versets constituent une strophe complète, tant pour le sens que pour le rythme. Ils sont suivis d'une transition, où n'apparaît aucun rythme particulier et qui serait dans notre hypothèse la partie prosaïque :

Anta kisrä Täñri bilig berdük üçin, özim-ök qayan qışdım. Bilgä Toñuquq Boyla Baça Tarqan birlä, Elteriş qayan bulayın, qui introduit la deuxième strophe, soit le *cinquième verset* :

Celui-ci comprend les éléments rythmiques suivants : deux combinaisons hexasyllabe-pentasyllabe, tout à fait comparables à celles que nous avons vues, au début et à la fin du quatrième verset, sauf que les trois premiers éléments riment, le dernier étant seulement assonancé :

beriyä Tabçaçıy	6
Öñrä Qıtañıy	5
yırıya Oğuzıy	6
üküş ölürti	5

On remarquera que *üküş*, sans être absolument inutile au sens de la phrase, joue bien cependant le rôle d'une cheville métrique. On notera aussi que la rime seule nous a conduit à scinder deux éléments qu'on pourrait aussi bien considérer comme deux hendécasyllabes coupés en deux éléments. C'est, en effet, un hendécasyllabe qui apparaît ensuite, avec la coupe à laquelle nous sommes déjà habitués : 7+4 ou mieux encore : 4+3+4 :

bilig äşi/çab äşi/bän ök ärtim

Suit un deuxième groupe rythmique de quatre éléments qui se répondent deux à deux : un octosyllabe et un hexasyllabe :

<i>Çoçay quzın qara qumıy</i>	8
<i>olurur ärtimiz</i>	6
<i>Keyik yeyü tab(i)şyan yeyü</i>	8
<i>olurur ärtimiz</i>	6

Le rythme exige la lecture : *tabşyan* au lieu de : *tabişyan*, seule forme attestée à l'époque. Nous l'adoptons néanmoins, surtout parce qu'elle est conforme à la phonétique turque, avec effacement de la voyelle de la deuxième syllabe atone (cf. *üzrâ* pour : *üzärä*).

Nous avons donc comme schéma du cinquième verset la forme suivante :

hexasyllabe	a	
pentasyllabe	a	
hexasyllabe	a	
pentasyllabe	a	
hendécasyllabe (4+3+4)		rime intérieure
octosyllabe		assonance intérieure
hexasyllabe	b	
octosyllabe		rime intérieure
hexasyllabe	b	

A partir de ce point, c'est le rythme pair qui s'installe, sans que l'on puisse affirmer, sauf pour le début, qu'il s'agit bien de vers. L'analyse rythmique donne en tout cas ceci :

<i>Bodun boçzı toq ärti</i>	7 (4+3)	a
<i>Yayımız tägrä ucup täg ärti</i> ...	10 (5+5)	a (avec asso-
		nance toq/täg)
<i>Biz aqtäg ärtimiz</i>	5	pas de rime
<i>Ança olurur ärikli</i>	8	a
<i>Oçuzdintin körig kälti</i>	8	a
<i>Körig sabı antay</i>	6	
<i>Toquz Oçuz bodun üzä</i>	8	
<i>Qaçan olürti ter</i>	6	

Puis le rythme se fait plus flou, comme il est naturel pour des paroles rapportées et non plus dites directement par le narrateur. On relève cependant des éléments de phrase où il est difficile de ne pas voir un souci de rythme. Tout d'abord, le cliché qui se retrouvera plus loin, aussi bien dans la bouche des ennemis comme ici, que dans celle des Turcs parlant de leurs adversaires :

(ligne 9)	qayanı alp ārmiş	6
	ayyuçısı bilgä ārmiş	8
(idem ligne 12).		

Un autre cliché, que nous retrouvons avec des variantes notables, attire l'attention par sa construction dissymétrique, qui se répétera avec une remarquable constance dans les autres exemples :

tün udisiqım kälmađi	8
küntüz olursuqım kälmađi	9

Il faut encore signaler une recherche rythmique évidente dans :

Sini Tabyaçığ ölürtäçi, termän
Öğra Qıtañıy ölürtäçi, termän
Bini Oğuzıy ölürtäçik, termän.

Cette recherche est d'autant plus frappante que, dans le deuxième terme, öğrä « à l'Est » est certainement une cheville, les Qıtañ n'ayant nul besoin d'être localisés pour des adversaires traditionnels.

On peut encore noter deux constructions absolument parallèles :

Tabyaç/berdiniyin täğ	7
Qıtañ/öğdiniyin täğ	7

suivies d'un élément rythmique plus long d'une syllabe, procédé que nous avons déjà rencontré plus haut :

bän/yirdintayın/tägäyin	8 (5+3)
-------------------------------	---------

Les lignes 13 et 14 renferment indubitablement, selon nous, un nouveau verset, qui serait dans notre classement le *sixième*, dont le rythme est assez différent des précédents, mais qui n'en est pas moins fort significatif :

D'abord un proverbe ou un dicton, destiné à indiquer d'une manière imagée que « l'union fait la force » :

Yuyqa ärikli	5
toplaçalı uçuz ārmiş	8 (4+4)
Yençgä äriklig	5

üzgäli uçuz	5
Yuyqa qalın bolsar	6
toplayuluq alp ärmiş	7
Yençgä yoyın bolsar	6
üzgölük alp ärmiş	6

que l'on pourrait réduire à quatre éléments, soit :

treize syllabes réparties	5+8
décasyllabe	5+4
treize syllabes	6+7
dodécasyllabe	6+6

donc deux éléments impairs croisés avec deux éléments pairs. Il suffirait d'ailleurs de rétablir ärmiş à la fin du deuxième élément pour avoir une harmonie parfaite : 13, 12, 13, 12. Est-ce à dire qu'il s'agisse d'un oubli ? L'hypothèse est plausible, mais nous la rejetons, en partant de l'idée que nous avons soutenue tout au long de notre travail sur le déchiffrement et la lecture de l'inscription, à savoir que celle-ci, mises à part une ou deux fautes vénielles, est excessivement soignée. Il semble, au contraire, que la dissymétrie ait été voulue et que l'opposition déjà très nette entre les deux éléments pairs et les deux éléments impairs soit encore renforcée par la différence des nombres de syllabes contenues dans les deux éléments pairs.

Le verset se poursuit sur un rythme plus alerte, qui convient remarquablement à la pensée exprimée, l'idée d'expéditions préventives et forcément victorieuses contre chacun des coalisés : les éléments rythmiques sont les suivants :

öŋra Qitañda	5
beriyä Tabçaçda	6
quriya qurdinta	6
yirïya Oçuzda	6
iki üç biŋ sümiz	6
kältäçimiz	4
bar mu nä	3

qu'il nous paraît satisfaisant de répartir de cette façon :

un hendécasyllabe	5+6	{	avec rimes finales et rimes
un dodécasyllabe	6+6		intérieures.
un hexasyllabe	4+3	{	il y a rime entre la finale
un heptasyllabe			de l'hexasyllabe et la
			césure de l'heptasyllabe.

ces deux derniers éléments pouvant être réduits à un seul élément de treize syllabes.

Le schéma du sixième verset se présenterait donc ainsi :

treize syllabes	5+8
décasyllabe	5+5
treize syllabes	6+7
dodécasyllabe	6+6
hendécasyllabe	5+6
dodécasyllabe	6+6
treize syllabes	6+7

où l'on constate une remarquable alternance entre le rythme pair et le rythme impair.

L'inscription ne comporte plus jusqu'à la ligne 52 que le récit des diverses expéditions dirigées par Tonyuquq. Celui-ci est fait en simple prose, mais il n'est pas difficile d'y relever au passage des phrases, voire des périodes, où le souci musical est évident. C'est ainsi que la ligne 18 nous offre ce groupe rythmique :

Türük bodun oluryalı	8
Türük qayan oluryalı	8
Şanturı balıqqa	5
Taluy ögüzkä	5
tägmiş yoq ärmiş	5

Aux lignes 20 et 21, un autre groupe, qui a toute l'apparence d'un cliché, intéressant par ailleurs quant à la syntaxe, avec une rupture de construction tout à fait inhabituelle, et l'insertion d'un autre cliché, dont nous avons déjà parlé, dans le premier :

Qaçan aŗırsār ol bizni-	8 (5+3)
qayanı alp ärmiş	6
ay-ıuçısı bilgä ärmiş-	8
qaçan aŗırsār ölürtäçikök	10 (5+5)

double cliché repris presque textuellement à la ligne 29 :

yorımasar bizni-	6 (4+2)
qayanı alp ärmiş	6
ay-ıuçısı bilgä ärmiş-	8
qaçan aŗırsār ölürtäçikök	10 (5+5)

A la ligne 22, nous retrouvons avec une variante l'image qui sert à montrer l'inquiétude (absence de repos le jour, absence de sommeil la nuit). A la ligne 12, nous avons : tün udişiqim kälmedi, küntüz olursuqım kälmedi, soit un groupe rythmique comprenant un élément pair suivi d'un élément impair 8+9. La formule est légèrement modifiée : d'abord l'accompli est rem-

placé par une forme aoristique composée : *kālmāz ārti*, qui indique que l'inquiétude est devenue un état durable, puis la suppression de *küntüz* dans le deuxième élément. Mais ce qui est essentiel pour notre propos, c'est que malgré ces deux variantes on retrouve la même opposition rythmique entre les deux éléments pair et impair, avec cette seule nuance que l'ordre est renversé et que l'élément impair précède l'élément pair, soit 11 + 10. Il est d'ailleurs remarquable que si *küntüz* n'avait pas été omis (volontairement), nous aurions eu la même alternance (pair et impair) que dans le premier exemple. Nous disons que cette omission est volontaire, car elle nous paraît être tout à fait comparable à celle de *ārmiş* dans le deuxième verset. Il y a là, si nous avons raison, la preuve d'une recherche très subtile de la dissymétrie qui se manifeste doublement :

— par la différence du nombre de syllabes, d'une part, 8 + 9, d'autre part, 11 + 10 ;

— par la place inverse accordée dans les deux distiques respectivement à l'élément pair et à l'élément impair. Une nouvelle combinaison se trouvera à la ligne 52 :

A la ligne 37, nous relevons une même recherche rythmique :

Altun yīšīγ aša kältimiz	9
Ertiṣ ögüzīg kăçă kältimiz	10

A la ligne 39, une combinaison originale se trouve dans les deux groupes :

Üküṣ teyin năkă qorqurbiz	9 (4+5)
Az teyin nă basinalīm	8 (3+5)

Enfin, à la ligne 48, commence la péroration, dont le caractère musical est frappant :

Tout d'abord, l'énumération du butin, qui constitue elle aussi un cliché, qui va devenir classique et que nous retrouverons avec d'infimes variantes jusque dans l'Histoire Secrète :

sarīγ altun	4	
ürüḡ kümiş	4	
qīz quduz	3	(mieux qudīz, pour la rime)
ägri tābi	4	
aγī buṣsīz	4	
kālūrti	3	

On pourrait également reconnaître ici deux hendécasyllabes, avec une double césure, d'un type que nous avons souvent rencontré :

sarīγ altun ürūη kūmiş qīz qudīz
 āgri tābi aγī buḡsīz kālūrīti.

Dans ce cas, il faudrait remarquer le jeu savant des rimes intérieures.

La fin de la ligne 48 et la ligne 49, qui forment également un ensemble rythmique, se laissent plus difficilement réduire, étant donné que Tonyouqouq est obligé de donner des chiffres précis en ce qui concerne les expéditions d'Elterich, mais l'effet n'en est pas moins saisissant :

Elteriş qayan bilgäsin/alpīn ücin
 Tabıaçqa yeti yigirmi sūḡüşdi
 Qıtañqa yeti sūḡüşdi
 Oγuzqa beş sūḡüşdi.

La fin de la ligne 49 et la ligne 50 forment nettement un verset qui serait le *septième* de l'inscription :

Anta ayγuçīsī	6
yemä bänök ärtim	6
Ayγuçīsī yemä	6
bän ärtim	4
Eteriş qayanqa	6
Türük böğ qayanqa	6
Türük bilgä qayanqa	7

La ligne 51 doit être négligée dans cette étude, étant donné les lacunes qu'elle comporte. Néanmoins la fin de la ligne continue ce que nous appellerons le *septième verset*.

Celui-ci commence par la formule que nous avons déjà rencontrée deux fois, concernant l'absence de repos et de sommeil qui caractérise les périodes de crise. Comme nous l'avons déjà dit, elle comporte deux variantes notables par rapport à la première :

tün udīsīqīm käl mādi, küntüz olursuqīm käl mādi (8+9)
 et à la seconde :

tün yemä udīsīqīm käl māz ärti, olursuqīm yemä käl māz ärti
 (11+10).

Ici nous avons : tün udīmātī, küntüz olurmatī, où la forme verbale est cette fois gérondive, et (ce qui nous intéresse ici) la formule est plus condensée, tandis que la même alternance du rythme pair et du rythme impair est maintenue (5+6).

Nous pouvons considérer ce groupe comme un hendécasyllabe. Suivent trois heptasyllabes, avec rimes finales pour les deux premiers et rime intérieure pour tous les trois ; la coupe est 4+3 dans tous les cas :

Qizil qanım tükäti
qara tärım yegirti
eşig küçig bertimök

Nous remarquerons que, dans ce dernier élément, le ök exclamatif est encore une cheville métrique.

Puis trois éléments rimant ensemble : deux hendécasyllabes, qui encadrent un heptasyllabe :

Bän özim uzun yälmäg yemä ittim (3+4+4)
Arquy qarıuy ulıartdım (4+3)
Basınıyma yağıy kälürirärtim (6+5)

Puis nous constatons une rupture de rythme avec un octosyllabe (ou un ennéasyllabe, suivant la lecture adoptée) :

Qayanımın sülätdimiz

(mieux, selon nous, que sü elitdimiz), suivi d'un dodécasyllabe (à moins qu'il s'agisse de deux hexasyllabes) :

Täri yarlıqqazu/bu türük bodunqa,

le verset se terminant sur deux expressions parallèles, rimées et de rythme semblable :

yarıqlıy yağıy yeltürmädim (5+4)
tügünlig atıy yügürtmädim (5+4)

Au moins pour la pensée (le contenu), on peut considérer qu'un *huitième verset* commence ensuite. Le même rythme est néanmoins maintenu dans les deux premiers vers :

Elteriş qayan qazıanmasar (5+4)
udu bän özim qazıanmasar (5+4)

Puis viennent des combinaisons métriques, infiniment plus complexes, dont il n'est pas toujours facile de rendre compte. L'analyse donne en tout cas le résultat suivant :

el yemä bodun yemä 7
yoq ärtäçi ärti 6
qazıanduqın üçin 6
udu özim qazıanduqım üçin 9

avec alternance, dans un ordre inverse, de rythmes pairs et de rythmes impairs, suivie d'éléments rythmiques tous de rythme pair :

el yemä el bolti	6	
bodun yema bodun bolti	8	
özim qarî boltim uluγ boltim	10 (6+4)	} avec rime intérieure
näη yerdäki qaγanlıγ bodunqa	10 (4+6)	
böntägi bar ärsär	6	

tandis que le verset se termine par un ennéasyllabe :

nä buηi bar ärtäçi ärmış.

La ligne 59 ouvre le *neuvième verset* : il comporte les éléments rythmiques suivantes :

— un ennéasyllabe :

Elteriş qaγan qazγanmasar

— un pentasyllabe :

yoq ärti ärsär

— un octosyllabe (3+5) :

bän özim bilgä Toñuquq

— un tétrasyllabe :

qazγanmasar

(ces deux derniers éléments pouvant constituer un dodécasyllabe, se décomposant 3+5+4).

— un hexasyllabe :

bän yoq ärtim ärsär

— deux hendécasyllabes :

Qaγan qaγan Türük bodun yerintä (4+4+3)

bod yemä bodun yemä kişi yemä (3+4+4)

— un octosyllabe :

idi-yoq ärtäçi ärti.

Enfin le verset final (*dixième verset*) est d'une facture originale, avec un rythme bref, comme martelé, qui convient particulièrement au ton assuré et triomphant de l'auteur. On y trouve deux groupes parallèles de trois pentasyllabes (constituant peut-être deux vers de quinze syllabes) :

Elteriş, qağan
 Bilgä Toñuquq
 qazıandıq üçin

Qapağan qağan
 TÜRÜK Sir bodun
 yorıduqı bu :

Le tableau final de l'empire unifié est brossé en deux vers où se retrouve l'alternance du vers impair et du vers pair qui apparaît comme une des nécessités de cette poésie ou de cette prose rythmée :

— un dodécasyllabe :

TÜRÜK bilgä qağan TÜRÜK Sir bodunıy

— un hendécasyllabe :

Oıuz bodunıy igidü olurur

Peut-être conviendrait-il mieux de décomposer ces vers en trois hexasyllabes et un pentasyllabe, ce qui s'adapterait mieux au rythme du début du verset. Mais, d'autre part, nous avons déjà vu le cas où le rythme final du verset va s'élargissant.

*
 **

Comme nous l'avons déjà dit, l'inscription comprend deux parties poétiques, le prélude et la péroration, qui encadrent une partie plus prosaïque constituant le corps du récit proprement dit. Encore celui-ci est-il parsemé d'éléments rythmiques qui donnent au style une allure très particulière.

Au terme de cette analyse rythmique, nous avons, en somme, proposé une lecture expressive du texte de Tonyouquouq. Ou nous nous trompons fort, ou cette inscription ne se contente pas de rappeler des exploits guerriers et de faire le panégyrique de leur héros. Elle est une véritable œuvre d'art, mûrement conçue, soigneusement élaborée. Si elle donne dès l'abord l'impression d'un récit primesautier, dicté par un homme sensible qui revit avec émotion, parfois avec vivacité et orgueil, les phases les plus marquantes de son passé, par un « patriote » exalté, une analyse telle que celle que nous venons de faire amène à la conviction que, derrière l'homme, se révèle un artiste, usant avec un rare bonheur de toutes les ressources de sa langue, en linguiste et en musicien.

GLOSSAIRE

(Les racines verbales sont suivies d'un tiret, les racines nominales données sous la forme du cas absolu. Toute base verbale élémentaire ou modifiée, pour employer la terminologie très commode de M. Deny, ainsi que toute racine nominale qui ne sont pas suivies d'un numéro de ligne ne figurent dans le texte que sous la forme conjuguée ou déclinée donnée subséquemment).

A

- a* : particule exclamative enclitique : 22.
aç- : ouvrir.
 aç-dimüz : (28).
ad- : « être à part ».
 adîr- « séparer », factitif du précédent.
 adrîl- « se séparer, émigrer », réfléchi-passif de *adîr*
 adrîl-tî : 2.
aγ- : « monter, gravir une montagne ».
 aγtur- « faire monter, faire gravir », factitif du précédent :
 aγtur-tim : 25.
aγï : « pièce de soie » : 48.
al- : « prendre ».
 alî : gérondif du précédent, dans la forme verbale com-
 plexe : *alî olur* : 32.
 altur- « faire prendre », factitif :
 altur-tim (rest.) : 25.
alp : « courageux, difficile » : 10, 13, 14, 21 (rest.), 29, 38 :
 alp-in : 49.
alq- : « achever, détruire » :
 alqîn- « être détruit », réfléchi-passif du précédent :
 alqîn-tî : 3.

- altï* (ou *alttï*) : « six » : 16 (rest.).
- altun* : « or(métal) » : 48 - se trouve également dans le nom géographique.
- altun yïş* : « La Montagne d'Or boisée » (voir *yïş*) : 20, 31, 32, 35, 37.
- ança* : cas relatif de ol « ille », employé dans l'inscription avec une valeur adverbiale, « ainsi » : 2, 6, 8, 9, 12, 14, 20, 21, 34, 37.
- anï* : accusatif de ol « illum » : 6, 21, 31, 44 (P)
- anï* : « nom propre de rivière, l'Ani » : 27.
- anïn* : instrumental de ol : 24.
- anta* : locatif-ablatif de ol : 6, 12, 16, 21, 22, 42, 45, 46, 49, 51, 23 (rest.).
- aŋ* : « oiseau de proie, gerfaut » : 8.
- aŋla-* : « comprendre, être intelligent », verbe dénominatif du précédent : 34.
- aŋar* : (an+ŋar) : datif de ol : 24.
- aŋaru* : (an+ŋaru) : directif de ol : 20.
- antaŋ* : (an+täg q. v.) « comme ceci », « ainsi » : 9-36.
- antäŋ* : forme non harmonisée du précédent : 29.
- añiŋ* : « mauvais » : 34.
- apa* : « ancêtre », dans le titre *apa tarqan* q. v. : 34.
- aq* : « blanc », dans le nom géographique : *aq termäl* q. v. : 23.
- ara* : « espace intermédiaire » : 41.
- ar-* : « être fatigué ».
- arï* : « fatigue », nom déverbatif du précédent :
arï-ŋ : 37.
- arqa* : le côté postérieur :
arqa-da : 5.
- arquy* : « en chaîne » : 53.
- art-* : « s'ajouter, être en surplus ».
- art-tuq* : « de plus » : 20 (rest.), 40.
- aş-* : « dépasser, franchir, traverser » (surtout une montagne).
aş-a : gérondif : 37-47.
aş-dim : 35.
aş-dimiz : 26.
- at* : « cheval » : 25 (3 fois).
at-iŋ : 27, 34.
- atlïŋ* : « à cheval, cavalier » : 4, 24.
- ay-* : « dire, dire ce qui est bien, conseiller », aussi « décider » :
32.
ay-ayin : 32.
ay-di : 31.
ay-ŋil : 5.
ay-i : dans la forme verbale complexe : ayi-idmïş :
34.

ay-îγma : « celui qui dit (conseille) ».

ayîγma-sî : 5.

ay-γu-çî : « conseiller ».

ayguçî-sî : 10, 21, 29, 49, 50.

az : « peu nombreux » : 39.

az-ça : cas relatif du précédent : 43.

az-qîña : diminutif : 9.

(*az* figure également à la ligne 24, où il désigne peut-être le nom du peuple *Az* ?)

Ä

äb : « maison (au sens large), domicile ».

äb-gärü : 30.

äbir- : « contourner ».

äbir-ü : 28.

ädgü : « bon ».

ädgü-ti : forme adverbiale du précédent : 34.

ägri : « tordu, bossu » : 48.

äk : nom archaïque de l'or, conservé seulement dans le nom géographique.

äktay « la Montagne d'Or » : 44.

äki (äkki) : « deux » : 4, 10, 40 (peut-être de *äk* « supplément » + *ki*)

äkki biγ « deux mille » : 16-18.

äkki üç biγ : « deux ou trois mille » : 13.

äkki-nti : ordinal : « le deuxième jour, le lendemain » : 39.

äl : « main ».

äl-lig : « cinquante ».

ällig-çä : « cinquantaine » : 42.

äγir : « assiéger, encercler ».

aγir-sär : 20, 21, 29.

är : « être ».

är-ikli : 13.

är-ikli-g : 13.

är-inç : 2, 3, 38.

är-käli : 8.

är-miş : 10 (2 f.), 13 (2 f.), 14, 16, 21 (2 f. dont 1 rest.), 23, 24 (2 f. dont 1 rest.), 29.

är-tim : 5, 7, 50 (2 f.).

är-timiz : 8, 16, 18.

är-ür : 21.

— comme deuxième élément d'une forme verbale complexe :

bayur-ärtimiz : v. ba- : 27.
 bar-ärmiş : v. bar : 30.
 bar-ärsär : v. bar : 10, 57.
 bar-ärtäçi-ärmiş : v. bar : 57.
 bilmäz-ärmiş : v. bil- : 6.
 kälir-ärsär : v. käl- : 32.
 kälmäz-ärsär : v. käl- : 32.
 kälmäz-ärti : v. käl- : 22 (2 f.).
 kälürir-ärtim : v. kal- : 53.
 körär-ärti : v. kör- : 1.
 olurur-ärikli : v. olur- : 8.
 olurur-ärtimiz : v. olur- : 7, 8.
 täzmiş-ärti : v. taz- : 43.
 yatu-qalur-ärti : v. yat- : 19.
 yorïyur-ärmiş : v. yorï- : 10.

— en combinaison avec yoq préfixé, dans le sens de « ne pas exister » :

yoq-ärmiş : 47.
 yoq-ärtäçi-ärti : 55, 60.
 qoq-ärti-ärsär : 59.
 yoq-ärtim-ärsär : 59.

— comme élément morphologique du verbe complexe yoq-bol- « mourir » :

yoq-bolmiş-ärti : 31.

üş (p. ê. eş) : « compagnon, égal » : 7 (2 f.).

üşid- entendre.

üşid-ip : 12, 17, 22, 23, 30, 33, 35, 36, 42.

üşid-ü (dans la forme hâtive aşidü-berdi) voir ber- : 15.

B

ba- « lier ».

ba-dï : 41.

ba-yur (dans la forme complexe : bayur-ärtimiz) : 27.

baça : titre honorifique : 7.

balïq : « ville » : 19.

balïq-qa : 18, 19 (rest.).

bar : « existant » : 18 (suivi d'une double particule interrogative : mu nã).

bar-ärmiş : 30.

bar-ärsär : 10, 57.

bar-ärtäçi-ärmiş : 57.

bar-zun : 31.

bar-ça : « entièrement » : 26.

- bar-** : « partir, atteindre ».
 bar-dīmīz : 26, 27.
 bar-īŋ : 31.
 bar-miṣ : 24 (2 f.).
 — comme deuxième élément d'une forme hâtive :
 yelü-bar-dīmīz : v. yel- : 27.
- bas-** : « faire presssion sur, fonder sur ».
 bas-a berdi (forme hâtive avec ber- q. v. : 38.
 bas-alīm : 27.
 bas-dīmīz : 27.
 bas-īn- : réfléchi-passif du précédent.
 basīn-alīm : 39.
 basīn-īyima : 53.
 bas-īt- : factitif.
 basīt-ma : 34.
- baş** : tête (au figuré).
 baş-ī : 31.
 baş-līy : 46.
- bäg** : « riche » ; dans le texte, nom de dignité : « seigneur ».
 bäg-lär : 36.
 bäg-lär-i : 42.
 bäg-lär-in : 43.
- bän** : pronom 1^{re} personne singulier : 1, 5, 7, 11, 15 (rest.), 17, 25, 30, 32, 37, (2 f.), 47, 50 (2 f.), 52, 55, 58, 59 (2 f.).
 bän-īŋ : 21.
 baŋa : 31.
 baŋaru : 34.
 bini : 10.
- bäŋ** : « tache ».
 bäŋ-lig : « tacheté » : 44.
- ber-** : « donner ».
 ber-tim : 2, 52.
 ber-tük : 6.
 — comme deuxième élément de forme hâtive :
 äşidü-berti : 15.
 basa-berti : 38.
- ber** : « côté droit, Sud ».
 ber-iyä : 7, 14.
 ber-iyä-ki : 17.
 ber-din-iyin : 11.
- berü** (p. ê. birü) : postpos, « en deça, devant » : 26.
- beş** : « cinq » : 49.
- bil-** : « savoir ».
 bil-mäz-ärmiş : 6.
 bil-sär : 6.

- bil-gä* « sapiens » : 1, 5, 6, 10, 15, 17, 21, 29, 31, 34, 37,
47, 50, 58 (2 f.), 59, 61, 62.
bilgä-sin : 48.
- bil-ig* « sapientia » : 6, 7.
- biŋ* : « mille » : 14 (voir *bīŋ*).
- bir* : « un » : 4, 23, 24 (2 f.), 33.
bir-i-l : « s'unir ».
birlä (pour *bir-il-ä*) : « avec, en compagnie de » : 7.
- biti* : « écrire »
biti-t- : factitif.
bitit-dim : 58.
- biz* : « nous » : 8, 13, 16, 40, 44.
— aussi comme désinence verbale de la 1^{re} personne du pluriel, dans :
qaltaçī-biz : 13.
qorqur-biz : 39.
täzär-biz : 38.
biz-ni : accusatif : 20, 29, 30.
biz-intä : ablatif-locatif : 40.
- bīŋ* : « mille » : 16 (2 f.), 18 (v. *biŋ*, qui est la forme antérieure).
- bod* : « tribu » : 4, 60.
bod-un : collectif du préc. « ensemble de tribus, peuple » :
1, 2, 3 (2 f.), 8, 9 (2 f. dont 1 rest.), 11, 17 (2 f.), 18,
22 (rest.), 43, 46 (2 f.), 55, 56 (2 f.), 60 (2 f.), 61.
bodun-ŷ : 17, 62 (2 f.).
bodun-ī : 28, 30, 42.
bodun-qa : 54-56.
bodun-īm : 21.
bodun-īn : 42-43.
- boŷiz* : « gorge, gosier ».
boŷzī : 8.
boŷiz-la- : « étrangler ».
boŷizla-n- : passif du précédent.
boŷizlan-dī : 26.
- bol-* « être, devenir ».
bol-sar : 13, 14.
bol-tī : 18, 20, 56 (2 f.).
bol-tīm : 56 (2 f.).
— en composition avec *yoq* : *yoq bol-* « mourir ».
yoq bol-tī : 3.
yoq bol-miš-ärti : 31.
- bolçu* : nom propre de rivière et de ville.
bolçu-qa : 35.
- boyla* : titre honorifique : 6.
- bög* : « rusé » : 34, 50.
- bu* : « hic » : 12, 23, 32, 54, 61.
bu-layīn : « ainsi, de cette façon » : 7.

- bul-** : « trouver ».
 bul-ma-yïn : 2.
 bul-tī : 23.
- bul-γa-** : « troubler ».
 bulga-q : « troublé, en état de rébellion » : 22.
- buḡ** : « vice, défaut, état qui en résulte ».
 buḡ-i : 57.
 buḡsīz : « sans défaut, entièrement, en abondance » : 48
 buḡad- vb. dénominal : « être irrité ».
 buḡad-īp : 26.
 bun-ta- : autre dénominal : « s'affaiblir ».
 bunta-t- : fact. du précédent : « laisser s'affaiblir ».
 buntat-u : 19.
- bön** : « idiot, imbécile ».
 bön-täg : incapable :
 böntag-i : 57.
- buqa** : « taureau » : 6 (2 f.).
 buqa-lī : 5 (2 f.).

Ç

- çab** : « renommée » : 7.
- çoḡay** : « saponaire », dans le nom propre Çoḡay quzī (v. quz) : 7.
- çöl** : « désert ».
 çöl-liḡ : « du désert » : 23.

E

- el** : « Etat organisé, Empire, domination politique » : 55, 56
 (2 f.).
 el-iḡä : 1, 58.
 El-teriḡ : autre nom du qaḡan Qutlug, la deuxième partie
 du mot appartenant à la racine ter- q. v. : 7, 48, 50,
 54, 59, 61.
- elt- (elät-, elit-)** : « envoyer, faire avancer ».
 elt-dim : 18.
 elt-dimiz : 53.
- en-** : « descendre ».
 en-timiz : 26, 45.
- er-** : « atteindre, rejoindre ».
 er-timiz : 44, 45.
 er-tür : factitif : « faire atteindre ».
 ertür-tim (rest.) : 44.
- ertiḡ** : nom de fleuve : 35, 37.
- eḡ** : « travail » : 52.

- et-* : « faire ».
 et-ip, dans l'hendiadyoin etip yīyīp « organiser » (les ennemis défaits) : 43.

I

- iç* : « intérieur ».
iç-ik- : dénominal : « se rendre, entrer dans la dépendance de quelqu'un ».
içik-di : 2, 28.
içik-diη : 3.
içik-dük : 3.
iç-rä : « secret » : 34.
idi : particule antéposée à une négation, renforce le sens de celle-ci : 11 (2 f.), 47, 60.
igid- : « veiller sur, administrer ».
igid-ü-olurur (v. olur-) : 62.
inäl : associé à qaγan : « petit qaγan » : 31, 45.
inigäk : « vache » (dans le nom géographique : inigäk köl q. v. : 15.
iz : « trace » : 23.

İ

- ï* : « forêt » : 26.
ï-da : 4.
ï-qa : 27.
ï-γaç : « arbre » : 25.
ïd- : « renvoyer, laisser libre ».
ïd-miş : 9 (3 f.), 34 (2 f.).
ïd-tim : 33, 52, assimilé en : ittīm.
ïd-timüz : 42, assimilé en : ittīmüz.
ïd-uq : « sacré » : 38.

K

- käç-* « traverser (surtout une rivière) » :
käç-ä : 25, 38, 44.
käç-dimiz : 35.
käç-ig : nom déverbal : « passage, gué ».
käçig-sizin : 35.
käl- : « venir, venir se rendre, aller (?) ».
käl-igmä : 43.
käl-ir-ärsär : 32.
käl-mä-di : 12 (2 f.).
käl-mäz-ärsär : 32.
käl-mäz-ärti : 22 (2 f.).

- käl-miş-i : 38.
 käl-täçi-miz : 14.
 kälti : 8, 15, 16, 17, 29, 33, 34, 39 (rest.), 40, 43, 46.
 käl-timiz : 28, 37, 38.
 kälür- : factitif.
 kälür-ir-ärtim : 53.
 kälür-ti : 36, 48.
 kälür-tim : 17 (rest.).
käyik : « cerf » : 8.
kisrā : postpos. « après » : 6.
kişi : « homo » : 10, 33, 60.
 kişi-g : 4.
kögmän : nom de montagne : 23-28.
kök : « bleu ciel » (dans le nom géographique Kök Oη).
 kök öη-ig : 15.
köl : « lac » (dans le nom géographique Inigäk köl : « le lac des Vaches ») :
 köl-kä : 15.
köriļ : « cœur, comme siège des sentiments ».
 köriļ-iη-çä : 15, 32.
kör- : « regarder, voir, être dans la dépendance de... » : 32.
 kör-är-ärti : 1.
 — aussi comme deuxième élément d'une forme hâtive :
 yelü-kör (v. yel) : 26.
 kör-ig : « observateur, espion » : 8, 9, 29, 33.
küç : « force, peine ».
 küç-ig : 52.
 küç-lig : « puissant » : 20 (rest.).
kümiş (kümüş) : « argent » : 48.
kün : « jour » : 27.
 kün-tä : 46.
 kün-tüz : « de jour » : 12, 52.

M

- mu : particule interrogative postposée :
 qaγanmu : 5.
 barmu : 14.

N

- nä** : « est-ce que ? quoi ? pourquoi ? » : 14, 32, 39.
 nä-kä : 38, 39.
nä : exclamatif « quel » : 57.
näη : « n'importe quel » : 56.

O

- oγil :** « fils », dans le nom propre Tinsin-oγlī : 44, 46, 47.
- oγuz :** nom de peuple : 7, 9, 12, 15, 16, 25, 62.
 oγuz-da : 14.
 oγuz-dīntīn : 8.
 oγuz-ī : 22.
 oγuz-īγ : 10.
 oγuz-qa : 49.
- ol :** « ille » : 10, 12, 20 (2 f.), 22, 24, 27, 30, 33 (2 f.), 35, 36, 42, (2 f.), 46, 47.
 employé aussi comme prédicat : « est » : 22 (2 f. dont 1 rest.), 34 (2 f.).
- olur- :** « être assis, se reposer, régner ».
 olur-dī : 51.
 olur-γalī : 18 (2 f.).
 olur-īη : 31, 34.
 olur-matī : 52.
 olur-tī : 9.
 olur-tīmīz : 32.
 olur-ur ärikli : 8.
 olur-ur ärtimiz : 7, 8.
 — avec un gérondif, comme deuxième élément d'une forme durative :
 alī-olur : 32 (v. al-).
 igidü-olurur : 62 (v. igid-).
 olur-suq : « envie de se reposer ».
 olursuq-īm : 12, 22.
- on :** « dix » : 26, 36.
 — dans le nom propre de peuple On oq : « Les dix Flèches » : 19, 30, 33, 42, 43.
- otuz :** (ou otīz ou encore ottuz, ou ottīz) : « trente » dans les noms de nombre :
 uç otuz : « vingt-trois » : 19.
 yetti otuz : « vingt-sept » : 51.
- oq :** « flèche », dans le nom des « Dix Flèches » (On oq q. v.).
 oq-ī-n : possessif instrumental avec valeur adverbiale :
 « dans sa totalité, comme un seul homme » : 16.
- oq :** particule de renforcement : v. ök.

Ö

- ö- :** « comprendre ».
 ög : « intelligence ».
 ög-läş- : « se concerter, être d'intelligence ».
 ögläşip : 20.
 ögläş-miş : 20.

- ök :** particule de renforcement.
 özim-ök : 6.
 bertim-ök : 52.
 yer-ök-i : 46.
 bän-ök : 7, 50.
 — peut se réduire à -k après voyelle :
 ölürtäçi-k : 11.
 — se rencontre aussi sous la forme vélaire :
 ol-oq-tün : 42.
 — peut se redoubler sous la forme kök après voyelle :
 ölti-kök : 16.
 ölürtäçi-kök : 21, 30.
- ögüz :** « rivière, fleuve ».
 ögüz-kä : 16.
 — aussi dans les noms géographiques :
 Ertiş ögüz-ig : 35, 37.
 Taluy ögüz-kä : 18, 19 (rest.).
 Yençü ögüz-ig : 44.
- öl- :** « mourir » : 3.
 öl-ti : 3, 16.
 öl-ür- « faire périr, tuer ».
 ölür-täçi : 10 (2 f.), 21, 30.
 ölür-ti : 7, 42.
 ölür-timiz : 28.
- öη :** « devant, Est ».
 öη-din : 29.
 öη-din-iyin : 11.
 öη-rä : 7, 10, 14, 20, 25.
 öη-rä-ki : 17.
- ört :** « couleur, beauté » (v. Gabain) : p. ê. dans le toponymique
 Kök öη :
 öη-ig : 15.
- ört :** « ce qui brûle, incendie ».
 ört-çä : 40.
- öt :** « voix, conseil, prière ».
 öt-ün- : « raconter, exposer, demander en priant ».
 ötün-ip : 18.
 ötün-tim : 12 (2 f.), 14, 25.
 ötün-tük : 15.
 ötün-ç : nom déverbal : « prière, exhortation ».
 ötünç-im-in : 15.
- öt- :** « passer, dépasser ».
 öt-ür- : fact. du précédent.
 ötrü (de ötür-ü) « au-delà » (dans le temps ou l'espace) :
 12, 16, 23 (rest.).

Ötükän : « Nom de la célèbre montagne boisée, lieu sacré des Turcs (p. ê. étymologiquement à rattacher à *öt-* q. v.) : 15, 17 (2 fois).

öz : « ipse » : 34.

öz-im : 1, 6, 15, 17 (2 f.), 24 (rest.), 52, 55 (2 f.), 56, 59.

Q

qa : « ce qui entoure, enveloppe ».

qala- « enserrer, envelopper ».

qala-t : factitif du précédent : « encadrer ».

qalat-dim : 25.

qab- : « être réuni » (p. ê. apparenté au précédent).

qab-sar : 12.

qab-iş- : réciproque ; se réunir.

qabış-alim : 20.

qabış-ıp : 21.

qaçan : « si toutefois, lorsque » : 20, 21, 29.

qal- : « rester ».

qal-ma-dī : 4.

qal-mış-ı : 4.

— en combinaison avec un gérondif pour marquer une action durative et où le sujet montre une certaine passivité :

qal-ı : *yatu-qal-ur-ärti* : 19.

gérondif.

qalī-sız : « sans qu'il n'en reste rien » : 30, 33.

qal- : « se lever, s'élever, ne plus exister, être aboli ».

qal-taçi-biz : 13.

qalın : « épais » : 13.

qaγan : « la plus haute dignité chez les Turcs et chez les peuples voisins, Empereur » : 5, 6, 7, 9, 19, 19 (2 f. dont 1 rest.), 20 (2 f. dont 1 rest.), 21, 26, 31, 34, 48, 51 (2 f.), 54, 58, 59, 60, 61 (2 f.), 62.

qaγan-ı : 10, 19, 21 (2 f. dont 1 rest.), 29, 30, 33.

qaγan-γaru : 20, 29, 33.

qäγan-īm : 15 (rest.), 30.

qäγan-īm-a : 12, 18, 23 (rest.), 24.

qäγan-īm-ın : 53.

qaγan-ı-n : 41.

qaγan-qa : 28, 45, 50 (3 f.).

qaγan-ta : 29.

qaγan-lıγ : « doté d'un qaghan » (peuple) : 56.

qan : « khan » : 2.

qan-ı : 28.

qan-ı-n : 2 (2 f.), 28.

- qan-ïγ : 2.
 qan-ïγ-ïn : 3 (rest.).
 qan-ta-yïn : 33.
qan-lan- passif : « être doté d'un khan ».
 qanlan-ti : 2.
qan : « sang ».
 qan-ïm : 52.
qap- : « saisir, couvrir ».
qap-γan : nom verbal, cognomen de Mo-tch'o = le Ravis-
 seur ou le Conquérant : 51 (2 f.), 60, 61.
qap-ïγ : « porte » dans le nom géographique : « Tämür
 qapïγ » : la Porte de Fer.
 qapïγ-qa : 45-46.
qar : « neige ».
 qar-ïγ : 25.
qara : « noir » : 52 et dans le toponymique : Qaraqum (q. v. 7)
 ainsi que dans le nom de montagne Qaraçuq : 45.
qara- : « guetter, observer ».
qarγu (de qara-γu) : « tour de guet ».
 qarγu-γ : 53.
qarï : « vieillard » : 56.
qat- : « ajouter, continuer ».
 qat-dïmïz : 35.
qatun : « titre de la femme du qaghan » : 31.
qazγan : « gagner, être vainqueur, acquérir ».
 qazγan-ma-sar : 54, 55, 59 (2 f.).
 qazγan-tuq : 61.
 qazγan-tuq-ïm : 55.
 qazγan-tuq-ï-n : 55.
qïl- : « créer, faire ».
qïl-ïn- : « être créé, naître ».
 qïlïn-tïm : 1.
qïš- : doublet du précédent (pour la nuance de sens v. passages
 correspondants) :
 qïš-ayïn : 5.
 qïš-dïm : 6.
 — avec yoq forme un composé signifiant : « détruire,
 anéantir ».
 yoq-qïš-alïm : 11, 21.
qïrqïz : nom de peuple : 20 (rest.), 28.
 qïrqïz-da : 14.
 qïrqïz-ïγ : 27.
qïtañ : nom de peuple : les Mongols : 11, 12.
 qïtañ-da : 14.
 qïtañ-γaru : 9.
 qïtañ-ïγ : 7, 10.
 qïtañ-qa : 49.

- qiz* : « *virgo* » : 48.
qiz- : « être incandescent ».
 qiz-ïp : 40.
qiz-ïl : « rouge » : 52.
qiyin : « vengeance ». ?
 qiyin-ïγ : 32.
qo- : « placer, poser ».
god- : « mettre, démettre, déposer » (un khan) :
 god-ïp : 2, 3.
god-ï : gérondif : « en aval » : 27.
qon- : « réfléchi passif : « occuper, s'installer » :
 qon-miš : 17.
qop : « beaucoup, tous » : 42, 46.
qop-ïn : « même sens » : 36.
qob-ra-n- (pour *qop-ra-n-*) : « s'agglomérer ».
 qobran-ïp : 4.
qorq- : « avoir peur ».
 qorq-ma-dimiz : 41.
 qorq-ur-biz : 39.
qudiz : « *mulier* » : 48.
qum : « sable », dans le toponyme Qaraqum : les Sables Noirs :
 qaraqum-ïγ : 7.
qunï (qonï) : « nom de personne ».
qurï : « arrière, Ouest ».
 qurï-din-ta : 14.
 qurï-ya : 14.
 qurï-ya-qï : 17.
quz : « endroit ombragé qui ne voit pas le soleil » : dans le topo-
 nymique : Çoγay quzï.
 çoγay quz-ï-n : 7.

S

- sab* : « voix, nouvelle » : 9, 34.
 sab-ï : 9, 29, 33, 36.
 sab-ïγ : 12, 30, 32, 33 (3 f. dont le dernier est une
 erreur).
 sab-ï-n : 22.
sa- : « compter ».
sa-yu : gérondif : « en nombre » : 42.
san : « nombre ».
san-a- : « compter ».
 sana-γalï : 27.
sa-q- : déverbal : « compter ».
saq-ïn : réfléchi : « compter pour soi, réfléchir ».
 saqin-tï m : 5, 6, 22, 24.

- sari*γ : « jaune » : 48.
- säm* : « muet » (mongol ?) dans le nom propre d'homme Toṛra Säm.
toṛra säm-ig : 9.
- sämiz* : « gras » : 5-6.
- sän* : « tu ».
sini : acc. : 10.
saṇa : dat. : 32.
- säṇün* : (chinois) : « général », dans le nom propre d'homme :
qunī saṇün-ig : 9.
- sir* (iranien) : « noble », désigne dans notre texte les Turcs Orientaux. Toujours enserré entre türük et bodun.
türük sir bodun : 3, 11, 60, 61.
türük sir bodun-ïγ : 62.
- sï-* : « briser, vaincre ».
sï-dï : 19:
- sïṇar* : « moitié ».
sïṇar-ça : 40 « de moitié ».
- soγdaq* : nom de peuple, les Sogdiens : 46.
- soq* : nom de peuple, les Suo-ko : 46.
- sub* : « eau », « cours d'eau » : 27, 38.
sub-ïγ : 27.
- sök-* : « franchir avec difficulté » :
sök-dim : 25.
- sü* : « armée » : 18, 23, 25, 29, 31 (2 f.), 33, 35 (2 f.), 36, 53.
sü-g : 32.
sü-miz : 14.
sü-si : 15 (rest.), 28, 30, 33.
sü-si-n : 43.
- sü-lä-* : « faire une expédition ».
sülä-dimiz : 44.
sülä-lim : 20, 21.
sülä-mä-sär : 20.
- sülä-t-* : « faire faire une expédition ».
sülat-dim : 43.
- süṇüg* : « lance ».
süṇüg-in : 28.
- süṇüş-* : (évidemment apparenté au précédent) : « croiser la lance, combattre ».
suṇüş-di : 49 (3 f.).
süṇüş-dimiz : 16, 28, 40, 41.

§

- şad* : (iranien) : nom de dignité : 5, 31, 41.
- şantur* : (chinois) : nom de province : 18, 19.

T

- tabγaç* : nom turc des Chinois : (To-pa) : 1, 11, 12, 19, 30.
 tabγaç-da : 2, 14.
 tabγaç-γaru : 9.
 tabγaç-iγ : 7, 10.
 tabγaç-qa : 1, 2, 49.
- tabiṣγan* : « lièvre » : 8. (Cf. *tabiṣ/tawiṣ* : bruit léger, tremblement ?).
- taγ* : « montagne sans végétation » (opposé à *yīṣ q.* v. « montagne boisée »).
 taγ-qa : 47.
 et dans les noms propres :
 bäηlig äk taγ-ig : 44.
 qaraçuq taγ-qa : 45.
- taluy* : « mer, océan », accompagné de *ögüz q.* v. :
 taluy ögüz-kä : 18, 19.
- taη* : « aurore » : 35.
- tar* : « étroit ».
 (?) *tar-qa-*
 targa-nç : « irrité » : 22.
- tarduṣ* : nom de peuple : 31, 41.
- tarqan* : nom de dignité : 6.
 — associé avec *apa q.* v. :
 Apa Tarqan-γaru : 34.
- taṣ* : pierre.
 taṣ-īn : 13.
- taṣ* : « dehors » ; « steppe ».
 taṣ-da : 4.
 taṣ-iq- « sortir, faire sortir ».
 taṣiq-dī : 33 (2 f.).
 taṣiq-miṣ : 30 (2 f.).
- täbi* : « chameau » : 48.
- täg* : postposition : « sicut » : 8 (2 f.), 13.
- täg-* : « atteindre, attaquer » : 11 (2 f.).
 täg-älim : 39.
 täg-äyin : 11.
 täg-dimiz : 35, 39.
 täg-miṣ : 18, 47.
 täg-ti : 46.
- täg-i* : gérondif, employé comme postposition avec le datif : 45.
- täg-ür-* : factitif : « faire atteindre ».
 tägür-tim : 19.
 tägür-tük : 47.

- tägir- :** « tourner ».
tägrä (de : tägir-ä) : gérondif avec valeur adverb. : « à l'entour » : 8.
- tämir :** « fer », dans le nom propre Tämür qapıy q. v. : 45-46.
- täñri :** nom de la Divinité supérieure : 2, 3, 6, 16, 38, 40, 53.
- tär :** « sueur ».
 tär-im : 52.
- täz- :** « fuir ».
 täz-är-biz : 38.
 täz-mış-ärti : 43.
- täzik :** nom de peuple, les Arabes : 45.
- te- :** « dire ».
 te-däçi : 35.
 te-di : 5, 15, 30 (2 f.), 31 (4 f.), 32 (3 f.), 37, 38.
 te-dim : 5, 23 (2 f.), 24, 39.
 te-mış : 2, 3, 20 (2 f.), 21 (3 f. dont 1 rest.), 22 (2 f. dont 1 rest.), 26, 29, 30, 33, 34 (2 f.).
 te-r : 9, 30, 33, 36.
 te-r-män : 10 (2 f.), 11, 12, 37.
te-yin : gér. employé comme postposition et pseudo-conjonction : 6 (2 f.), 17, 23, 24, 34, 39 (2 f.), 40.
- telä- :** « demander ».
 telä-dim : 23.
- ter- :** « rassembler ».
terä : dérivé du précédent : « accumulé, profond » (eau, neige) : 25.
ter-il : réfléchi, passif : « se rassembler ».
 teril-älim : 33.
 teril-mış : 28.
 teril-ti : 36.
termäl : dans le nom géographique Aq termäl (étymologie hypothétique).
- tinsi :** (chinois=Fils du Ciel, Empereur) dans le nom propre Tinsioyli : 44, 46, 47.
- tıl :** « langue », d'où « informations ».
 tıl-ıy : 32, 36.
- toyla :** nom de rivière.
 toyla-da : 15.
- ton :** « vêtement », dans le nom propre Toñuquq=tonı yuquq (v. yuq-).
 Toñuquq : 1, 5, 6, 15, 17, 34, 37, 47, 58, 59, 61.
 Toñuquq-qa : 31.
- toñra :** nom de personne : 9.
- topla- :** « réunir, rassembler ».
 toplaalı : 13.
 topla-yuluq : « action de rassembler » : 13.
- toq :** « plein, rassasié » : 8.

- toquz* (ou *toqiz*) : « neuf » (chiffre) dans le nom Toquz Oγuz : 9.
- tu-* : « fermer, barrer, boucher » (neige).
 tu-muş : 23.
tu-γ : « qui bouche, obstacle » (de neige) : 26.
- tur-* : « s'arrêter ».
tur-uq : « halte, refuge ».
 turuq-ı : 24.
tur-uq : « maigre, arrêté dans sa croissance ? » : 5, 6 ;
 (cf. russe : turak : imbécile ?).
- tut-* : « tenir, saisir, prendre des prisonniers ».
 tut-dīmiz : 41, 42.
 tut-mış : 13.
tut-un- : réfléchi du précédent, « se tenir ».
 tutun-u : 25.
- tüg-* : « lier, nouer ».
tügün : « lien, nœud ».
tügün-lig : « noué, harnaché » : 54.
- tuy-* : « entendre, écouter, se laisser convaincre ».
 tuy-ma-dı : 38.
- tükä-* : « terminer, épuiser ».
tükä-t- : fact. du précédent.
 tükät-i : 52.
- tümän* : « dix mille » : 36.
- tün* : « nuit », 12, 22, 27, 35, 42, 51.
 tün-kä : 26.
- Türgeş* : nom de peuple : 21, 29, 30.
- (*Türk* et) *Türük* : (la deuxième forme est la seule valable à l'époque)
 1, 2, 3 (2 f.), 9, 11, 17, 18 (2 f.), 20, 22 (rest.), 46, 50
 (2 f.), 54, 58, 60, 61, 62 (2 fois).
- tüş-* : « tomber, descendre ».
 tüş-äyin : 30.
 tüş-di : 16.
tüş-ür- : fact. « faire descendre ».
 tüşür-timiz : 27.

U

- u* : « sommeil » : 28.
 u-qa : 27.
u-dı : « dormir ».
 udı-matı : 51.
udı-sıq : « envie de dormir ».
 udısıq-ım : 12, 22.
- u-* : « pouvoir ».
 u-sar : 11.
u-nç : « possible » : 24.

- uba-** : « s'amoindrir, devenir petit ».
uba-t- : factitif : « laisser diminuer, amoindrir ».
ubat-î : 37.
- uç-** : « extrémité, aile » (d'une armée).
uç-î : 40.
- uç-** : « voler, s'envoler ».
uç-uq : « envolé ».
uçuz (ou **uçiz**) : « facile » : 13 (2 fois).
- ud-** : « suivre, s'adapter ».
ud-u : 55 (2 fois).
ud-uz- : fact. : « faire suivre, diriger ».
udiz-tim : 15.
udiz-î-γma : 5.
- ulu-γ** : grand, chef, vieux : 56.
ulug-î : 5.
ulγ-art- : « faire s'élever, dresser ».
ulγart-dim : 53.
- umay** : « la Déesse-Mère » : 38.
- una-** : « accepter, être convaincu ».
una-maη : 35.
- ur-** : « créer ».
ur-γil : 34.
- us** : « bon sens, intelligence ».
us-î-n : 19.
- uzun** : « long, lointain » : 52.

Û

- üç** : « trois » : 20. 33.
uç otuz : « vingt-trois » : 19.
üç-ägü : triade, triplice : 12.
üçägü-n : 21.
- üçin** (ou **üçün**) : postpos. « pour, parce que, à cause de... » : 3, 6, 40, 47, 49, 55 (2 f.), 61.
- ük-** : « amonceler, réunir ».
ük-ül- : réfléchi, passif du précédent.
ükül-ür : 32.
ük-üş : « en grand nombre, en masse, nombreux » : 7, 39 (2 fois), 40.
- *ül-** : « séparer, partager » (une forme dérivée est attestée : **ülä-**).
ül-üg : « part, partie ».
ülüg-i : 4 (2 fois).
- ürrüη** : « blanc » : 48.
- ün-** : « se lever, monter ».
ün-tür : fact.
üntür-ü : 35.

- üz- : « user par frottement, briser ».
 üz-çi : 13.
 üz-gäli : 13.
 üz-gülük : « brisement » : 14.
 üzä : « au-dessus » : 9, 20, 25.

Y

- yabγu : (iranien) : titre honorifique.
 yabγu-sī-n : 41.
 yadaγ : « à pied, fantassin » : 14.
 yadag-īn : « à pied » : 25.
 yaγī : « ennemi ».
 yaγī-γ : 53, 54.
 yaγī-mīz : 8, 19 (2 f.), 20 (rest.).
 yan : « côté, flanc ».
 yan-ta-qī : 26.
 yan- : « revenir, retourner ».
 yan-alīm : 37.
 yan-tur- : fact. « faire revenir ».
 yantur-tīmiz : 45.
 yan-a : gér. « de nouveau » : 2, 33.
 yañ- : « vaincre ».
 yañ-dīmiz : 16, 41.
 yañ-duq : 16.
 yañil- : « être dans l'erreur, se tromper ».
 yañil-īp : 26.
 yara- : « être utile, servir ».
 yara-ma-çi : 23.
 yariq : « armure ».
 yariq-līγ : « cuirassé » : 54.
 yariş : nom d'une plaine : Yariş yazī (Dzoungarie) : 33, 36.
 yarliγ : « ordre » (p. ê. de yar « parole », v. Hambis, p. 29).
 yarliγ-qa- : « ordonner ».
 yarliγqa-dī : 16.
 yarliγqa-duq : 40.
 yarliγqa-zu : 53.
 yaş : « année d'âge ».
 yaş-qa : 51.
 yazī : plaine ».
 yazī-da : 33, 36.
 yat- : « être couché, être au repos, faire étape de nuit, reposer
 (en parlant d'un mort : gésir) ».
 yat-īp : 24.
 yat-u : 19 (dans la forme vb. complexe : yatu qalur
 arti : 19).
 yat-īγma : 44, 47.

- yäg :** « bien, mieux » : 37.
- yät- :** « tirer par la bride ».
yät-ä : 25.
- ye- :** « manger ».
ye-yü : 8 (2 fois).
- yegir- :** « sentir fort ».
yegirt- : factitif : « laisser sentir ».
yegirt-i : 52 (2^o)
- yel- :** « courir (en parlant du cavalier), galoper ».
yel-mä : 34.
yel-ü : dans les formes hâtives : yelü-kör : 26 et yelü-bardimiz : 27.
yel-mä : « galop, chevauchée ».
yelmä-g : 52.
yel-tür : fact. : « faire, laisser galoper ».
yeltür-mä-dim : 54.
- yemä (ou ymä) :** « aussi » yemä... yemä... « et... et... » : 16, 22 (2 f. dont 1 rest.), 27 (2 f.), 44, 50 (2 f.), 52, 55 (2 f.), 56 (2 f.), 60 (3 f.).
- yençgä :** « mince, fin » : 13 (2 fois).
- yençü :** (chinois) : « perle » dans le nom du fleuve Yençu ögüz (l'Yaxartes) : 44.
- yer :** « terre, lieu, territoire » : 24, 26, 38.
yer-dä-ki : 56.
yer-ig : 17.
yer-i-ntä : 3, 11, 60.
yer-kä : 17.
yer-ök-i : 46.
yer-tä : 47.
yer-çi : « guide » : 23, 26.
- yeti (ou yetti) :** « sept » : 49.
yetiyüz : « sept cents » : 4 (2 f.).
yetiotuz : « vingt-sept » : 51.
yetiyegirmi : « dix-sept » : 49.
- yï- :** « entasser » (dans l'hendiadoyin : itip yï-yip ; v. it-) : 43.
- yïr :** « Nord ».
yïr-dîn-ta-yîn : 11.
yïr-ïya : 7, 14.
yïr-ïya-qï : 17.
- yïş :** « montagne boisée », dans les noms géographiques :
Altun yïş-da : 31, 32.
Altun yïş-ïy : 35, 37.
Altun yïş-üzä : 20.
Kögmän yïş-ïg : 28.
Ötükan yïş-yaru : 15.

- yoba-* (*yuba-* ?) : vb. indiquant une idée de souffrance, de difficulté.
- yoba-l-* : être en difficulté, par conséquent : perdre du temps.
- yobal-u* : gérondif du précédent : « avec difficulté, en perdant du temps » : 26.
- yoγ* : « cérémonie funéraire ».
- yoγla-* : procéder à la dite cérémonie.
- yoγla-t* : fact. : « faire procéder aux funérailles ».
- yoγlat-ayin* : 31.
- yoγun* : « gros, épais » : 14.
- yoγur* : « passer outre, dépasser ».
- yoγur-ça* : 26.
- yoγur-u* : 15.
- yol* : « route, chemin, passage ».
- yol-i* : 23.
- yol-in* : 23, 24.
- yol-sizin* : 35.
- yol-ta* : 16.
- yoq* : marque l'inexistence. Dans le texte, ne se trouve qu'en composition avec :
- bol- « mourir ».
- yoq-bol-ti* : 3.
- yoq-bol-miş-arti* : 31.
- är- : « ne pas exister ».
- yoq-ärmiş* : 18, 47.
- yoq-ärtäci-arti* : 55, 60.
- yoq-arti-ärsär* : 59.
- yoq-ärtim-ärsär* : 59.
- qış- : « détruire, anéantir ».
- yoq-qışalim* : 11, 21.
- yoqaru* : « en haut » (avec valeur directive) : 25.
- yorï-* : « marcher, être vivant, exister » (en ce sens s'oppose à *yat-q. v.*).
- yorï-lim* : 29, 35.
- yorï-ma-sar* : 29.
- yorï-ma-zun* : 11.
- yorï-sar* : 23, 24.
- yorï-yur-ärmiş* : 10.
- yorï-t-* : fact. : « faire marcher ».
- yorit-alim* (rest.) : 23.
- yorit-dim* : 25, 35.
- yorï-duq* : nom d'action : « manière de vivre, situation, histoire ».
- yorïduq-i* : 61.
- yulï-* : « piller ».
- yolï-dimäz* : 39.

- yurt* : « sol natal ».
 yurt-da : 19.
- yuyqa* : « ténu » : 13 (2 fois).
- yuq-* : « salir ».
yuq-uq : « sali, souillé », dans le nom propre Toñuquq, à lire Tonï-yuquq « dont le vêtement est souillé » : 1, 5, 6, 15, 17, 31, 34, 37, 47, 58, 59, 61.
- yügür-* : « courir ».
yügür-t- : fact. « laisser courir ».
 yügürt-mä-dim : 54.
- yükün-* : « ployer le genou (en signe de soumission) ».
 yükün-ti : 28, 43.
- yüz* : « cent ».
 dans *yeti yüz* « sept cents » : 4 (2 fois).

BIBLIOGRAPHIE

- ALI SEYDI : *Türkçe Lûgat*, Cihan Matbaası, Istanbul, 1929.
- B. ATALAY : *Divanü Lûgat-it-Türk* (traduction du *Divan* de Mahmud de Kachgar, avec index et fac-similé), 5 volumes, Ankara, 1939, 1940, 1941, 1942, 1943 ; xxxvi+530 pp. ; 366 p. ; 452 p. ; 333 p. ; xl+886 p.
- W. BANG : *Über die köktürkische Inschrift auf der Südseite des Kül-tägin-Denkmal*s. Leipzig, 1896, 20 p.
- *Zu den Kök-Türk-Inschriften der Mongolei*. T'oung Pao. Leiden, 1896, pp. 325-355.
 - *Compte rendu de W. RADLOFF : Die alttürkischen Inschriften der Mongolei*. T'oung-Pao. Leiden, 1897, pp. 533-538.
 - *Köktürkisches*. Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes. Wien, 1897, pp. 198-200.
 - *Zu den köktürkischen Inschriften*. T'oung-Pao. Leiden, 1898, pp. 117-141.
 - *Zur Erklärung der köktürkischen Inschriften*. Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes. Wien, 1898, pp. 34-54.
 - *Zu den köktürkischen Inschriften und den türkischen Turfan-Fragmenten*, même revue. Wien, 1909, pp. 415-419.
 - *Vom köktürkischen zum Osmanischen*. Abhandlungen der Preussischen Akademie der Wissenschaften. Berlin, I : 1917, pp. 1-62 ; II et III : 1919, pp. 1-79 ; IV : 1921, p. 1-26.
- L. BAZIN : *Un texte proto-turc du IV^e siècle : le distique hiong-nou du « Tsin-chou »*, Oriens, I, 2. Leiden, 1948, pp. 208-219.
- *Recherches sur les parlers T'o-pa*. T'oung Pao, XXXIX, 4-5. Leiden, 1950, pp. 228-329.
 - *Note sur les mots « Oγuz » et « Türk »*, Oriens, VI, 2. Leiden, 1953, pp. 315-322.

- C. BROCKELMANN : *Mitteltürkischer Wortschatz nach Mahmud Al-Kaşgaris Divan Luğat at-Turk*. Bibliotheca Orientalis Hungarica, I. Budapest et Leipzig, 1928, vi+252 p.
- G. CLAUSON : *The Ongin Inscription*. Journal of the Royal Asiatic Society. London, octobre 1957, pp. 177-192, avec planche hors-texte.
- J. DENY : *Grammaire de la langue turque* (dialecte osmanli). Bibliothèque de l'Ecole des Langues Orientales. Paris, 1921, xxx+1.218 p.
- E. DENISSON-ROSS : *The Tonyukuk Inscriptions*. Bulletin of the School of Oriental Studies, VI. London, 1930-1932, pp. 37-43.
- O. DONNER : *Sur l'origine de l'alphabet turc du nord de l'Asie*. Journal de la Société Finno-Ougrienne. Helsingfors, 1906, 71 p.
- *Wörterverzeichnis zu den Inscriptions de l'Iénisséi*. Helsingfors, 1892, 69 p.
- A. VON GABAIN : *Altürkische Grammatik*, 2^e éd. Leipzig, 1950, xviii+372 p.
- K. GRÖNBECH : *Der türkische Sprachbau*. Copenhagen, 1936, 182 p.
- *Komanisches Wörterbuch*. Copenhagen, 1942, 315 p.
- H. W. HAUSSIG : *Theophylakts Excurs über die Skythischen Völker*. Byzantion, XXIII (1953). Bruxelles, 1954, pp. 275-462, plus 12 planches et 2 cartes hors-texte.
- F. HIRTH : *Nachworte zur Inschrift des Tonyukuk* (addition à : RADLOFF, *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei, Zweite Folge*). Saint-Petersbourg, 1899.
- Inscriptions de l'Iénisséi*, recueillies et publiées par la Société Finlandaise d'Archéologie. Helsingfors, 1889, 17 p., plus 32 tableaux et 32 planches photographiques.
- Inscriptions de l'Orkhon*, recueillies par l'expédition finnoise de 1890 et publiées par la Société Finno-Ougrienne. Helsingfors, 1892, 49+48 p. et 66 tableaux.
- N. M. JADRIKSEF : *Anciens caractères trouvés sur des pierres et des ornements au bord de l'Orkhon*. Saint-Petersbourg, 1890.
- D. KÉLÉRIAN : *Dictionnaire turc-français*. Istanbul, 1928, 1.374 p.
- A. N. KONONOV : *Grammatika sovremennogo tureckogo literaturnogo jazyka*. Moscou et Leningrad, 1956, 569 p.
- W. KOTWICZ : *Les pronoms dans les langues altaïques*, Académie des Sciences Polonaises, Travaux de la Commission Orientaliste, n^o 24. Cracovie, 1936, 80 p.
- W. KOTWICZ et A. N. SAMOILOVITCH : *Le monument turc d'Ikhe-khuchot en Mongolie centrale*. Rocznik Orientalistyczny, IV. Lwow, 1928, pp. 60-107.
- T. KOWALSKI : *Zur semantischen Funktion des Plural-Suffixes -lar, -lär in den Türkischen Sprachen*, Académie des Sciences Polonaises, Travaux de la Commission Orientaliste, n^o 25. Cracovie, 1936, 34 p.

- S. E. MALOV : *Pam'atniki drevnet'urkskoj pis'mennosti*, Académie des Sciences de l'U.R.S.S., Institut de Linguistique. Moscou et Léninegrad, 1951, 451 p. ; les pp. 56-73 concernant spécialement l'inscription de Tonyouquouq.
- M. E. MASSON : *K istorij otkrytija drevnetureckix runiceskix nadpisej v Srednej Azij*, Académie des Sciences de l'U.R.S.S., Mater'aly Uzkomstarisa, 6-7. Moscou, 1936, pp. 5-15.
- J. NÉMETH : *Die türkisch-mongolische Hypothese*. Z.D.M.G., 1912, pp. 549 et sq.
- *Zur Kenntnis des geschlossenen e im Türkischen*. Körösi Csoma Archivum, I, supplément. Budapest et Leipzig, 1939, pp. 515-531.
- H. N. ORKUN : *Eski türk Yazıtları*, 4 volumes. Istanbul, 1936, 1939, 1940, 1941 ; 190 p., 218 p., 320 p., 210 p. ; les pp. 97-124 du vol. I concernant spécialement l'Inscription de Tonyouquouq.
- P. PAVET DE COURTEILLE : *Dictionnaire turk-oriental*. Paris, 1870, xiv-562 p.
- E. K. PEKARSKIJ : *Slovar' jakutskogo jazyka*, paru en fascicules. Saint-Pétersbourg, Pétrograd, Léninegrad, 1899-1930, 1.929 p., folio.
- *Yakut Dili Sözlüğü*, traduction en turc de Turquie du début de l'ouvrage précédent, un volume paru (A-M). Istanbul, 1945, xiv+658 p. folio.
- P. PELLiot : *La version ouïgoure de l'histoire des princes Kalyanamkara et Papamkara*. T'oung Pao. Leiden, 1914, pp. 225 et sq.
- N. POPPE : *Altaiisch und Urtürkisch*, Ungarische Jahrbücher. Berlin, 1926, pp. 94-121.
- W. RADLOFF : *Versuch eines Wörterbuchs der Türk-Dialecte*, 4 vol. Saint-Pétersbourg, 1893-1911.
- *Atlas der Altertümer der Mongolei*. Saint-Pétersbourg, 1892-1899, 118 tableaux (les tableaux 105 à 118 reproduisent l'Inscription de Tonyouquouq, mais plusieurs des photographies sont retouchées !...).
- *Die Altürkischen Inschriften der Mongolei*. Saint-Pétersbourg, 1895, xi+460 p.
- (même titre), *Neue Folge* (avec collaboration de W. BARTHOLD). Saint-Pétersbourg, 1897, vii+181+36 p.
- (même titre), *Zweite Folge* (avec collaboration de F. HIRTH, q. v., et W. BARTHOLD). Saint-Pétersbourg, 1899, xxiv+122+140+29 p.
- G. J. RAMSTEDT : *Zwei uigurische Runenschriften in der Nord-Mongolei*, Journal de la Société Finno-Ougrienne, XXX. Helsingfors, 1913, 30+63+3 p.
- J. W. REDHOUSE : *A Turkish and English Lexicon*, new impression. Constantinople, 1921, viii-2.224 p.

- S. SAMI BEY : *Qamus-i Türki*. Istanbul, 1317 (de l'Hégire) = 1901, 1.575 p.
- A. N. SAMOJLOVIC : *Novyye t'urkskije runy iz Mongolii*, *Iszvestija Akad. Nauk S.S.S.R.*, Otdelenije Obščestvennyz Nauk. Moscou, Léningrad, 1934-1935.
- M. SPRENLING : Toonyukuk's Epitaph. An old Turkish masterpiece. The American Journal of Semitic Languages and Litteratures, LVI, 1, 1939.
- T.D.K. (Türk Dil Kurumu), *Söz Derleme Dergisi* (publication collective, I, A-D ; II, E-K ; III, L-Z). Istanbul, 1939, 1941, 1947, 1.591 p.
- *Tanıklariyle Tamara Sözlü-yü* (ouvrage collectif), 5 volumes parus. Istanbul, 1943, 1945, 1953, 1954, 1957, 862+1.090 (en 2 vol.)+840+923 p.
- *Türkçe Sözlük* (ouvrage collectif) : 1^{re} édition, Istanbul, 1944, xi+669 p. ; 2^e édition, Ankara, 1955, xiii+828 p.
- V. THOMSEN : *Déchiffrement des Inscriptions de l'Orkhon et de l'Iénisséï. Notice préliminaire*. Bulletin de l'Académie Royale de Danemark. Copenhague, 1893, pp. 285-299.
- *Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées*. Mémoires de la Société Finno-Ougrienne. Helsingfors, 1896, 224 p.
- *Alttürkische Inschriften aus der Mongolei, in Übersetzung und mit Einleitung*, traduit du danois (« Samlede Afhandling »), par H. H. Schaeder. Z.D.M.G., 1924-1925, pp. 121-175.
- *Turcica, études concernant l'interprétation des inscriptions turques de la Mongolie et de la Sibérie*. Mémoires de la Société Finno-Ougrienne. Helsingfors, 1916, pp. 1-107.
- W. A. UNKRIG : *Wörterbuch der heutigen mongolischen Sprache*, avec la collaboration de R. Bleichsteiner et W. Heissig. Wien, Pékin, 1941, 136 p.
- A. VAMBERY : *Noten zu den alttürkischen Inschriften der Mongolei und Sibiriens*. Mémoires de la Société Finno-Ougrienne. Helsingfors, 1899, 199 p.
- W. WLADIMIRTSOW : *A propos d'Ötüken yış*, Comptes rendus de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. Moscou, Léningrad, 1929, pp. 133-136.
- *Notes sur les textes turcs anciens dits vieux-mongols*, Comptes rendus de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. Moscou, Léningrad, 1929, pp. 189-296.
- K. K. YUDAHIN (traduit par A. TAYMAS) : *Kırgız Sözlü-yü*, 2 vol. Ankara, 1945 ; Istanbul, 1948, 809+xxiii p.
- H. ZUBEYR et I. REFET : *Anadilden Derlemeler*. Hakimiyeti Milliye. Matbaası, 1932, xvi+448 p.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
19 MAI 1961, SUR LES
PRESSES DE GUILLEMOT ET
DE LAMOTHE, IMPRIMEURS
A PARIS ET A LIMOGES

Imprimeur n° 152
Dépôt légal 2^e trimestre 1961



